

"En écrivant, on construit l'avenir"

Citation d'une des participantes.

Rapport du projet

citadins, citadines 2050

Plurality University Network u+ Réseau Université de la Pluralité

Citadins, Citadines 2050

est un projet du Réseau Université de la Pluralité (U+), avec le soutien de l'Ademe, du Département de la Seine-Saint-Denis, de la Ville de Marseille et de la Ville de Paris.

Projet dirigé

par Juliette Grossmann, avec Daniel Kaplan, Ketty Steward et Violette Louis-Mathieu.

Design graphique

Juliette Lépineau.

Documentaire vidéo sur le projet Sara Olaciregui, son : Steve Fidol.

Merci à nos partenaires locaux

Hélène Clément (La Petite Ruche, Noisy-le-Sec) ; Johann Abiola, Sekouba Doucouré, Jérôme Sitruk (Association Plus Loin / Labec) ; Mathieu Glaymann, Marie Valcke, Manoy Tardiveau, Elena Gantzer (Régie de Quartiers Noailles-Belsunce).
Merci à Chloé Luchs, qui a contribué à imaginer ce projet.

<https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050>

2025

 Ce livret est placé sous licence Creative Commons 4.0.

En partenariat avec :



Avec le soutien de :



RÉSUMÉ

1 LE PROJET CIDADINS, CIDADINES 2050 7

Vous êtes vraiment pressée ? p. 4, un résumé exécutif de deux pages !!

2 LA DÉMARCHE ET LA MÉTHODE : QU'AVONS-NOUS APPRIS ?

2.1. Les cinq groupes 6

2.2. La méthode : 4 ateliers 10

p. 11, vous trouverez un petit schéma qui résume les étapes du travail avec chaque groupe.

3 LES CRÉATIONS DES PARTICIPANT·ES

3.1 Marseille — Citoyen·nes et agent·es 33

3.2 Seine-Saint-Denis

Citoyen·nes (Noisy-le-Sec) 47

Agent·es 55

3.3 Paris

Citoyen·nes 66

Agent·es 96

p. 29, un tableau récapitulatif des caractéristiques des mondes imaginés par chacun de nos cinq groupes.

4 SYNTHÈSE DES APPRENTISSAGES

*À lire d'abord,
si vous manquez de temps !*

4.1. Que nous disent les productions des participant·es ? 85

4.2. Qu'avons-nous appris sur la méthode et l'usage de la fiction ? 89

ANNEXES

A1. Deux questionnaires sur la relation au temps 94

A2. Les cartes "Climat" 97

> *L'intention*

Le projet Citadins-Citadines est une expérimentation de “prospective créative” qui s’est déroulée en 2024, sur trois territoires urbains (Marseille, Paris et le département de la Seine-Saint-Denis), à partir de l’intention suivante :

Mobiliser **l’art et la fiction** pour explorer les conditions d’**adaptation** et de résilience des territoires face **au changement climatique**, en associant **des populations que l’on n’écoute pas suffisamment sur ces sujets** : habitant-es en situation de fragilité sociale, agent-es de terrain des collectivités locales.

D’avril à mai 2024, cinq cycles d’ateliers ont été organisés avec des groupes de 10 à 25 participant-es : citoyen·nes à Noisy-le-Sec (93) et Paris, agent-es à Paris et à l’échelle du département de Seine-Saint-Denis, citoyen·nes et agent-es ensemble dans les quartiers Noailles-Belsunce de Marseille. Avec le concours d’artistes, les participant-es ont produit des descriptions saisissantes de la vie dans leurs territoires en 2050.

Les artistes associé·es

Ketty Steward, écrivaine (Noisy/Citoyen·nes et Paris/Agent-es, consultante sur la méthode)

Alex Nikolavitch, écrivain (93/Agent-es)

Juliette Guérin, plasticienne et Aurore Valade, photographe (Marseille)

Johann Abiola, directeur artistique et Apolline Delagarde, Maëlle Grech, Néva Bonachera, dramaturges (Paris/Citoyen·nes)

> *Les apprentissages*

Ce projet, qui a par ailleurs été documenté en vidéo, a livré des enseignements précieux sur deux points :

1. Le fond : que nous ont dit les participant-es ? Quelles idées, aspirations et préoccupations émergent-elles de leur travail commun, à la fois créatif et réflexif ?
2. La démarche : qu’avons-nous appris sur les conditions d’inclusion de publics souvent (y compris involontairement) marginalisés dans les démarches de prospective et de démocratie participative ? Sur l’usage de la fiction pour aider les personnes concernées à explorer des futurs alternatifs ? Sur la conscience et la connaissance du changement climatique ?

Le rapport fournit des réponses détaillées à ces questions, enrichies d’aperçus des créations et de citations des participant-es. Les paragraphes qui suivent proposent un résumé synthétique des principales conclusions du projet.

1. Une participation plus inclusive est possible

Le projet Citadins, Citadines 2050 cherchait à impliquer, dans un travail sur le futur et le changement climatique, des publics que l’on ne rencontre que très rarement dans de telles initiatives : des personnes en situation sociale précaire ou fragile, et des agent-es de terrain. Le résultat est sans ambiguïté : ces deux publics ont une contribution essentielle à apporter sur ce sujet, ils en sont informés et conscients et il ne faut pas beaucoup de choses pour qu’ils en parlent. En revanche, ils et elles ne se sentent pas toujours concerné-es, ou bien accueilli-es, par les démarches participatives censées être ouvertes à tou·tes. L’inclusivité nécessite un travail, une attention particulière aux publics qui n’ont pas l’habitude qu’on prête intérêt à leur parole.

2. S’appuyer sur la conscience partagée des changements à venir

La totalité des participant-es des 5 groupes ont une conscience aiguë des bouleversements écologiques en cours et une connaissance assez fine de leurs causes et conséquences. Ils et elles ont compris que ces bouleversements entraîneront des changements très profonds de leurs territoires, leurs modes de vie, leurs activités, etc. Il n’apparaît pas nécessaire de les en convaincre, mais plutôt d’engager dès maintenant un dialogue sur les manières d’anticiper ces transformations, de s’y préparer ensemble, de s’y adapter et d’en faire une chance autant qu’une obligation.

3. Lier les questions écologique et sociale

Les récits expriment un sentiment visiblement partagé, que les dégradations écologiques pourraient accentuer, voire radicaliser les inégalités sociales, composant alors un scénario dystopique parfait. Si, en revanche, on aborde les deux questions de front, notamment par le biais des solidarités concrètes, on parvient assez naturellement à esquisser une adaptation positive du territoire.

4. La résilience est une affaire sociale, plus que technique

Il existe certes des mesures techniques à mettre en place pour éviter les pires conséquences du changement climatique mais, nous disent les créations, l’essentiel est ailleurs. Le lien social y est la véritable clé de la résilience : la capacité d’agir ensemble, de s’entraider, de se faire confiance, de vivre des moments forts malgré la dureté des temps – et de pallier la probable (selon nos participant-es) insuffisance des dispositifs techniques et institutionnels. Toute stratégie de résilience territoriale devrait sans doute faire du renforcement du lien social, à des échelles micro-territoriales, l’une de ses toutes premières priorités.

5. Redonner vie à une économie hyperlocale ?

Dans la plupart de nos récits, une économie “hyperlocale” prend une place grandissante en cohabitation (ou confrontation) avec l’économie globale. La capacité de produire (des aliments, de l’énergie, des tissus – et des services), réparer, recycler, partager à l’échelle locale apparaît comme une clé de l’adaptation des territoires. Dans la mesure où elle va à l’encontre de l’évolution tendancielle de l’économie, il n’est pas trop tôt pour engager ou développer, là où elles existent, des réflexions et expérimentations en ce sens.

6. Seules, les institutions ne pourront pas grand-chose

Corollaire de ce qui précède, les récits anticipent que la capacité, pour les institutions publiques, de répondre aux situations réelles vécues par les habitant·es sera plus limitée qu’aujourd’hui. Ceci n’exprime pas un rejet des institutions, mais un appel à ce qu’elles interviennent le plus possible en collaboration avec les initiatives (associatives, entrepreneuriales, informelles) du terrain : comme appuis, fédératrices, organisatrices du dialogue ou de la coopération, etc.

7. L’alimentation et la fête au coeur d’un récit attractif de l’adaptation

L’adaptation au changement climatique n’est pas nécessairement triste. C’est ce que nous disent la quasi-totalité des créations de nos participant·es, en s’appuyant sur trois éléments : les solidarités de proximité (voir plus haut), l’alimentation et l’émergence de nouveaux rituels festifs (ou d’anciens revisités). En imaginant des recettes utilisant les ingrédients disponibles dans nos futurs climatiques, mais aussi des manières plus collectives de cuisiner et manger, les participant·es font de l’alimentation un symbole d’adaptation positive, au-delà du regret (existant) des aliments disparus. Il en va de même des fêtes et rituels : banquets, concerts de proximité, etc. Pourquoi ne pas commencer dès maintenant à travailler sur ces deux dimensions ?

1 LE PROJET CITADINS, CITADINES 2050

"Sur trois territoires urbains (Marseille, Paris et le département de La Seine-Saint Denis), une démarche de prospective créative mobilisant l'art et la fiction pour explorer les conditions d'adaptation et de résilience des territoires face au changement climatique, en associant des populations que l'on n'entend pas suffisamment sur ces sujets."

Face aux manifestations de plus en plus tangibles du changement climatique, l'adaptation et la résilience deviennent des priorités pour les territoires.

Ces sujets comportent bien sûr une dimension technique, mais ils ne peuvent pas s'y limiter. Ils nécessitent aussi :

- Une approche **prospective**, pour imaginer différents scénarios de changements et reconnaître ce qui, aujourd'hui, nous parle de demain - mais comment imaginer des chemins réellement transformateurs ?
- Une approche **participative**, pour impliquer les habitant·es et les acteurs territoriaux dans l'invention des formes d'adaptation et de résilience de leurs territoires, et la reconnaissance des formes existantes - mais comment y impliquer une plus grande diversité de personnes, notamment les personnes plus éloignées des institutions ?
- Une approche **créative**, pour élargir le champ des possibles, pour faire appel à la subjectivité des participant·es, à leurs sens et leurs émotions - mais comment en obtenir des résultats actionnables ?
- Une approche **territoriale**, pour se rapprocher de ce qui nous concerne tout en saisissant la complexité des enjeux systémiques - mais comment articuler l'individu et le collectif, l'ici et l'ailleurs ?

Citadins, Citadines 2050 est un projet expérimental qui vise à fournir des premières réponses à ces questions. Le projet s'est déroulé dans trois territoires urbains, choisis parce qu'ils ont, chacun à leur manière, commencé à explorer ces pistes :

- **Paris** avec "Vers Paris 2050", qui s'inscrit dans la refonte de sa Stratégie de Résilience finalisée en 2024. *Citadins, Citadines 2050* a été soutenu comme une extension du projet "Vers Paris 2050".
- **Le département** de La Seine-Saint-Denis avec "Imaginer la Seine-Saint-Denis en 2030", et la révision de sa stratégie de résilience territoriale dans une logique de gouvernance partagée. *Citadins, Citadines 2050* a été retenu pour l'appel à projets "Transition écologique et insertion".
- **Marseille**, avec en particulier son Assemblée citoyenne du futur et son plan "Marseille 2030 Objectif Climat".

La démarche de *Citadins, Citadines 2050* se voulait complémentaire de celles que les territoires avaient déjà menées, ainsi que de celles de l'**Ademe** avec le travail de prospective "Transition(s) 2050", ainsi que ses actions autour des "nouveaux récits".

Autour du sujet de l'adaptation des territoires au changement climatique, *Citadins, Citadines 2050* s'est focalisé sur deux aspects :

1. Impliquer des populations que l'on n'entend pas suffisamment dans ce type d'exercices participatifs : des habitant·es en situation de fragilité sociale, et des agent·es de terrain des collectivités ou d'organismes associés.
2. Cela s'est fait grâce à des partenariats avec des associations locales : Le Labec (Paris), La Petite Ruche (Noisy-le-Sec) et la Régie de quartiers Noailles-Belsunce (Marseille).
3. Utiliser des formes artistiques pour aider les participant·es à libérer leur imagination, dans le but de s'extraire des imaginaires attendus et de faire émerger l'inventivité qui est propre à chacun·e. Cela s'est fait grâce à l'implication d'artistes tout au long du processus : Ketty Steward, Aurore Valade, Juliette Guerin, Alex Nikolavitch, et pour le Labec, Johann Abiola, Apolline Delagarde, Maëlle Grech, Néva Bonachera.

Ce rapport rend compte des résultats et des enseignements du projet.

Un documentaire pour jeter un regard sensible sur le travail collectif

Tout au long du projet, la documentariste Sara Olaciregui, accompagnée de l'ingénieur du son Steve Fidol, ont filmé les ateliers et réalisé des interviews avec certains partenaires et participant·es. Il s'agissait de documenter le projet avec un œil extérieur, Sara Olaciregui ayant conçu le film en toute indépendance.

Le résultat est disponible ici :

2 LA DÉMARCHE ET LA MÉTHODE : QU'AVONS-NOUS APPRIS ?

2.1. LES CINQ GROUPES

Cinq groupes ont été constitués sur les territoires :

- Deux groupes d'habitant·es à Paris (quartier des Portes de Paris, en collaboration avec le Labec) et à Noisy-le-Sec (93, en collaboration avec la Petite Ruche, épicerie solidaire et antenne du Comité communal d'action sociale) : nous les désignerons par la suite comme "Paris/Citoyen·nes" et "Noisy/Citoyen·nes" ;
- Deux groupes d'agent·es de la Ville de Paris et du département de La Seine-Saint-Denis : nous les désignerons par la suite comme "Paris/Agent·es" et "93/Agent·es" ;
- Un groupe mixte à Marseille, en collaboration avec l'association Régie de quartiers Noailles-Belsunce, impliquant des bénéficiaires, des bénévoles et des salariés en insertion.

<p>Noisy-le-Sec Citoyen·es</p>	 <p>citadins, citadines 2050 04.04.2024 La Petite Ruche Noisy-le-sec</p>
<p>Partenaire :</p>	<p>La Petite Ruche, épicerie solidaire, antenne du Comité communal d'action sociale</p>
<p>Artiste associée :</p>	<p>Ketty Steward, écrivaine</p>
<p>Média :</p>	<p>Écriture</p>
<p>Nombre de participant·es :</p>	<p>13 (9 femmes, 4 hommes)</p>
<p>Dates :</p>	<p>Avril-septembre 2024</p>
<p>Lieux :</p>	<p>Petite Ruche, Noisy-le-Sec</p>

<p>Paris Habitant·es</p>	
<p>Partenaire :</p>	<p>Laboratoire d'expression créative (Labec), porté par l'association Plus Loin</p>
<p>Artiste associée :</p>	<p>Johann Abiola, directeur artistique. Apolline Delagarde, Maëlle Grech, Néva Bonachera, dramaturges</p>
<p>Média :</p>	<p>Théâtre</p>
<p>Nombre de participant·es :</p>	<p>17 (8 femmes, 9 hommes)</p>
<p>Dates :</p>	<p>Juin-novembre 2024</p>
<p>Lieux :</p>	<p>Centre Louis Lumière et MPAA Saint-Blaise, Paris ; Bibliothèque Robert Desnos, Montreuil</p>
<p>Seine-Saint-Denis Agent·es</p>	
<p>Partenaire :</p>	<p>Département de La Seine-Saint-Denis</p>
<p>Artiste associée :</p>	<p>Alex Nikolavitch, écrivain</p>
<p>Média :</p>	<p>Écriture</p>
<p>Nombre de participant·es :</p>	<p>13 (10 femmes, 3 hommes) Issu·es des services : Petite enfance, Parcs et jardins, Services sociaux, Environnement, Résilience et transition écologique.</p>
<p>Dates :</p>	<p>Octobre-novembre 2024</p>
<p>Lieux :</p>	<p>Conseil départemental, Bobigny</p>

Paris Agent·es



Partenaire :	Ville de Paris
Artiste associée :	Ketty Steward, écrivaine
Média :	Écriture
Nombre de participant·es :	13 (10 femmes, 3 hommes) Directions d'origine : Action culturelle, Voirie & déplacements, Espaces verts & environnement, Démocratie, citoyens & territoires, Propreté & eau.
Dates :	Octobre-décembre 2024
Lieux :	Académie du Climat et Césure, Paris

Marseille Citoyen·nes et Agent·es



Partenaire :	Ville de Marseille, Régie de quartiers Noailles-Belsunce
Artiste associée :	Juliette Guerin, plasticienne et Aurore Valade, photographe
Média :	Sculpture, photo
Nombre de participant·es :	32 (18 femmes, 14 hommes)
Dates :	Octobre-novembre 2024
Lieux :	Régie de quartiers, Théâtre de l'Œuvre et Afriki Djigui Theatri, Marseille

Leçons • 1

S'adapter aux territoires de l'expérimentation : qu'avons-nous appris ?

Les groupes de **citoyen·nes** ont été composés par les associations et institutions partenaires, en fonction de critères définis en commun. Une approche directe, en un temps réduit, n'aurait eu aucune chance de fonctionner.

S'agissant des associations, plusieurs conditions de réussite ont pu être identifiées :

- Disposer d'un budget : les associations fonctionnent toutes avec des budgets très restreints et n'ont guère la possibilité d'ajouter une tâche à leur agenda sans compensation.
- Les considérer comme des partenaires et non des fournisseuses : le projet s'adresse à leurs publics, avec lesquels elles ont construit des relations de confiance dans la durée. L'action proposée doit résonner avec les missions que se donnent les associations, trouver sa place dans leurs programmes d'activités.
- Dans cet esprit, la méthode de travail doit s'adapter aux actions, contraintes et attentes de ses partenaires, ainsi que des personnes invitées à participer : s'appuyer le cas échéant sur des actions déjà existantes (ex. la pratique théâtrale au Labec), choisir ensemble les horaires adaptés (en journée, le soir, le week-end), et s'adapter aux caractéristiques et attentes des groupes : à Noisy-le-Sec, l'atelier était, entre autres, considéré par certaines participantes comme une occasion d'approfondir leur pratique écrite du français, et cette intention a joué positivement sur leur participation ; à Marseille, il a fallu adapter l'atelier aux participant·es qui rencontraient des difficultés avec le français, mais aussi, pour certain·es, prendre en compte les heures de la prière.

Le choix des lieux s'est également avéré important. À Marseille, la Régie de quartiers a choisi de nous inviter à travailler dans des lieux artistiques du quartier (un théâtre, une galerie d'art, un lieu de création multidisciplinaire), à la fois pour les faire découvrir et pour valoriser le travail proposé aux participant·es. Les ateliers Agent·es de Paris et de Seine-Saint-Denis se sont parfois tenus dans des lieux inhabituels (Césure et l'Académie du Climat à Paris), des salles dédiées à la collaboration et la créativité à Bobigny, ce qui contribue à exprimer l'importance accordée à la participation des volontaires.

Leçons • 2

Composer et faire vivre les groupes de participant·es : qu'avons-nous appris ?

Le fait de s'appuyer sur les associations et institutions partenaires pour recruter les groupes a permis de réunir des personnes ayant déjà un point commun (leur participation à ces collectifs).

La continuité de la participation sur quatre ateliers s'est avérée assez difficile à Noisy-le-Sec, un peu moins à Marseille et beaucoup moins à Paris. À Noisy, les participant·es bénéficiaires de La Petite Ruche, qui vivent différentes situations de fragilité sociale, ont des emplois du temps complexes et souvent contraints, soit par un travail aux horaires peu prévisibles, soit par les demandes des administrations, soit par divers engagements (cours, associations, famille)...

À Marseille, ce sont certains des "chibanis", des personnes âgées d'origine maghrébine, qui sont partis en particulier pour des questions de facilité avec le Français - malgré des tentatives spontanées de traduction de la part d'autres participant·es. La question de la langue doit être mieux anticipée en posant la question au préalable aux partenaires locaux et en en parlant directement avec les participant·es.

À Paris, l'engagement préalable des participant·es dans la démarche théâtrale du Labec a rendu possible une plus grande continuité, sauf lors du dernier atelier qui était très - trop - éloigné des précédents. Cette question de la continuité (ainsi, parfois, que de la sur-sollicitation par divers projets) est souvent évoquée par les associations travaillant avec les publics en situation sociale difficile.

Globalement, il serait nécessaire de mieux formaliser ce que les participant·es (qui n'étaient pas rémunéré·es, un choix qui peut être questionné) gagnent à participer – quitte à réviser ces anticipations à l'écoute des personnes. Celles-ci nous donnent de

leur temps et de leur intelligence, qu'obtiennent-elles en retour ?

Ce retour peut être :

- Personnel (certaines participantes de Noisy le reliaient à leur pratique du français qui n'est pas leur langue maternelle ; d'autres participant·es de plusieurs groupes valorisaient le fait de travailler sur le futur ; de prendre "enfin" le temps de lever le nez du guidon ; de réfléchir au changement climatique...) ou collectif (en particulier, l'attente d'un retour des institutions sur leur travail) ;
- Matériel (les participant·es de l'atelier "photo" de Marseille ont reçu un tirage de haute qualité d'une des photos ; mais la question de la rémunération devrait être reposée) ou immatériel (la fierté d'être cité·e comme auteur ou autrice d'une création de qualité).

Il s'est aussi avéré difficile de poser des questions destinées à préciser la composition des groupes en termes d'âge, de profession, de situation sociale, etc. Les personnes venaient pour une activité à la fois différente de celles qui leur sont proposées d'habitude, un peu mystérieuse, et présentée de manière ludique. De telles questions les replaçaient, (surtout si leur situation sociale était fragile) dans un contexte plus courant pour elles, entre contrôle et assistance. Les personnes comprenaient l'utilité de ces informations pour nous, mais pas forcément pour elles. Nous avons donc principalement dû nous appuyer sur nos partenaires locaux pour obtenir nos informations, et eux-mêmes les fournissaient parfois avec un peu de réticence.

Les groupes d'**agent·es** ont été constitués à partir d'appels à candidatures diffusés de manière large (Paris) ou plus ciblée (Conseil départemental du 93 - services liés à l'action sociale, à l'enfance, aux parcs et jardins et à la transition écologique), toujours avec l'aval des directions concernées. Les agent·es venaient donc par choix et désir de participer à une expérience un peu "hors normes", sur leur temps de travail. Cela a fortement contribué à leur présence sur les quatre ateliers (Paris) ou au moins sur les trois premiers (Seine-Saint-Denis).

2.2. LA MÉTHODE : 4 ATELIERS

À quelques nuances près, liées en particulier aux souhaits des artistes associé·es, les cinq groupes ont suivi la même démarche au travers de quatre ateliers d'une demi-journée chacun.

Atelier 1 (pilotage : U+)

- La relation au futur
- L'expérience du changement climatique
- Fiches "climat"

Atelier 2 (pilotage : artistes)

- Construire le "monde"
- Commencer la création

Atelier 3 (pilotage : artistes)

- Continuer, finaliser la création

Atelier 4 (pilotage : U+)

- Analyser les créations collectives
- Se projeter personnellement
- Faire le bilan de l'expérience

En outre, une présentation publique des créations et des conclusions du projet a été organisée à Paris (groupes Paris / 93) et Marseille les XX et XX XX 2025.

> L'atelier 1: la relation au futur et au changement climatique

L'atelier 1 s'organisait en quatre temps :

Atelier 1•1: Le “jeu de Polak”¹

Les participant·es se déplacent le long de deux axes orthogonaux dans la salle, en réponse à deux questions : Quand vous pensez au futur, sera-t-il meilleur ou moins bon que le présent ? Est-ce que vous pensez que ce que vous ferez aura une influence sur ce que sera le futur ?

Ces deux questions délibérément vagues ont à la fois pour objectif d'aider les personnes à expliciter leur attitude (généralement inconsciente) vis-à-vis du futur, et d'inviter des questions de clarification qui ouvrent à une meilleure compréhension de la diversité des futurs : le futur en général, ou le futur de quelque chose, ou bien le mien en particulier ? Proche ou lointain ? Mon action personnelle, ou professionnelle ? Individuelle ou collective ?...

Les déplacements dessinent ainsi quatre quadrants :

Le futur sera meilleur que le présent, et ça ne dépend pas de moi.	Le futur sera meilleur que le présent, et mon action compte.
Le futur sera moins favorable que le présent, quoi que je fasse.	Le futur sera moins favorable que le présent, mais mon action peut faire une différence.

Lors de chaque déplacement, les participant·es sont invité·es à donner les raisons de leur choix, voire à s'interpeller sur leurs choix respectifs.

Leçons • 3

Le jeu de Polak : qu'avons-nous appris ?

Le jeu constitue une entrée en matière efficace. La quasi-totalité des participant·es en a compris les règles et y a pris part avec un certain enthousiasme.

L'un des objectifs consistait à aider les personnes elles-même à “dégrouper” l'idée de futur (personnel ou collectif, proche ou lointain, celui qu'on souhaite ou qu'on pressent...) et à le relier à leur propre agentivité (leur capacité d'agir, à titre personnel ou collectif, professionnel ou non). Il est globalement atteint, les participant·es ayant spontanément posé ces questions pour clarifier les consignes... et accepté qu'il leur revenait de décider à quel titre ils et elles répondaient à la consigne.

Les participant·es n'ont pas rencontré de difficulté à répondre aux deux questions, pas plus qu'à expliciter les raisons pour lesquelles ils et elles se positionnent le long de nos deux axes. Cela semble démentir le préjugé répandu selon lequel certains publics – par exemple âgés (parce qu'ils ne seraient plus là pour le voir) ou défavorisés (parce que leur vie serait tournée vers le présent) – auraient du mal ou seraient réticents à parler du futur.

S'agissant des réponses aux deux questions, dans tous les groupes, on a trouvé des participant·es dans les quatre quadrants, mais avec cependant des dominantes différentes : assez confiante dans le futur à Noisy-le-Sec (habitant·es) et Marseille (habitant·es et salarié·es de la Régie), inquiète à Paris (habitant·es), mitigée à Bobigny et Paris (agent·es). Aux questions sur la capacité d'influer sur le futur, les groupes se positionnaient plutôt du côté positif (presque unanimement à Noisy), soit par conviction, soit par volontarisme : “si tout le monde s'y met...”, “si je suis artiste [ou agent public] et que je n'y crois pas, ça n'a pas de sens...”

L'identité des réponses peut dissimuler une grande diversité de motifs. On peut s'affirmer confiant·e dans l'avenir par conviction (futur probable), par espoir (futur souhaité), voire par prin-

cipe (“positive attitude” ou confiance en Dieu) ; inquiet·e pour des raisons plutôt écologiques (notamment chez les jeunes), sociologiques (la dégradation des liens sociaux), technologiques (le rôle déshumanisant joué par le numérique) ou politiques... S'agissant de l'influence que l'on prête à sa propre action, une réponse positive peut signifier : “c'est mon métier”, ou plutôt “ensemble, si on veut on peut” (action collective), ou bien “à chacun de se bouger” (responsabilité), ou encore “si on ne fait rien, c'est sûr que les choses iront moins bien”.

À l'inverse, on peut se situer à l'opposé sur nos deux axes tout en tenant des propos très proches (par exemple, que “le futur dépend de nos actes dans le présent”, ce qui peut rendre optimiste ou pessimiste) ; on peut aussi tenir des propos opposés, sans que cela crée de tension dans le groupe. Dans l'ensemble, les participant·es ont bien compris la diversité des futurs tels que vus par les autres personnes de leur groupe. Aucune attitude vis-à-vis du futur n'est apparue comme meilleure qu'une autre. L'hypothèse selon laquelle le futur est un bon endroit où débattre semble renforcée.

Avec prudence, compte tenu de la faiblesse des échantillons, on peut avancer quelques autres constats :

- Les jeunes semblent plus inquiet·es que leurs aîné·es (en particulier sur le futur “en général”, par opposition à leur futur personnel) ;
- Les plus âgé·es commencent souvent par répondre avec ironie à la proposition de parler du futur (“je ne serai plus là!”), avant, le plus souvent, de participer de manière aussi active que les autres. Cela souligne également que le futur n'est pas seulement un repère temporel, mais un espace dans lequel on se donne la liberté de projeter, d'imaginer, de proposer.
- Les professionnel·les répondent “par construction” oui à la question sur leur influence, mais sans forcément y croire (conviction personnelle et amour du métier entrant peut-être en conflit avec un doute sur les possibilités et moyens de l'action publique) ;
- Les personnes issues d'un parcours personnel de migration semblent plus confiantes dans l'avenir que la moyenne des participant·es.

1. Du nom du prospectiviste néerlandais Frederik Polak (1907-1985).

Atelier 1•2 : Deux questionnaires sur la relation au temps

Ces questionnaires issus de la recherche en psychologie, remplis individuellement par les participant-es, ont été proposés par Ketty Steward: Zimbardo Time Perspective Inventory (ZTPI)² et Dark Futures Scale³ (voir questionnaires en annexe 1).

L'objectif de ces questionnaires était d'aider les participant-es à prendre conscience de leur relation au passé, au présent et au futur, cette fois d'une manière individuelle. Il était précisé qu'aucune relation au temps n'était plus ou moins problématique qu'une autre. Un retour personnel était proposé aux participant-es lors de la séance suivante (voir exemple en annexe 1).

Les mêmes questionnaires seront soumis aux participant-es lors du dernier atelier, afin d'évaluer si leur relation au temps a changé à la suite de l'expérience vécue en commun⁴.

Leçons • 4

Les questionnaires individuels : qu'avons-nous appris ?

Les tests ont parfois été perçus comme une activité un peu stressante. Amenés par Ketty Steward dans les ateliers qu'elle animait, ils ont été facilement acceptés. En revanche, d'autres animateurs ont eu plus de mal à en faire comprendre l'utilité (pour le projet, mais plus encore pour les participant-es), et à convaincre que l'objectif n'était pas de noter les personnes à partir d'une idée de ce que serait la "bonne" attitude vis-à-vis du temps.

Cependant, dans les quatre groupes où les tests ont été proposés, les participant-es les ont remplis. Les questions étant parfois relativement complexes, la barrière de la langue pouvait bloquer certain-es participant-es, mais les autres se sont spontanément proposé-es pour les aider après avoir rempli leurs propres questionnaires. En revanche, à Marseille, la barrière de la langue s'avérait insurmontable dans le temps disponible, trop de personnes ayant besoin d'assistance pour répondre. Il aurait fallu l'anticiper plus en amont en allouant plus de temps à cette activité.

Les livrets de retour sur le questionnaire soumis au début du premier atelier ont été remis lors de l'atelier suivant. Il s'est avéré essentiel, et parfois difficile si l'on ne connaît pas bien la théorie sous-jacente aux questionnaires, d'en expliquer le sens et l'intérêt pour les participant-es : un temps de formation des animateurs et animatrices, tant à l'explication qu'à l'administration, l'analyse et la restitution du questionnaire, serait nécessaire.

À ce stade, ces tests s'avèrent pertinents pour chaque participant-es (la restitution lors du second atelier intéressait les personnes et suscitait des échanges riches), mais pas vraiment pour fournir des indications agrégées :

- Les échantillons sont très faibles ;
- Les personnes présentes à la fois au premier et au dernier atelier sont peu nombreuses dans deux cas (93/Agent-es et Noisy-le-Sec/Citoyen-nes), rendant impossible une comparaison agrégée. Nous avons manqué de temps pour restituer à chacun-e le résultat du second questionnaire et, plus encore, analyser avec les personnes les éventuels écarts entre les deux questionnaires qu'elles ont remplis. Là encore, ce temps devrait être mieux anticipé par la suite.

En tenant compte de ces réserves, quelques indications (fragiles) ressortent de l'examen des tests :

- Une tendance majoritaire à se situer du côté du "passé positif", du "futur" et du "présent hédoniste", plutôt que du "présent fataliste" ou du "passé négatif". On observe une assez grande stabilité entre les résultats lors du premier et du dernier atelier, sauf dans le cas du groupe Paris/Citoyen-nes où les notes "Passé positif" et "Présent hédoniste" ont significativement augmenté.
- Un score "Dark Future" plutôt élevé (16 ou 17/30) dans les deux groupes Citoyen-nes⁵, moyen pour le groupe Paris/Agent-es, et plutôt faible dans le groupe 93/Agent-es. Le nombre de réponses ne permet pas de conclure sur l'évolution entre le premier et le dernier atelier.
- Des écarts-types assez forts : les moyennes masquent des profils personnels très différents. Cela confirmerait plutôt l'idée selon laquelle les questionnaires produisent des résultats pertinents au niveau individuel mais difficiles à analyser de manière agrégée, du moins sur des populations réduites.

2. T. Apostolidis, N. Fieulaine, "Validation française de l'échelle de temporalité The Zimbardo Time Perspective Inventory (ZTPI)", *European Review of Applied Psychology*, 54-3, 2004, téléchargement direct ici : https://shs.hal.science/halshs-00474045/file/Validation_Francaise_de_la_ZTPI.pdf

3. Z. Zaleski, M. Sobol-Kwapińska, A. Przepiorka, M. Meisner, "Development and validation of the Dark Future scale", *Time & Society*, 1-17, 2017 : https://www.researchgate.net/publication/312347996_Development_and_validation_of_the_Dark_Future_scale

4. Les questionnaires n'ont pas pu être soumis aux participant-es de Marseille.

Atelier 1•3 : L'expérience vécue du changement climatique

Pendant cette étape, les participant·es partageaient des expériences personnelles qu'ils associaient au changement climatique⁵. Afin de les aider à démarrer, il leur était proposé de repenser aux épisodes caniculaires des années récentes, mais les personnes pouvaient choisir de parler d'autre chose : par exemple, les pluies diluviennes qui avaient inondé le quartier du Vieux Port de Marseille la veille même du premier atelier.

L'objectif était de faire en sorte que les participant·es puissent aborder la question selon leurs propres termes, en partant de leur vécu et de leurs connaissances, plutôt que de décrire le changement climatique comme un phénomène abstrait.



Atelier 93/Agent-es : expériences vécues du changement climatique

5. Le questionnaire a été soumis au groupe Paris/Citoyen·nes entre les deux tours des élections législatives de 2024 : la situation du moment a pu influencer sur les réponses.

6. Cette étape et celle qui suit n'ont pas été utilisées lors du premier atelier de Noisy-le-Sec, l'artiste associée ayant souhaité les insérer au début du troisième atelier. A la place, les participant·es ont travaillé sur des chemins qui avaient compté dans leur vie. Elles dessinaient d'abord un chemin qu'ils et elles affectionnaient et/ou avaient beaucoup parcouru, que ce soit dans leur quotidien présent ou par exemple, dans leur enfance (qui, pour une moitié de participant·es, ne s'était pas déroulée en France). Elles indiquaient ensuite ce qui avait changé dans le temps sur ce chemin, puis ce qui pourrait changer dans le futur. Cette approche permettait d'approfondir la relation au temps et de relier passé, présent et futur.

Leçons • 5 L'expérience vécue du changement climatique : qu'avons-nous appris ?

La principale leçon est la suivante : dans les ateliers, *tout le monde* avait une expérience vécue à partager, et cette expérience ne concerne pas seulement la canicule. Les participant·es étaient spontanément capables de mentionner, comme effets vécus ou vus du changement climatique, des événements climatiques extrêmes, le changement des saisons, la montée des océans, le changement de comportement de certaines espèces animales, le moustique-tigre, l'invasion d'algues ou de méduses, le manque d'eau potable, l'augmentation du prix des denrées alimentaires, la difficulté à vivre dans des habitats mal isolés contre la chaleur...

Le changement climatique ne figure pas au premier rang des préoccupations quotidiennes des participant·es (en dehors des fonctionnaires territoriaux dont c'est le métier), mais il est connu, perçu, et déjà associé de manière pertinente à une grande diversité d'effets.

À noter également qu'un seul participant s'est affirmé comme climato-sceptique ("le climat a toujours changé"), ce qui ne l'a pas empêché de participer à l'ensemble du cycle d'ateliers de Marseille. La focalisation sur les conséquences du changement climatique, plutôt que ses causes, aide à inclure des personnes qui peuvent partager un vécu sans partager l'analyse de ses causes et solutions.

Verbatims • 1

L'expérience vécue du changement climatique : citations des participant-es

(pendant la canicule)

“Les enfants étaient mieux à la crèche qu’à la maison.” [93/Agent-es]

“Fermer les rideaux” [Noisy/Citoyen-nes], “Une couverture de survie aux fenêtres.” [Marseille]

“Entre voisins on fait attention.” [Noisy/Citoyen-nes]

“Je dors moins bien.” [Noisy/Citoyen-nes]

“Mon logement est invivable. Je sors et reste à l’ombre.” [Marseille]

“Des enfants qui n’ont pas pu partir en vacances cassent une borne d’incendie pour s’amuser avec l’eau.” [93/Agent-es]

“C’est spécialement dur pendant le Ramadan.” [Noisy/Citoyen-nes]

“Services publics arrêtés”, “Rails trop chauds.” [Noisy/Citoyen-nes]

“On prend des congés” [Noisy/Citoyen-nes]

“On a besoin d’agents d’accueil pour répondre aux demandes mais ils ne peuvent pas venir.” [93/Agent-es]

“Dans mon pays d’origine on a l’habitude mais ici on étouffe” [Noisy], “ici il fait trop sec, pas assez de vert.” [Marseille]

(hors canicule)

“Y a tout qui change !” [Noisy/Citoyen-nes]

“On a des agents qui partent.” [Paris/Agent-es]

“On avait des panneaux photovoltaïques, il a fallu les retirer parce que les voisins jetaient des ordures dessus.” [93/Agent-es]

(périodes de sécheresse)

“On n’a plus le droit de marcher dans les forêts au Nord de Marseille ou les calanques.” [Marseille]

(pluies diluviennes de la veille [Marseille])

“Le Vieux Port était inondé, j’ai dû me réfugier dans une entrée d’immeuble.”

“Les caves étaient pleines d’eau, les égouts débordent.”

“La ville n’est pas équipée pour de tels événements. Quand ils restaient rares, c’était normal, mais maintenant ça devient régulier.”

“On ne peut plus construire au bord de la mer ou de certaines rivières.”

[Marseille]

(agriculture, alimentation, végétation)

“Les “végétaux warriors” qui survivent aux nouvelles conditions.” [93/Agent-es]

“Faut bien réfléchir à ce qu’on plante.” [93/Agent-es]

“Moins d’abricots car plus de pluie, ils sont tout petits on ne peut pas les vendre.” [Marseille]

“Les abeilles ont disparu du quartier.” [Marseille]

“La mer est chaude. Plus de méduses, moins de poissons.” [Marseille]

“Les gens découvrent l’insécurité alimentaire avec la moutarde, c’est un peu injuste.” [93/Agent-es]

(sa terre natale, lorsqu’elle se situe hors de France)

“On n’y retourne plus en été.” [Noisy/Citoyen-nes]

“Au Sénégal la mer monte, les dunes de sable disparaissent.” [Marseille]

(sa ville)

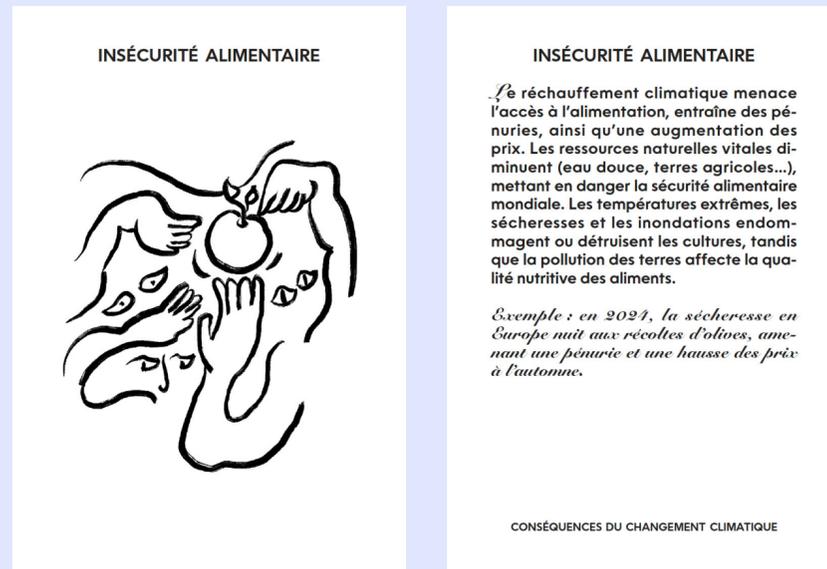
“Si je pouvais je partirai à la campagne” ; “Jamais je ne quitterai Marseille !” [Marseille]

“Tout ce béton, on va le payer un jour.” [Marseille]

Atelier 1•4: Les “cartes climat”

Dans cette étape, les participant-es découvraient un jeu de cartes qui décrit une série de conséquences directes et indirectes du changement climatique, et/ou de facteurs qui rendent ces conséquences plus ou moins difficiles à vivre : réchauffement global (températures moyennes) ; canicules à répétition ; montée du niveau des océans ; épisodes de fortes intempéries ; perte de biodiversité ; pénuries d’eau ; insécurité alimentaire ; mal-logement ; expansion d’espèces nuisibles ; risques sanitaires ; pannes des machines (voir les cartes en annexe 2).

Chaque carte présentait : au recto le titre et un dessin symbolique plutôt qu’illustratif, et au verso un très court texte d’explication.



Une “carte climat” (recto/verso)

Les participant-es prenaient connaissance des cartes, choisissaient ou non de lire le texte au verso, et décidaient de se saisir de celle qui leur semblait la plus importante en pensant aux conséquences sur leur vie ou leur ville. Ils et elles la présentaient alors aux autres avec leurs propres mots. Enfin, le groupe choisissait deux cartes qui lui semblaient refléter les conséquences les plus significatives du changement climatique pour l’ensemble de ses membres.

L’objectif de cette approche consistait à s’appuyer autant que possible sur les connaissances des participant-es, en les aidant surtout à les compléter, les connecter et les relier à leur expérience de vie.

Cette étape et celle qui précède reposaient sur une hypothèse : que les personnes, quelle que soit leur situation sociale, sont informées du changement climatique et disposent de connaissances significatives sur ses causes et ses conséquences. Nous pouvons considérer que cette hypothèse a été validée (voir encadrés “Leçons”).

Leçons • 6

Les “cartes climat” : qu’avons-nous appris ?

Les participant-es se sont d’autant plus aisément saisi-es des cartes... qu’ils et elles les ont assez rarement retournées pour en lire le texte. Dans la plupart des cas, les titres suffisaient à évoquer d’autres expériences, choses vues ou lues, ou connaissances, associées au changement climatique.

Le choix délibéré d’utiliser des images un peu poétiques, plutôt que des photos documentaires, visait à laisser la plus grande liberté dans le choix et la description des aspects du changement climatique que les participant-es considèrent comme significatifs. Il semble validé.

Les cartes constituent une sorte d’apport de connaissance, comme on en trouve au départ de nombreux travaux de prospective ou de consultation citoyenne - à ceci près que leur contenu est très succinct. Elles ont pourtant rempli ce rôle, même lorsque les participant-es n’en ont lu que le titre et pas le verso : elles leur ont permis, d’une part de convoquer leurs propres connaissances et d’autre part, de relier ces connaissances entre elles dans une forme de vision systémique. Par exemple, le sujet “panne des machines” n’était pas identifié de manière spontanée, mais la seule vue de la carte à fait surgir plusieurs expériences que les participant-es ont facilement reliées au contexte climatique.

La simplicité des cartes, la légèreté des textes associés, ont aussi permis d’éviter que ne se crée une forme de hiérarchie dans le groupe, fondée sur le degré de connaissance : tout le monde est intervenu pendant cette étape, sans gros besoin de régulation de la part des animateurs et animatrices.

Les cartes choisies par les groupes sont les suivantes :

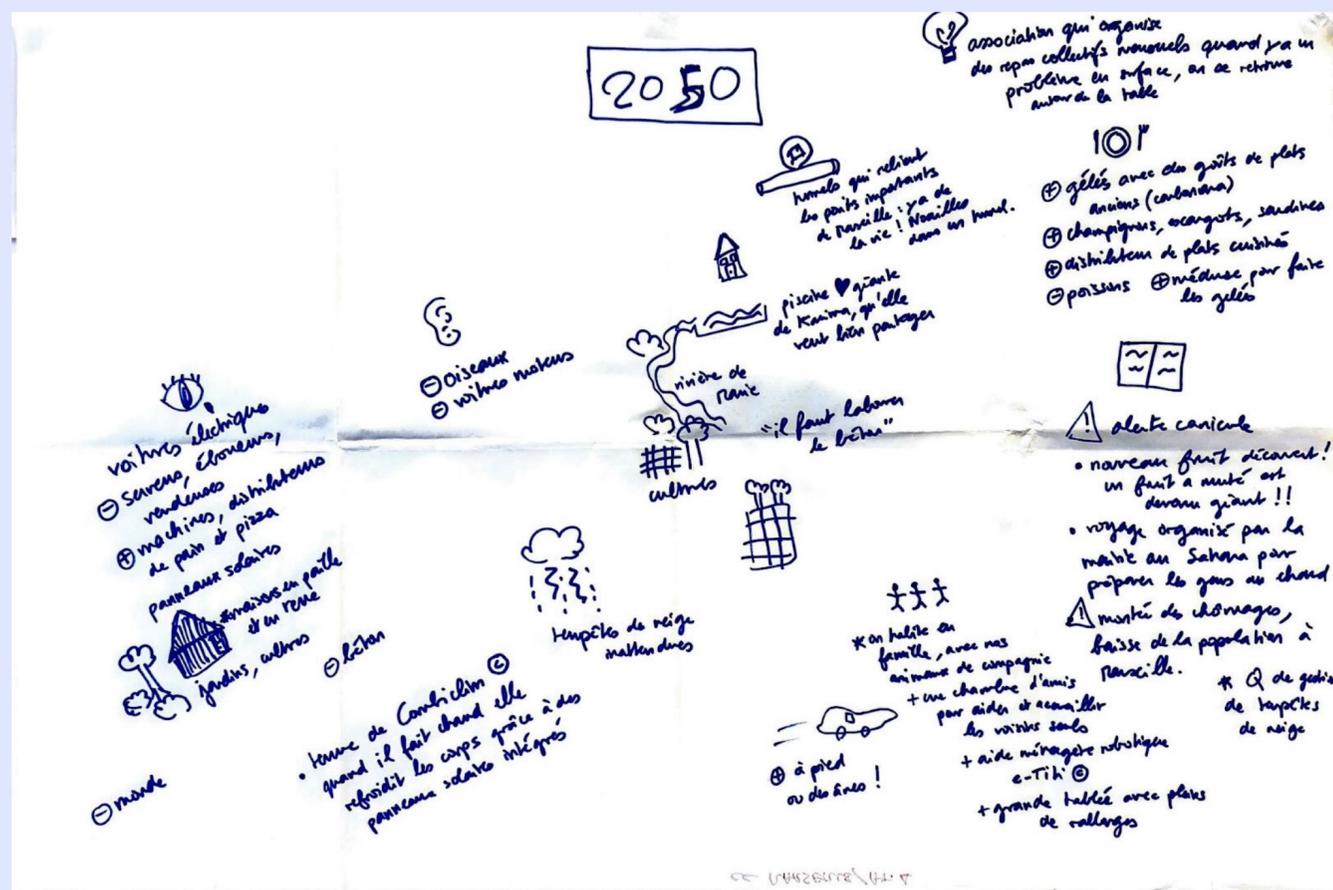
Marseille	Noisy/Citoyen·nes	93/Agent·es
Insécurité alimentaire Mal-logement	Réchauffement global Mal-logement	Perte de biodiversité
Paris/Citoyen·nes	Paris/Agent·es	
Mal-logement (comme symbole des inégalités) Panne des machines	Perte de biodiversité	

On constate l’omniprésence du sujet du mal-logement (qui exprime aussi le sujet des inégalités sociales et territoriales) dans les groupes “Citoyen·nes” et de la perte de biodiversité dans les groupes “Agent·es”. Il ne nous semblerait cependant pas pertinent d’interpréter cette différence comme un décalage entre habitant-es et “fonctionnaires” : d’une part, la présence de professionnel·les des parcs et jardins dans les deux groupes d’agent·es a évidemment joué un rôle ; d’autre part, tous les groupes s’accordaient pour dire que beaucoup de cartes étaient potentiellement pertinentes, et que leurs choix se portaient sur des cartes, qui selon eux, les expriment en toutes à la fois.

> Le worldbuilding en prélude à la création collective

Le travail de création (atelier 2) a parfois été précédé par une étape simplifiée de “worldbuilding”⁷ qui est intervenue au terme de l’atelier 1 (Paris/Citoyen·nes, 93/Agent·es, Marseille), mais aurait aussi pu commencer l’atelier 2.

Les participant·es imaginaient des caractéristiques sensibles de leur territoire dans un futur marqué par les conséquences du changement climatique. Nous les aidions par des questions simples : en 2050, dans ce territoire... Où habitez-vous ? Que voyez-vous de votre fenêtre ? Que mangez-vous ? Que sentez-vous ? Qu’entendez-vous ? Comment vous déplacez-vous ?...



Le “worldbuilding” d’un des deux groupes marseillais

Leçons • 7

Worldbuilding : qu’avons-nous appris ?

Cette étape s’est avérée utile (sans être indispensable, puisque le groupe Noisy/Citoyen·nes s’en est dispensé sans dommage apparent), mais pas exactement pour les raisons qui amènent des artistes à y recourir - à savoir, créer un arrière-plan solide et cohérent dans lequel leurs histoires vont ensuite se déployer.

En pratique, les groupes se sont rarement appuyés de manière explicite sur les résultats de cette étape lors des ateliers suivants. Cependant, certaines idées fortes (la prédominance du thème de l’alimentation dans plusieurs groupes, l’idée d’un territoire morcelé et/ou stratifié...) ont émergé à ce moment et inspiré la suite.

À l’expérience, nous voyons trois principales utilités à cette étape :

- Elle constitue un premier exercice de projection spéculative dans le futur, délibérément simple et faisant appel aux sens. Certain·es participant·es ont eu du mal à s’y lancer, mais tou·tes ont finalement pu y contribuer. Nous faisons l’hypothèse que, sans cet exercice, la marche aurait été plus haute au moment de travailler avec les artistes.
- Lors de cette étape, les premières projections proposées n’étaient pas nécessairement très originales, et souvent assez inspirées par les tropes de la science-fiction grand public : robots, voitures volantes, surveillance technologique, catastrophes diverses, idéal du village... Le fait que ces images “prédigérées” du futur aient été partagées à ce moment du processus a sans doute permis de les dépasser en partie par la suite.
- Chaque participant·e ne répondait qu’à une seule des questions - et ne prenait pas souvent en compte les réponses précédentes. Il pouvait en résulter certaines tensions ou contradictions : des robots partout, mais un manque d’énergie ? Des quartiers pour riches et d’autres pour pauvres, mais alors qui utilise les voitures volantes ? Une agriculture urbaine, mais dans quels espaces ?...

Ces tensions se sont avérées fécondes. Elles aident à accepter que la réalité de demain sera aussi complexe, diverse, voire contradictoire, que celle d’aujourd’hui ; elles invitent à penser “système” (des interactions complexes entre agents autonome plutôt que des rapports linéaires de cause à effet, de problème à solution) ; et elles fournissent au travail de fiction une matière riche à travailler.

7. Le worldbuilding, ou construction d’univers, est le processus d’élaboration d’un monde imaginaire, parfois associé à tout un univers fictionnel. Développer un monde imaginaire doté de caractéristiques cohérentes et réalistes telles qu’une histoire, une géographie et une écologie est une tâche clé pour de nombreux créateurs, en particulier de science-fiction ou de fantasy, ainsi que de jeux de rôle et jeux vidéo.

> Les ateliers 2 et 3 : création artistique

Atelier 2 : S'engager dans la création

Dès le début de l'atelier 2, les participant-es entraient dans l'étape de création, selon une méthode propre à chaque artiste ou collectif :

- Après des exercices d'échauffement créatif, Ketty Steward (Noisy-le-Sec/Citoyen·nes et Paris/Agent·es) faisait discuter et écrire à propos des légendes du territoire, afin d'aller en chercher des caractéristiques subjectives. Les textes étaient ensuite lus devant le groupe, qui pouvait les commenter et les connecter entre eux.
- À la suite de la phase de Worldbuilding animée par U+, Alex Nikolavitch a proposé aux membres du groupe 93/Agent·es d'écrire des saynètes directement inspirées par les caractéristiques du monde dessiné en commun.
- Les jeunes participant·es du groupe Paris/Citoyen·nes ont improvisé des scènes pour imaginer le point de départ de leurs histoires et fournir aux trois dramaturges associées la matière de leur travail d'écriture.
- Les personnes du groupe marseillais qui travaillaient avec la photographe Aurore Valade ont créé des panneaux signalétiques et/ou d'affichage qui manifestaient certaines caractéristiques essentielles de leur territoire de 2050.
- Celles du même groupe qui travaillaient avec la plasticienne Juliette Guérin ont commencé à créer des aliments du futur avec du plâtre, du latex, de la couleur...

Leçons • 8

La prospective par la création : qu'avons-nous appris ?

Le passage par une phase de création (littéraire, théâtrale, plastique, photographique) s'est avéré à la fois assez facile et très productif.

Les artistes avaient été choisi·es à la fois pour leur qualité artistique et pour leur expérience d'animation d'ateliers de création. Ce second point est essentiel : l'objectif n'est pas de fournir de la matière première au processus de création des artistes, mais bien de mettre les participant·es en capacité de créer. Globalement, le fait de laisser toute la place aux participant·es est un enjeu central, et un défi pour beaucoup d'animateur·rices comme d'artistes. Il serait sans doute utile de prendre le temps d'une micro-formation à cette posture.

La création a permis à des publics sans expérience de la prospective de débloquer leurs imaginaires et de se projeter dans des futurs riches et complexes. Les participant·es, y compris celles et ceux qui doutaient de leurs capacités ("je ne sais pas écrire"), ont presque toutes et tous joué le jeu. Seuls, dans le groupe marseillais, quelques participants âgés et maniant difficilement le français, ont discrètement abandonné malgré la tentative d'une participante volontaire pour les accompagner en traduisant les échanges.

Il a parfois été nécessaire d'aider certaines personnes à démarrer ou à mettre en forme leurs idées, mais cette aide est souvent venue d'autres participant·es plutôt que de l'artiste ou d'U+. Dans l'atelier photo (Aurore Valade), il a aussi fallu prendre en compte les réticences (personnelles et/ou religieuses) à apparaître à l'image : pour deux participant·es, il s'agissait plutôt d'une timidité dépassée

plus tard dans la journée ; une autre a accepté d'apparaître de dos, participant ainsi à la création selon des termes acceptables pour elle.

Nous avons également pu valider plusieurs conditions de réussite :

- Limiter la taille des groupes : 12 personnes semble un maximum.
- Donner des consignes claires : les participant·es ne manquent pas d'imagination, mais n'ont souvent pas l'habitude de la mobiliser. Il est important à chaque moment d'être précis sur ce que l'on attend, de préciser les éventuelles contraintes, de fournir aux participant·es des points de départ, de réagir à leurs propositions ou leurs difficultés.
- Ne pas juger : ni les capacités artistiques, ni le fond, ni le ton de ce que les participant·es proposent. Toutes les propositions sont accueillies, charge aux artistes et/ou au groupe lui-même d'aider les personnes à aller jusqu'au bout de leur propos.
- Faire attention aux effets d'autorité : certaines personnes peuvent venir avec des idées très arrêtées et monopoliser la parole ; les animateurs et animatrices doivent rester en position d'aide des participant·es et non de correction.
- Construire sur les créations des participant·es : chaque étape des ateliers de création s'appuie sur celles qui précèdent, en réutilise les matériaux (des "légendes" du territoire aux projections ; des sculptures de plats de 2050 au banquet ; des improvisations aux pièces écrites, puis à la mise en espace qui, à son tour, modifie l'écriture...)
- Finaliser une production dont les personnes peuvent être fières : un texte mis en forme par les écrivain·es, une représentation publique, des photos de qualité...

Atelier 3 : suite et fin de la création

Le troisième atelier avait pour objectif de poursuivre et finaliser le travail collectif de création.

- Après de nouveaux exercices d'échauffement créatif, Ketty Steward (Noisy-le-Sec/Citoyen·nes et Paris/Agent·es) a distribué de manière aléatoire des consignes d'écriture imaginées à partir de l'étape précédente : par exemple, pour le groupe Noisy-le-Sec/Citoyen·nes, « Vous attrapez votre plante et sortez. Où l'emprenez-vous ? Pourquoi ? », « Vous sortez et croisez cet animal typique de l'époque. Racontez. », « Vous allez vous produire en concert. Comment est-ce ? »... Les récits devaient cette fois se dérouler à Noisy-le-Sec et Paris en 2050. Les textes étaient ensuite lus devant le groupe, qui pouvait les commenter et les connecter entre eux.
- Après avoir fait lire les textes de l'atelier précédent, Alex Nikolavitch a demandé aux membres du groupe 93/Agent·es d'écrire de nouveaux textes dans lesquels leurs métiers entraient en jeu.
- Les jeunes participant·es du groupe Paris/Citoyen·nes sont entrés en résidence de création pendant une semaine. Les trois dramaturges avaient écrit autant de pièces inspirées par le worldbuilding et les improvisations des ateliers précédents. La résidence a consisté à se saisir des textes et à les “mettre en espace”, autrement dit à en réaliser une première mise en scène sommaire. L'expérience de la scène a à son tour fait évoluer les textes. La résidence s'est conclue par une présentation publique des trois pièces.
- A Marseille, Aurore Valade a mis en place un studio photo et les participant·es ont créé ensemble des scènes photographiées où ils et elles se mettaient en scène, ainsi que certains des panneaux créés lors de la séance précédente.
- Toujours à Marseille, le groupe de Juliette Guérin a donné des noms aux aliments et aux plats créés lors de la séance précédente et les a dressés sur une table.

Leçons • 9

La diversité des médias de création : qu'avons-nous appris ?

L'écriture est le format le plus simple à mobiliser et qui fournit le matériau le plus aisé à interpréter par la suite. L'inquiétude que nous pouvions éprouver au début, que cette forme d'expression soit difficile pour les personnes dont le français n'est pas la langue natale, s'est avérée largement infondée, sauf pour les participants les plus âgés du groupe marseillais.

La forme théâtrale, en tout cas sous la forme que nous avons expérimentée avec le Labec, produit des résultats riches et saisissants, mais qui s'appuyait en l'occurrence sur la grande expérience des participant·es. De nombreuses formes de théâtre participatif (théâtre forum, théâtre de l'opprimé, etc.) démontrent que cette forme est accessible sans expérience préalable, mais sans doute pas en 12 heures d'atelier.

La sculpture pratiquée avec Juliette Guérin a permis aux participant·es de laisser s'exprimer leur imagination par le geste et la manipulation de matériaux plutôt que par les mots. Le résultat est riche et convaincant, en revanche il s'est (au départ) avéré difficile de “revenir aux mots”, par exemple en demandant aux participant·es de nommer et décrire leurs plats, d'en décomposer les ingrédients, etc. C'est la raison pour laquelle le dernier atelier est resté dans le registre de la fiction (voir plus bas).

La création (pendant l'atelier 2) de panneaux et affiches symboliques du Marseille de 2050 a totalement mobilisé les participant·es de l'atelier d'Aurore Valade et permis de dire beaucoup de choses à propos de leur vision prospective du territoire. L'atelier 3, consacré à la composition de scènes photographiées, a été un moment fort de création collective, mais il n'a pas réellement fait surgir d'idées supplémentaires, l'objectif de production plastique mobilisant toutes les attentions. C'est un constat que nous pouvons faire pour d'autres médias “techniques” (vidéo, podcast) : pour produire un résultat satisfaisant, la technique prend beaucoup de place et de temps. Dans certains cas, si l'on dispose de suffisamment de temps, la technique peut devenir l'un des sujets de l'atelier : en plus de créer, les participant·es font l'expérience de mobiliser ces techniques. Ce n'était pas vraiment le cas ici, même si l'artiste a invité les participant·es à choisir les photos à conserver ou parfois à contrôler la prise de vues.



Le "dazibao" des habitant-es de Noisy-le-Sec

> L'atelier 4 : revenir sur les créations collectives

L'objectif du dernier atelier consistait, d'une part, à réaliser ensemble un travail réflexif sur les créations collectives, pour en tirer quelques enseignements et pistes de réflexion pour le territoire ; et d'autre part, à tirer le bilan personnel de l'expérience vécue.

La phase de réflexivité a pris des formes différentes en fonction de ce qu'il s'était passé pendant les deux ateliers créatifs :

- Les participant·es de Marseille ont imaginé ensemble un banquet de 2050. Un groupe en a écrit le menu et dressé la table, tandis qu'un autre en imaginait le contexte : à quelle occasion ? Quelle est l'organisation qui l'organise et quelle est son histoire ? Les échanges ont permis de faire émerger plusieurs messages forts sur les conditions de vie imaginées dans le futur, et les manières d'organiser le territoire pour y faire face, voire en tirer avantage.
- Les participant·es des deux groupes "Agent·es" ont commencé par relire à voix haute tout ou partie des textes de l'atelier précédent pour en extraire des caractéristiques structurantes de la vie et du territoire en 2050. Puis, ils et elles ont imaginé ce que deviendraient leurs métiers dans ce contexte.
- Les participant·es du groupe Paris/Citoyen·nes ont commencé par évoquer les caractéristiques structurantes de la vie et du territoire en 2050, telles qu'elles ressortent de leurs pièces, avant d'improviser des scènes où ils et elles se mettaient personnellement en scène dans ce monde.
- Les participant·es de Noisy-le-Sec/Citoyen·nes ont créé ensemble un "dazibao"⁸, un mur d'affichage public, sur lequel ils et elles écrivaient des affirmations issues de leur travail à propos de la vie en commun dans le territoire noiséen de 2050.
- Le retour d'expérience final a pris deux formes successives :
 - Individuel, en remplissant à nouveau des deux questionnaires ZTPI et Dark Future (sauf à Marseille).
 - Collectif, en partageant leur sentiment sur l'expérience vécue pendant les quatre ateliers.

Leçons • 10

La phase de réflexivité : qu'avons-nous appris ?

La phase de réflexivité est essentielle pour que le travail de création rejoigne la démarche prospective et permette de dégager des messages et des idées-forces. Elle doit de préférence se dérouler peu après l'atelier précédent, pour que le travail reste frais dans l'esprit des participant·es. Cela n'a pas été possible à Noisy/Citoyen·nes et Paris/Citoyen·nes.

Sans qu'il soit possible d'en tirer un enseignement général, les trois groupes dont la création se fondait sur l'écriture ont eu le plus de facilité à reprendre le fil. L'atelier a commencé par des lectures, chaque participant·e lisant le texte d'une autre personne. Puis le groupe entier dégagait du texte certaines caractéristiques marquantes du territoire de 2050. Ce sont ces caractéristiques que nous décrivons dans la partie suivante. Les deux groupes d'agent·es (Paris et 93) ont ensuite imaginé le devenir de leurs métiers dans ce territoire, tandis que le groupe Noisy/Citoyen·nes rassemblait sur un "dazibao" des messages envoyés depuis 2050.

L'expérience de l'atelier 3 nous a conduits à changer de démarche pour le groupe marseillais : en "organisant" le banquet du 21 novembre 2050 et en racontant l'histoire de l'association qui en est responsable, les participant·es sont parvenus à mettre en mots leur création, et à dégager quelques messages clairs, tout en restant dans une dynamique collective, fictionnelle et ludique.

Le groupe Paris/Citoyen·nes a eu plus de mal à revenir sur sa création : la résidence théâtrale était éloignée, les pièces trop longues à relire ensemble, la démarche analytique moins intéressante pour les participant·es. Le choix de passer à une phase d'improvisations personnelles a cependant rendu visible certains sujets présents dans toutes leurs créations : le sentiment d'une société stratifiée qui leur propose peu d'opportunités, la volonté de réussir sans se trahir, le sentiment d'un futur écologique et social menaçant...

Dans l'ensemble, ce travail de réflexivité nous a permis que ce soient les participant·es, et non l'équipe d'U+, qui dégagent les idées essentielles qui ressortent de leur travail. Il les a aidé·es à réaliser ce qu'ils et elles avaient appris ou compris pendant ces quatre séances. C'est ce que les participant·es nous ont dit en faisant le bilan de leur expérience (voir encadré "verbatim" ci-dessous).

8. Le dazibao (littéralement « journal à grands caractères ») en Chine est une affiche rédigée par un simple citoyen, traitant d'un sujet politique ou moral, et placardée pour être lue par le public. Par extension, et au sens figuré, le mot est employé pour désigner des publications murales non officielles.

Verbatims • 2

Au terme des quatre ateliers : retours des participant-es

(le climat)

“J’ai appris plein de choses sur le climat.” [Noisy/Citoyen·nes]

“Je n’en parle jamais avec mes proches, mais là je me suis aperçu que c’était dans ma tête et que je savais beaucoup de choses.” [Paris/Citoyen·nes]

“Ça montre que les gens ont plein de choses en tête sur ce sujet.” [93/Agent-es]

“On a retenu beaucoup de choses, c’est très différent de l’école.” [Paris/Agent-es]

(le futur)

“Je ne pensais même pas au futur.” [Noisy/Citoyen·nes]

“Il faut toujours penser au futur. Se préparer. Pour beaucoup de personnes, le passé est déjà oublié et le futur on s’en fiche.” [Noisy/Citoyen·nes]

“Je me sens plus confiante. En écrivant on construit l’avenir.” [93/Agent-es]

(capacités et expérience)

“Ça m’a donné des idées.” [Noisy/Citoyen·nes]

“Ça m’a ouvert la pensée.” [Noisy/Citoyen·nes]

“On a besoin d’aide comme ça.” [Noisy/Citoyen·nes]

“Ne pas rester dans sa communauté.” [Noisy/Citoyen·nes]

“J’ai culpabilisé d’être là et pas au travail, mais le sujet est très intéressant.” [93/Agent-es]

“Un défi personnel.” [Paris/Agent-es]

“Intérêt de rencontrer d’autres métiers dont on ne connaissait pas l’existence.”

[93/Agent-es]

“J’ai appris sur les autres directions.” [Paris/Agent-es]

“C’est bien d’avoir fait de la fiction. On n’a jamais le temps d’inventer à ce point.” [93/Agent-es]

“On a besoin de ces interstices.” [Paris/Agent-es]

“Au début je ne savais pas trop mais avec un peu de chacun de nous on a un truc qui se tient.” [93/Agent-es]

“Difficile dans le temps prescrit.” [93/Agent-es]

“20 minutes d’écriture c’est contraignant mais aidant.” [Paris/Agent-es]

“Ça donne envie de continuer.” [Paris/Agent-es]

“Un second épisode?” [Noisy/Citoyen·nes]

3 LES CRÉATIONS DES PARTICIPANT·ES

Les cinq groupes réunis dans le cadre de Citadins, Citadines 2050 ont travaillé avec cinq artistes ou collectifs d'artistes, produisant des créations de natures diverses : textes "mosaïques" composés à partir des créations écrites pour les ateliers pilotés par les écrivain·es Ketty Steward (Noisy-le-Sec/Citoyen·nes et Paris/Agent·es) et Alex Nikolavitch (Seine-Saint-Denis/Agent·es) ; pièces de théâtre issues d'un travail d'improvisation des jeunes membres du Laboratoire d'expression créative sous la direction de Johann Abiola, écrites par Maëlle Grech, Néva Bonachera et Apolline Delagarde (Paris/Citoyen·nes) ; photos mises en scène avec Aurore Valade et sculptures avec Juliette Guérin (Marseille).

Des cahiers séparés reprennent chacun des textes des productions écrites ainsi que les pièces de théâtre. Ils sont accessibles ici : <https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050>.

Cette partie propose un aperçu de chacune des créations. Pour chaque groupe, vous y trouverez un résumé du contenu et de l'esprit des productions collectives, enrichi de citations et/ou de photos. Un tableau synthétique (page suivante) résume les caractéristiques fortes des cinq mondes imaginés par les participant·es.

CARACTÉRISTIQUES COMPARATIVES DES “MONDES” IMAGINÉS PAR LES CINQ GROUPES

	Marseille <i>Citoyen·nes + Agent·es</i>	Noisy-le-Sec(93) <i>Citoyen·nes</i>	Seine-Saint-Denis <i>Agent·es</i>	Paris <i>Citoyen·nes</i>	Paris <i>Agent·es</i>
Climat, environnement					
	Avant tout marqués par les événements extrêmes : canicules, inondations, tempêtes.	Tout se conjugue pour rendre le quotidien difficile : chaleur moyenne, alternance d’extrêmes, pénuries...	Profondément dégradés et imprévisibles. Le nécessaire n’est jamais assuré. Priorité à la protection des personnes	Très dégradés : chaleur, pollution, moustiques... On apprend à vivre avec, mais c’est dur (pour presque tout le monde).	Instables. Les saisons s’inversent. La chaleur est un problème, mais l’eau aussi : Paris est régulièrement inondé.
Modes de vie					
Société	La vie se réorganise autour de la chaleur et de la prévention/réponse aux événements extrêmes. La solidarité locale, à l’échelle du quartier, en est la clé de voûte.	De multiples formes de solidarité institutionnelle, associative, et spontanée, préservent la cohésion sociale.	Une mosaïque de micro-sociétés protégées du climat (et des autres) par des dômes, eux-mêmes imbriqués les uns dans les autres.	Les inégalités sociales se matérialisent par une répartition de la population en “zones” concentriques autour du centre de Paris. En périphérie, on survit.	Fragilisée par les événements traumatiques des décennies précédentes, elle invente peu à peu des modes de vie adaptés à la situation. Les inégalités, moins visibles, subsistent.
Relations sociales	Noyau dur : le quartier. Organisées autour de lieux et d’associations. La convivialité et la solidarité aident chacun·e à vivre.	De la famille élargie à l’immeuble, au quartier et à sa ville. Beaucoup d’efforts sont consacrés à (re)créer des rituels et des moments communs : fêtes, concerts dans les cours...	Liens forts au sein de chaque dôme, plus distendus avec l’extérieur – jusqu’à la xénophobie ? Des relations construites s’établissent avec certains animaux (rats...).	D’abord le noyau familial et les amis, ensuite le quartier ou la “zone”. Tension entre l’attachement à ses proches, l’adaptation au quotidien, et l’engagement politique (dangereux).	Liens forts à l’échelle du pâté de maison, de quartier... ou des collègues de travail. La proximité humaine est le critère principal. Des relations construites s’établissent avec certains animaux (“rastors”, chauve-souris, lapins...).

	Marseille Citoyen·nes + Agent·es	Noisy-le-Sec(93) Citoyen·nes	Seine-Saint-Denis Agent·es	Paris Citoyen·nes	Paris Agent·es
Alimentation	Principalement végétale, agrémentée d'insectes, vers et méduses. Essentiellement locale et de saison. On cuisine (souvent ensemble) ce que l'on a. Le repas commun est une base essentielle de la cohésion sociale.	Développement de la permaculture dans un réseau de "ruches", ouverture de champs dans les espaces disponibles - mais on reste loin de l'autosuffisance.	Principalement végétale, de saison et locale (avec des compléments issus du marché noir). Chacun doit participer à la production alimentaire.	Principalement de synthèse. La viande a disparu, les végétaux de qualité sont rares et chers.	Végétaux et farine d'insecte. On en tire toutes sortes d'ersatz tout en regrettant les aliments d'antan – que l'on trouve parfois au marché noir, si on en a le courage et les moyens. Production largement locale, mais sans atteindre l'autosuffisance.
Habitat	L'habitat existant est ancien et dégradé. On vit autant que possible dehors ou sur les toîts. On investit les sous-sols.	Un effort d'adaptation de l'existant (isolation, autoproduction d'énergie), tendant aussi vers le contrôle : compteurs contrôlant les usages de l'énergie.	Peu abordé. Les dômes assurent aussi l'isolation thermique et une protection contre les éléments, rendant peut-être l'adaptation des logements moins essentielle.	Dans l'hypercentre : des tours climatisées et des espaces verts, protégés par un dôme-frontière. En périphérie : un habitat dégradé, mal isolé, étroit, souvent invivable.	Devient aussi un espace de production (aliments, énergie) et de traitement des déchets.
Mobilité	Dans le quartier : à pied, parfois en vélo malgré l'hyper-densité. Autour et au-dessus : véhicules volants auxquels les habitant·es du quartier n'ont pas accès.	Non motorisée, lente, avant tout de grande proximité. Ni automobiles, ni transports publics ne sont mentionnés.	À pied, à vélo, en bus au gaz, sur l'eau du canal... Les frontières entre les dômes compliquent la mobilité, même si certains passages de transit subsistent.	Les pauvres vont à pied. Plus de système de transport public. Des navettes recueillent celles et ceux de la "zone" qui travaillent au centre, et les ramènent le soir.	Aucune mobilité motorisée individuelle : à pied, en vélo ou "pédavélo" amphibie. Des transports en commun fragmentés et complexes. La lenteur réduit l'échelle des déplacements.

Infrastructures matérielles et immatérielles

Technologie	Un numérique orienté vers la consommation, ou vécu comme une évasion du réel. Un réseau de distributeurs d'aliments cuisinés localement. "Combiclims" isolantes, récupérant sueur et urine.	Un numérique rationné par l'accès à l'énergie. Des solutions ingénieuses face aux difficultés quotidiennes : récupération de la sueur et l'urine, autoproduction d'électricité...	Prolongement des années 2020 : des technologies mobiles largement disponibles, à la fois outils pratiques, vecteurs d'évasion et supports du contrôle des comportements.	Numérique pour la consommation et la surveillance. Les progrès techniques servent d'abord à la satisfaction des besoins des plus riches et au contrôle des plus pauvres.	Un numérique (rendu fragile par le climat) d'abord utilisé pour gérer les organisations et les infrastructures. Les individus n'y ont plus accès. Retour à des médias anciens : télévision vue en commun...
Gouvernance	Les institutions existent, font des efforts mais restent lointaines. Localement, des associations organisent une gouvernance de fait.	Des institutions municipales fragilisées mais toujours présentes. Interviennent surtout en soutien des initiatives des habitant·es, sauf en ce qui concerne la prévention et la gestion des catastrophes.	Une forme de subsidiarité : l'essentiel du quotidien se gère à l'échelle de chaque dôme, les institutions publiques s'occupant des infrastructures communes, du partage des ressources rares et de l'ordre public.	L'autorité émane du centre. La séparation entre les zones et le passage des "frontières" déterminent tout le reste. Le pouvoir recherche la soumission (par la surveillance, l'autocensure, la peur) mais n'hésite pas à utiliser la force.	"Participative-autoritaire" : les décisions prises en commun (à l'échelle des quartiers) sont mises en œuvre sans compromis, aboutissant à un contrôle continu des comportements et des sollicitations constantes à participer à ces tâches collectives.

	Marseille Citoyen·nes + Agent·es	Noisy-le-Sec(93) Citoyen·nes	Seine-Saint-Denis Agent·es	Paris Citoyen·nes	Paris Agent·es
Territoire	Un quartier populaire et divers, enclavé et un peu ignoré par le reste de la ville, mais uni - et qui se sent néanmoins marseillais.	Le territoire de référence est le quartier, éventuellement la ville. Le reste est une abstraction.	Un territoire morcelé, mais encore tissé par des infrastructures communes. L'existence de l'entité "département" est incertaine.	En cercles concentriques : la Zone 1 aisée et protégée au centre, puis des zones 2 à 8 et plus, à la périphérie.	Un Paris calfeutré derrière le périphérique (qui n'est plus parcouru par des automobiles) et lui-même divisé en quartiers assez autonomes. Il faut un pass pour circuler, mais il semble facile de l'obtenir.
Economie					
Modèles économiques & de production	Une séparation radicale entre une économie capitaliste mondialisée qu'on connaît par ses produits, et une économie vécue, locale et largement fondée sur le partage et le troc.	Une séparation radicale entre une économie capitaliste mondialisée qu'on connaît par ses produits, et une économie vécue, de subsistance.	Quatre économies en équilibre instable : capitaliste mondialisée ; locale, coopérative et de subsistance ; parallèle, de survie et de trafic ; publique, des infrastructures et des "communs".	Entre capitalisme sauvage et néo-féodalisme.	Une économie circulaire avec une large part d'autoproduction à l'échelle des immeubles et quartiers. Fort développement du partage et du troc.
Travail	La satisfaction des besoins vitaux, la solidarité de proximité, la préparation et la réponse aux catastrophes, occupent l'essentiel du temps.	La satisfaction des besoins vitaux, la solidarité de proximité, l'organisation des moments collectifs, sont reconnus comme faisant partie du temps de travail.	Le temps de travail inclut à la fois le travail salarié (institutions, commerces...), l'activité associative et les activités locales de subsistance et solidarité.	Dans les zones périphériques, une recherche permanente de petits boulots. Certains quartiers s'organisent pour recréer des services de base (éducation, culture...) et une économie locale.	La satisfaction des besoins vitaux, la solidarité de proximité, sont reconnues comme faisant partie du temps de travail. Les Agent·es publics organisent un nouvel espace public "productif".
La tension centrale					
	Qu'attend-on, ou non, des institutions publiques ? La solidarité horizontale est-elle un pis-aller pour compenser leur relative impuissance ou bien, une base suffisante, les institutions ayant plutôt vocation à travailler à d'autres échelles (d'espace, de temps, de problèmes) ?	Suffit-il d'être solidaires pour vivre bien ?	La solidarité comme ciment de communautés restreintes et homogènes, ou comme vecteur d'échange et d'inclusion entre et au-delà des communautés ?	Vivre du mieux qu'on peut, ou bien se battre ? Accepter le système, ou le déstabiliser même sans savoir ce qui suivra ?	Recréer des espaces de joie et de liberté dans une société contrainte à la fois par la situation climatique et par les règles strictes qu'elle s'est données.

Le groupe et son territoire

Les 25 participant·es ont été réuni·es par la Régie de quartiers Noailles-Belsunce, de création récente (début 2024). La quasi-totalité réside dans ces deux quartiers de Marseille. Une moitié des participant·es travaille avec la régie en tant que bénévole, employé·es en insertion ou salarié·es à durée indéterminée ; l'autre moitié bénéficie des activités de la Régie à divers titres : petits déjeuners, ateliers et formations, soutien juridique et social...

Noailles et Belsunce sont deux quartiers populaires du centre de Marseille (1er arrondissement), séparés (ou reliés) par la Canebière. La population y est très dense : 23 000 habitants au km² à Belsunce, 33 000 à Noailles.



Wikipédia : “Surnommé « le ventre de Marseille », Noailles est principalement connu pour son marché quotidien sur la rue du Marché-des-Capucins et ses nombreuses boutiques, parfois très anciennes. Noailles est aussi un centre de la communauté maghrébine Marseillaise. C'est un quartier sans centre social ni école primaire publique et dont le logement est très dégradé. 80% des habitants y sont éligibles au logement très social.”

“Belsunce est un quartier populaire et abrite le Centre Bourse, grand centre commercial du centre-ville de Marseille, et l'Alcazar, ancienne salle de spectacle reconverte en bibliothèque. On y trouve de nombreux commerces de vêtements à bas prix. (...) Depuis 2018, le quartier participe à l'opération « Grand Centre-Ville » qui est un vaste projet de rénovation du centre de Marseille visant l'habitat, les équipements urbains et l'espace urbain. L'un des objectifs est la piétonisation mais aussi la végétalisation des rues.”

Les participant·es ont travaillé en deux groupes, le premier avec la photographe Aurore Valade, le second avec la plasticienne Juliette Guérin. Le Marseille de 2050 qu'ont imaginé chacun de ces deux groupes possède néanmoins de nombreux traits communs. D'une manière un peu arbitraire, nous illustrerons en priorité la description du contexte par les photos d'Aurore Valade, avant de relater un épisode marquant de 2050 à l'aide des créations du groupe de Juliette Guérin.

En synthèse : Marseille 2050

Environnement	
	Les manifestations du changement climatique se sont accumulées dans le temps, sans qu'on puisse distinguer de moment de rupture. On vit avec les canicules, les tempêtes, les pluies, et leurs conséquences – par exemple sur la biodiversité.
Modes de vie	
Société	Le changement climatique a redéfini les conditions de vie autour d'événements auxquels on s'adapte comme on peut. De nouvelles solidarités horizontales et hyperlocales s'organisent sur cette base.
Relations	Au sein du quartier, la proximité, la convivialité et la qualité des relations humaines sont un facteur de stabilité et de résilience.
Alimentation	D'une part, une adaptation forcée : cultiver en ville, apprendre à cuisiner les aliments disponibles (des méduses à la place du poisson, des insectes et des asticots à la place de la viande...). D'autre part, c'est autour de l'alimentation que s'organise la solidarité et se soude la communauté du quartier.

Habitat	L'habitat, ancien, continue de se dégrader. On vit autant que possible sur les toîts, dans l'espace public quand c'est possible. On réinvestit les sous-sols.
Mobilité	Dans les quartiers hyperdenses, une mobilité locale à pied ou en vélo. Autour et au-dessus, la mobilité motorisée (électrique et volante) des riches et des pouvoirs.
Infrastructures	
Technologie	Une technologie qui rend des services et/ou permet d'échapper au quotidien, mais qui reste principalement orientée vers la consommation et accessible à qui en a les moyens. Deux exceptions : les distributeurs publics d'aliments et les "Combiclim" qui permettent d'affronter les canicules.
Gouvernance	Les institutions n'ont pas disparu, mais paraissent plus lointaines que jamais. À l'échelle du quartier, c'est autour des associations que se reconstituent des dispositifs collectifs.
Territoire	"Noailles-Belsunce", ensemble, apparaît comme un quartier populaire enclavé au sein d'une ville-centre qui regarde ailleurs. Ses habitant-es se sentent malgré tout marseillais-es.
Economie	
Modèles économiques et de production	Une séparation plus forte que jamais entre une économie capitaliste mondialisée et une économie locale qui s'organise, depuis la débrouille individuelle jusqu'à des formes de coopération et d'échange non-monétaire.
Travail	Peu abordé en tant que tel, mais ce qui précède suggère qu'une part significative du temps de chaque personne est absorbée par des tâches vivrières (cultiver et cuisiner, chercher de l'eau...) et de solidarité quotidienne.
La tension centrale	Qu'attend-on, ou non, des institutions ? La solidarité horizontale est-elle un pis-aller pour compenser leur relative impuissance ? Ou bien, une base essentielle et suffisante pour l'adaptation au quotidien, les institutions ayant plutôt vocation à travailler à d'autres échelles (d'espace, de temps, de problèmes) ?

Marseille 2050, vue par ses habitant-es

> Un quotidien marqué par les événements climatiques

Canicules à répétition, tempêtes, pluies diluviennes et inondations, mais aussi, pour l'un des groupes, tempêtes de neige ou de grêle, redéfinissent les conditions de vie. On apprend à vivre avec.

Il est parfois difficile de rester chez soi dans des habitats trop chauds ou dégradés. La vie se développe sur les toîts, sur lesquels on tente de cultiver des plantes vivrières, et dans les sous-sols qui servent notamment de refuge en cas d'événements climatiques.



La mer, trop chaude, a vu disparaître la plupart des poissons au profit des méduses. Sur terre, les moustiques sont devenus une plaie, de même que les rats délogés par les inondations fréquentes.

L'eau potable manque. On a disjoint les réseaux d'eau potable et non-potable, installé des fontaines dans la ville, mais ça ne suffit pas.

> Un territoire qui reste profondément inégalitaire

Les quartiers de Noailles et Belsunce restent des quartiers pauvres et denses, même si l'un des deux groupes les imagine devenir moins peuplés parce que certain-es habitant-es choisissent de quitter la ville.

On se déplace moins et parfois avec précaution pour éviter le soleil ou rester au sec. Chaque habitant-e connaît les parcours ombragés à emprunter en période de canicule, ainsi que les "parcours inondation" le long desquels on peut se déplacer sans risque.

Dans le quartier, on se déplace à pied ou en vélo. Autour, dans d'autres quartiers plus riches, on vit dans des immeubles climatisés mais sans âme, on circule en véhicule électrique, voire dans des voitures volantes, automatisées ou non. On les voit survoler le quartier, ainsi que des drones.



Entre les quartiers de Marseille se sont développées des sortes de frontières qui ne disent pas leur nom. Évoquée en fin d'atelier par l'un des groupes, la violence et les incivilités rendent le quotidien difficile. Les sirènes, celles des pompiers pendant les événements climatiques, celles de la police à d'autres moments, font partie du fond sonore.

> **Les technologies continuent d'organiser une part du quotidien**

Pour beaucoup dans le quartier, la technologie est un moyen d'échapper à un quotidien difficile et notamment à la promiscuité. Le numérique a continué d'envahir tous les espaces et les temps de la vie. Celles et ceux qui en ont les moyens délèguent la plupart de leurs tâches domestiques à des robots. Les publicités (plus ou moins personnalisées) sont omniprésentes dans les rues, sur nos écrans et dans notre réalité augmentée. Face à cela, la ville a créé des "zones de déconnexion", mais elle a bien du mal à les faire respecter.



Les plus aisés possèdent des robots qui prennent en charge le quotidien. C'est aussi, parfois, le cas des personnes malades ou âgées, qui apprécient leur aide.

Des machines installées dans la rue sont capables de synthétiser et distribuer un peu de tout, depuis des objets jusqu'à des aliments. D'autres remplissent les fonctions d'éboueur, vendeurs, serveurs dans les cafés. Autre présence technologique dans la rue, la publicité, omniprésente et invasive. On a aussi multiplié les fontaines publiques d'eau potable.

Dans l'un des groupes, on se réjouit de disposer d'une Combi Clim™, combinaison à énergie solaire qui refroidit le corps pendant les grandes chaleurs.

Une ville qui se verdit – plus ou moins

Les deux groupes convergent pour imaginer la multiplication d'espaces verts, à la fois îlots de fraîcheur et lieux partagés pour une agriculture urbaine. Cependant, le groupe qui imagine un quartier devenu plus dense a du mal à voir où les placer, tandis que l'autre, pour lequel le cœur de Marseille se dépeuple un peu, imagine un retour de maisons familiales, ouvertes à l'accueil de personnes isolées, construites en terre et en paille.



> Inventer les manières de vivre dans un contexte difficile

Dans ce contexte général difficile, les habitant·es font preuve d'inventivité.

Cela commence par l'alimentation. On a réappris à faire pousser ses aliments sur les toîts ou dans les quelques espaces végétalisés qui ont été recréés dans le quartier. On a retrouvé l'usage de certaines plantes traditionnelles, à la fois nutritives et curatives. On s'est adapté aux aliments de synthèse, mais on cuisine aussi des méduses, des insectes, du plancton, des champignons (peut-être cultivés en sous-sol), des escargots... et des pigeons d'élevage. On tente de retrouver des saveurs d'autrefois à partir de ces ingrédients nouveaux, ou redécouverts. Ce n'est pas toujours facile!



Les infrastructures publiques sont en mauvais état, les finances publiques aussi. Pour compléter les moyens limités dont elle dispose, la municipalité tente de mettre en place des collaborations avec les citoyen·nes et les associations locales. Dernière initiative en date, très controversée: les panneaux "Montrer du doigt" (inspiré du "Name and Shame" anglo-saxon), qui permettent aux habitant·es de dénoncer un dysfonctionnement ou un abus grave, de signaler un immeuble inoccupé ou dangereux, etc.



C'est en définitive la solidarité entre les habitant-es qui rend la vie vivable, voire agréable, à Marseille en 2050 – comme aujourd'hui, dans l'expérience des habitant-es de Belsunce et Noailles. Ainsi, une association coordonne l'anticipation et la réponse aux périodes de canicule. Mais chaque personne, chaque profession, peut participer à la solidarité collective. C'est ainsi que se répand dans la ville un logo des "solidarités sociales et climatiques", que chacun-e peut utiliser pour se déclarer disponible à celles et ceux qui en ont besoin.



Le banquet du 21 novembre 2050

Ce lundi 21 novembre 2050, Marseille se relève d'une tempête de grêle qui a causé d'immenses dommages. On manque de tout. En urgence, l'association Cœur de Fruit organise, en sous-sol, un grand banquet ouvert à tou-tes.

Préparés par les cuistots volontaires ou apportés par les habitant-es, les plats proposés symbolisent les transformations vécues par le territoire.

CŒUR DE FRUIT · BANQUET DE LA RENAISSANCE
LUNDI 21 NOVEMBRE 2050

MENU

BOISSONS	IL Y A FRUITS ET FRUITS
EAU	COQUILLAGES CUITS PAR LA MER Collecte de l'après-midi même !
	GRAND PLATEAU DECOUVERTE DES FRUITS MUTANTS DE SAISON [*] [+] Notre spécialité
À PICORER	ON A ESSAYÉ, ON NE PROMET RIEN
SUCETTES D'INSECTES VARIÉS TREMPEES AU 51	FLAN AUX FRUITS MUTANTS DE SAISON [*] [+]
PIMENTS SUCRES	TARTE PROTÉINÉE AUX PÉPITES DE SARDINES
CLOSTROPIGNONS DE NOS CAVES	ORANGE GREFFÉE PIMENT SUR SA BRANCHE
	TARTE MEDUSA FRAISES
À PARTAGER	LE PLAT QUE QUELQU'UN A GOÛTÉ MAIS PAS TERMINÉ [*]
GELÉE DE RAISIN GOÛT VIN DE BORDEAUX	
GÂTEAU CHOCO DOUBLE RAISINS	
SALADE DE FLEURS DES TOÏTS	
ASTICOTS AUX SCARABÉES SAUCE MOUTARDE Pour 3 personnes et plus	
CAVIAR DE MÉDUSE AU BEURRE PERSILLÉ Beurre végétal	
	Légendes
	[*] L'association décline toute responsabilité en cas d'effets secondaires. [+] Fruits fournis avec fiche d'origine.
	Disponible en distributeur automatique.

Il a certes fallu s'adapter aux aliments qui forment désormais l'ordinaire des Marseillais-es : méduses, fruits mutants, insectes, champignons cultivés en sous-sol... Mais la diversité de la population a facilité cette adaptation : chacun-e a apporté un peu de sa culture et de son savoir-faire pour rendre ces aliments à la fois savoureux et beaux.



Manger ensemble, c'est aussi partager : de nombreux plats sont pensés pour être partagés plutôt que servis individuellement. D'autres, plus faciles à conserver, sont disponibles à la table du banquet ainsi que dans les distributeurs automatiques disséminés dans le quartier. Ensemble, les convives dressent la table comme pour un festin.



Ainsi, malgré les difficultés du quotidien, le banquet célèbre-t-il la solidarité et la résilience du quartier.



Histoire de l'association Cœur de Fruit

Décembre 2024. Une violente tempête détruit les récoltes, les semences et les arbres fruitiers. À Belsunce, des habitants et habitantes se mobilisent bénévolement pour aider les gens en difficulté, en priorité celles et ceux qui n'ont plus à manger. Petit à petit, leur but devient d'imaginer d'autres manières de cultiver à Marseille pour assurer un minimum de ressources alimentaires. On se met à cultiver partout où il y a de l'espace : les balcons, les intérieurs, les caves, les toits... On plante tout ce qui pousse vite et en quantité : des tomates, des haricots, des champignons, des herbes, des piments, des patates et patates douces... La transmission des savoirs s'organise pour partager les compétences et connaissances de la nature.

2030. Au vu de la répétition des crises climatiques et des besoins de la population marseillaise, D. (un bénévole) propose la création d'une association pérenne : Cœur de Fruit. Il faut plus de bénévoles, plus de moyens, mieux s'organiser et trouver des subventions.

2035. L'association développe ses missions : l'agriculture, la formation, la recherche de nouvelles manières de s'alimenter (techniques de culture, nouveaux aliments...). L'objectif premier est d'aider les gens qui ont des difficultés pour se nourrir, mais aussi de créer du lien social et des moments de partage.

Certaines personnes dans l'association commencent à s'engager politiquement : écrire des plaidoyers, formuler des demandes, etc.

2040. Un conflit déchire l'association. Deux orientations s'opposent : la priorité à l'aide sociale pour les plus démunis, et la priorité à l'engagement politique pour faire avancer les choses d'une manière plus globale. Certains manifestent tandis que d'autres s'y refusent, certains cherchent le dialogue avec les institutions et d'autres les rejettent, d'autres encore veulent être un espace moins politisé pour accueillir tout le monde. Les débats font rage.

2045. Après plusieurs années de débats, l'association finit par se mettre d'accord sur le fait que sa mission doit comporter les deux aspects de l'engagement politique et de l'aide sociale. Deux pôles se forment : le pôle Plaidoyer, qui lutte à la fois contre tout ce qui participe à la destruction de la nature, et pour défendre les solutions et le modèle de solidarité inventés ici ; le pôle Solidarité, qui ajoute à ses missions celles de développer des nouvelles cuisines et de donner des cours (on invente notamment une recette qui deviendra fameuse : le rat aux piments sucrés).

Cœur de Fruit est financée par des subventions de la mairie et de la métropole de Marseille, de l'argent de la Caisse de solidarité des associations, et de dons anonymes. Certaines entreprises aident aussi, comme CMA CGM qui fournit des conteneurs pour le stockage de la nourriture.

2046. Le capitalisme s'effondre. Heureusement, nous sommes en grande partie autonomes, notamment grâce à notre agriculture locale. Nous perdons beaucoup de soutiens financiers et décidons alors de revenir à nos sources : une association plus petite, bénévole, dans la débrouille, concentrée sur l'alimentation.

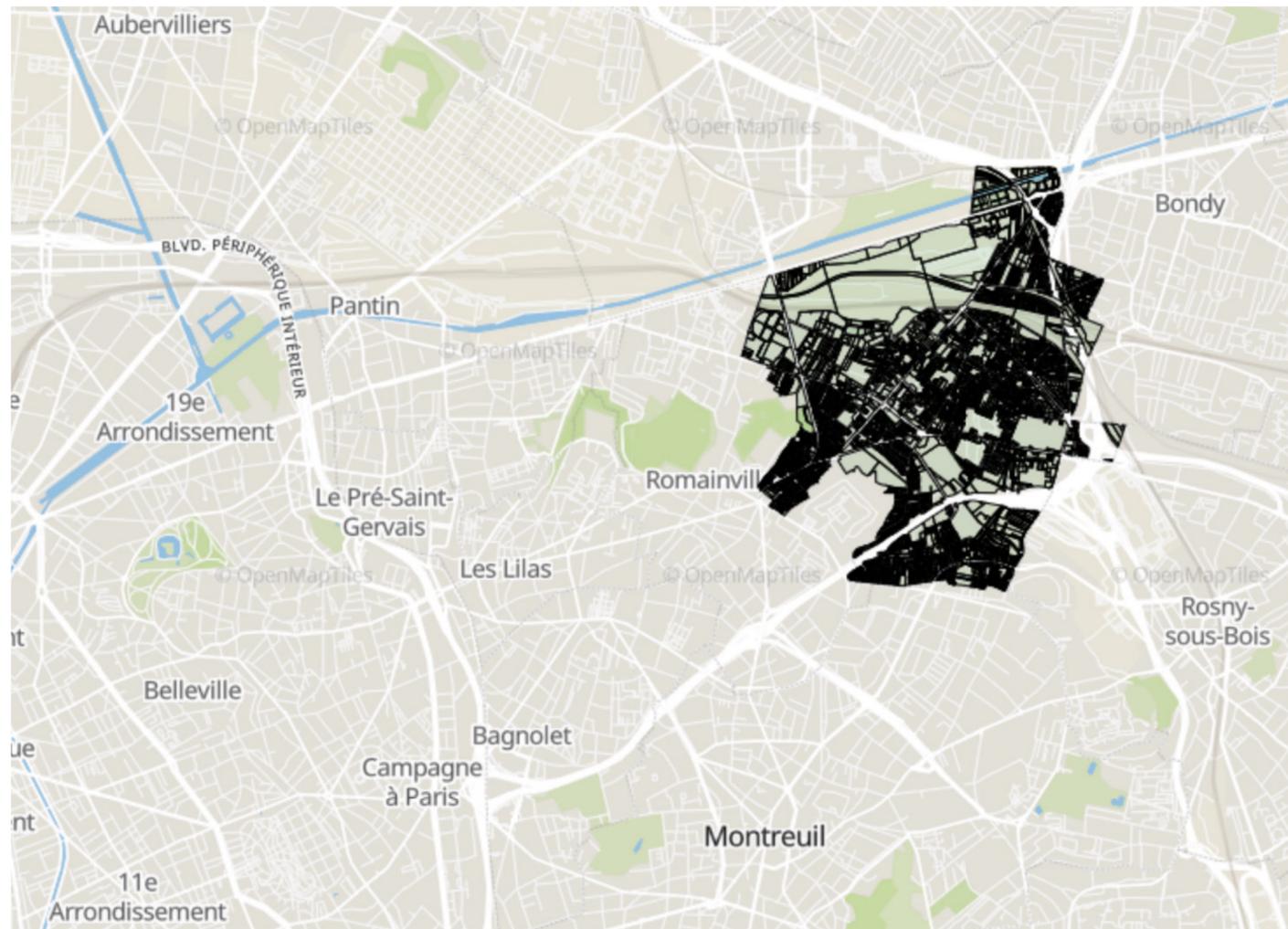
2050. Nous reprenons notamment notre activité de banquets gratuits et collectifs qu'on appelle désormais : Banquets de la Renaissance.

NOISY-LE-SEC 2050 (CITOYEN·NES) : “UNI, ENSEMBLE, SOLIDAIRE”

Le groupe et son territoire

Noisy-le-Sec (93) est une commune de 46 000 habitant·es située au Nord-Est de Paris. Largement détruite pendant la seconde guerre mondiale, la reconstruction a duré plusieurs décennies. Sa population est socialement mixte, légèrement en dessous de la moyenne nationale en termes de revenus et au-dessus pour ce qui concerne le taux de chômage.

Créée en 2022, La Petite Ruche, qui a réuni les participant·es de l’atelier, est une antenne solidaire du CCAS de Noisy-Le-Sec. Elle propose à ses familles adhérentes une épicerie solidaire, des ateliers de cuisine, couture, etc., ainsi que l’aide de travailleuses et travailleurs sociaux.



En synthèse : Noisy-le-Sec 2050

Environnement	Chaleur et météo alternant les extrêmes de chaleur, sécheresse ou pluie ; pénuries régulières d’eau et d’autres ressources essentielles ; énergie rationnée ; moustiques... Tous les facteurs liés au changement climatique s’imposent au quotidien des habitant·es.
Modes de vie	Société
	De multiples formes de solidarité, certaines organisées par les institutions (Centre d’Accueil Canicule), d’autres spontanées ou organisées par des associations (jardins partagés, courses en commun), rendent la ville vivable et préservent une fragile cohésion sociale. En arrière-plan, subsiste une inquiétude, même si l’on en parle peu : la violence, autre manière de réagir à la dureté du quotidien, reste présente.
Relations	De la famille élargie à l’immeuble et au quartier, les habitant·es restaurent ou créent des rituels et des occasions d’être ensemble.
Alimentation	Peu abordé, en dehors de l’émergence d’un réseau de “ruches” où l’on se fournit et où l’on cultive, en permaculture, une part des aliments du quotidien. Le territoire reste cependant loin de l’auto-suffisance.

Habitat	Les habitats existants ont fait l'objet de travaux d'isolation.
Mobilité	“Douce” et lente, à la fois du fait de la chaleur et du manque d'énergie. Le périmètre des déplacements s'est fortement restreint.
Infrastructures	
Technologie	Pas de technologie miracle mais une technologie “raisonnée”, rationnée par l'accès à l'énergie. Des solutions ingénieuses aux difficultés du quotidien : récupération de la sueur et de l'urine, autoproduction d'électricité...
Gouvernance	Peu abordée de manière directe. Il subsiste des institutions, fragilisées comme tout le reste, mais celles-ci sont souvent en position de soutien plutôt que d'action directe. On apprend cependant au fil des histoires qu'elles ont entrepris d'isoler les maisons, de créer des centres d'accueil, d'installer des fontaines...
Territoire	La ville et le quartier restent les territoires de référence. Presque tout se réorganise à cette échelle. Le département, le pays, sont plus que jamais des abstractions face aux contraintes du quotidien.
Economie	
Modèles économiques et de production	Une économie de survie cohabite avec une économie mondialisée mais lointaine – celle qui produit les objets technologiques dont on se sert toujours, ou encore les produits que l'on va acheter en magasin.
Travail	Une part importante du temps éveillé est consacrée aux tâches vivrières, aux solidarités de proximité et à l'organisation de moments collectifs. Ce temps fait de fait partie du temps de travail, même si rien n'est dit de la manière dont il est reconnu.
La tension centrale	Suffit-il d'être solidaires ?

Le récit de Noisy : “Chaud demain !”

Le “récit de Noisy” a été compilé par l’écrivaine Ketty Steward, à partir des productions des participant-es des deux ateliers d’écriture qu’elle a animés, réunis par la Petite Ruche. Nous en résumons ici les traits principaux, illustrés par des extraits.⁹

Un slogan semble résumer la situation de 2050, même si l’on ne sait pas trop d’où il vient : “Malgré la chaleur et les pénuries, Noisy ensemble, uni, solidaire !”

> Il fait chaud !

Le contexte est en effet difficile. Il fait chaud, et régulièrement beaucoup trop chaud. La météo alterne les extrêmes : parfois il manque d’eau, parfois c’est le déluge. Les moustiques sont devenus un fléau. L’eau potable, l’électricité, ainsi que beaucoup d’autres ressources essentielles, manquent et font l’objet d’un rationnement contrôlé par des moyens numériques souvent pesants mais qui, heureusement, ne marchent pas toujours. Les humains souffrent, mais les animaux aussi : on les voit plus présents dans la ville, à la fois parce qu’il y a moins d’automobiles, et parce qu’ils cherchent de l’aide auprès des humains.

“Comme il faisait très chaud, je suis sortie parce que je ne pouvais pas rester à la maison. Je suis sortie pour avoir de l’air. Les animaux ne peuvent plus rester. Ils sont sortis dans la nature, ils venaient se mélanger avec les gens. Il n’y avait plus d’eau. Il y avait la canicule. Les humains étaient désespérés de voir les animaux souffrir aussi, comme les Hommes. Ça m’attriste.”

Il n’y a pas de réponse politique coordonnée. Pas non plus de technologie miracle. Et pourtant on vit avec.

> Les modes et lieux de vie s’adaptent

Des lieux d’accueil et de soutien aident à vivre les moments les plus difficiles et organisent la solidarité : un Centre d’Accueil Canicule, la médiathèque et ses mystères (qui fait le lien avec les passés de Noisy), et bien sûr la Petite Ruche, ou plutôt les Petites Ruches puisqu’il en existe désormais plusieurs. Celles-ci ont notamment évolué autour de potagers partagés, dont on s’occupe ensemble ou à tour de rôle, et qui accueillent en permaculture des cultures alimentaires et d’autres juste pour le plaisir des sens.

“Les jardins partagés de la Petite Ruche grandissent d’année en année, c’est carrément une forêt maintenant, tout le monde en prend soin, et on est bien content d’avoir des cerises et des haricots frais quand les magasins en manquent. Le lundi, c’est mon tour d’aller arroser, j’en profite pour planter mes 3 boutures qui feront bientôt de beaux iris bleus. À la dernière réunion, on a voté pour approuver l’idée de mettre des plantes comestibles et des plantes non comestibles, certains ne voulaient que des plantes utiles à l’alimentation - l’eau étant rationnée, il faut choisir - mais une plantophile est venue nous expliquer que les plantes peuvent s’associer, et qu’elles ont (presque) toutes de la valeur dans notre jardin. Moi je me disais juste que les iris bleus sont magnifiques et sentent bon, que tout le monde pourrait rêver en les admirant, mais si en plus elles peuvent être utiles en faisant de l’ombre aux autres, tant mieux !”

Les modes de vie se sont “tropicalisés”, tirant parti des savoir-faire des Noiséen-nes qui ont vécu dans des pays chauds. Des communautés de familles du même bâtiment ou quartier se prêtent main-forte. On convoie les personnes les plus âgées pour qu’elles fassent leurs courses ensemble - et de l’exercice - ou bien, si elles ne le peuvent plus, les enfants de l’immeuble les font à leur place. Un nouveau lien avec la nature se tisse, à la fois proche et vigilant, parce que celle-ci n’est pas toujours clémente.

“Il fait trop chaud. Je dois aller faire cette course. Et les personnes âgées qui sont seules. Il faut aller les rechercher pour les courses. Je monte les escaliers pour chercher chacune. Il y en a qui restent plusieurs jours sans sortir à cause de la canicule. Elles sont trop seules. Même si elles ont de l’argent, elles ne peuvent pas sortir. Je vais leur ramener leurs courses. J’y vais d’abord toute seule. J’achète. Quand les sacs sont pleins, j’appelle mes enfants pour qu’ils viennent m’aider à porter. Ils font le tour des mamies pour leur apporter leurs sacs. Et c’est du sport ! C’est physique quand on est aussi loin.”

> De nouveaux rituels

De nouveaux rituels communs se développent. Les concerts et les tournois sportifs rassemblent la population, mais à des échelles plus petites qu’au début des années 2000, et dans des lieux de proximité, parfois même des cours d’immeubles, des places ou des squares. À plus petite échelle, on joue beaucoup ensemble, en ligne quand on le peut, mais de plus en plus en personne. Les vieux jeux de plateau, dénichés dans les placards ou à la médiathèque, retrouvent de la faveur.

9. Le texte intégral est disponible ici : <https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050/noisy>

“Depuis quelques jours, l’électricité est rationnée. Les nouveaux compteurs détectent chaque appareil et leur attribuent un quota de consommation. Priorité aux congélateurs, réfrigérateurs, tranches horaires pour les climatiseurs, lave-linge, etc.

Les volets sont fermés bien que depuis les travaux d’isolation réalisés dans l’immeuble, cela ne serve plus vraiment à conserver la chaleur, mais à se cacher.

Je l’avoue, j’ai une addiction au scrabble en ligne alors que le temps sur ordi est lui aussi rationné.

Alors je ruse. J’utilise la moitié de mon temps Internet, et puis je vais brancher ma tablette sur une prise pour appareil ménager (pas une prise de lampe, il est interdit de les allumer dans la journée).”

Dans les familles élargies, les mariages ou les anniversaires sont l’occasion de cérémonies presque luxueuses, que l’on ne peut pas se permettre mais qui restent indispensables. Les plus pauvres du quartier viennent aussi s’y nourrir, dans la tradition de nombreux pays du Sud comme de la France rurale d’autrefois. D’une manière générale, la famille, certes élargie, apparaît comme la plus stable et la plus essentielle des institutions sociales.

« Mets tes plus beaux habits », m’a dit ma sœur. Mes plus beaux habits sont des habits des années 20. 2020. Et je crains de ne pas du tout être à l’aise. Ça fait plus de 20 ans que je n’ai pas porté de veste en synthétique et j’ai le souvenir des suées terribles provoquées par ces matières aux températures qu’il fait en ce moment. De la transpiration et rien pour l’absorber ou la récupérer, ce serait un véritable gâchis. (...)

Désolée Peggy, mes plus beaux vêtements ne sont même plus des vêtements. On va chercher dans la garde-robe plus actuelle.

Je me demande d’ailleurs pour quelles raisons tu tiens à te marier.

La cérémonie va mobiliser une part importante des ressources de la communauté de familles que tu t’apprêtes à quitter. J’ai essayé de t’en parler et tu m’as reproché de trop me poser de questions. C’est le reproche habituel.

Nous allons engloutir en une journée les ressources de 3 semaines pour te permettre de faire « comme avant », de croire que le monde n’est pas en train de s’effondrer.

Je décide de porter ma tunique blanche habituelle et le sarouel jaune dans lequel je suis à l’aise.

Je vais miser sur les accessoires : des fleurs jaunes dans les cheveux, le collier de graines que tu aimes tant et mes boucles d’oreilles en or. Je vais prendre sur moi, boire de la bière, du vin, en l’honneur de ton nouveau départ. Demain s’occupera de lui-même.”

> Technologies raisonnables

De nombreuses techniques et technologies aident à vivre le quotidien de ce monde troublé : récupérateur de sueur et d’urine, machine à ombre, pendule de jouvence, ventilienne (un vélo qui ventile et produit de l’électricité)... L’énergie est dans une large mesure produite et consommée localement, mais non de manière individuelle : en réseau autour d’un pâté de maisons, d’un quartier, de la ville. La technologie est raisonnable et raisonnée, souvent partagée et/ou disponible de manière intermittente, quand il y a de l’énergie, quand il ne fait pas trop chaud, quand il y a de l’eau...

“Ce fichu vélo qui ne veut plus tourner les 2 roues voilées ! J’aurais dû m’en occuper plus avec cette chaleur. Si je n’ai plus de vélo, je vais suffoquer.

Et la réparatrice ne passera pas avant jeudi. Je vais avoir du mal à tenir 3 jours sans ventilation ni téléphone. (...)

Alors, comment faire ? Est-ce qu’il y a un moyen d’actionner ma ventilienne sans vélo ? C’est bien commode les ventiliennes qui servent pour produire de l’électricité et en même temps assurent la ventilation des logements.

C’est de la technologie raisonnable. Et puis le fait de pédaler pour activer la ventilienne ça tient en forme.”

> Que font les institutions ?

Les institutions publiques soutiennent ces évolutions plutôt qu'elles ne les dirigent. Elles ont parfois du mal à s'adapter. On leur demande d'arrêter de construire, de laisser de l'espace à des champs, de semer des arbres plutôt que du béton, d'aider la population à s'organiser et de modérer les tendances autoritaires des systèmes de contrôle de la consommation d'énergie.

En relisant leurs histoires, cependant, les participant·es ont souhaité préciser : tout en imaginant que les acteurs publics changent de posture (aider, faire de la place...), ils et elles en attendent tout de même beaucoup : "il ne faut pas qu'on soit seul·es à combattre !"

"Pour anticiper les conditions climatiques difficiles, la mairie de Noisy a mis en place dès 2025 des points d'eau dans la rue principale. Initialement conçus pour rafraîchir les habitant·es, ces bassins sont désormais le domaine de la faune et de la flore, accueillant notamment des canards et des nénuphars. Cela illustre parfaitement l'adaptation de la ville à son nouvel environnement tropical. De nombreuses grandes structures ont également été érigées pour réchauffer ou refroidir les habitant·es, mais l'instabilité climatique rend ces installations elles-mêmes instables.

En sortant de chez moi, je passe devant la Dhuys et je découvre l'habitat de trois crocodiles. Ces animaux emblématiques de l'ancien zoo de Noisy, fermé depuis des années grâce au soutien de plusieurs associations noiséennes, ont trouvé un nouvel habitat dans ce climat tropical. La fermeture du zoo a conduit à la libération de nombreux animaux qui se sont adaptés à la vie en liberté dans la nature, transformant Noisy en un sanctuaire pour une faune exotique variée. Désormais, il n'est pas rare de croiser des flamants roses, des tortues et des paons bleus dans la ville.

Cependant, cette transformation n'a pas été sans conséquences. Les moustiques, ravageurs nuisibles, se sont également installés, forçant de nombreuses personnes à déménager. La faune typique de Noisy, comme les hérissons, a disparu, remplacée par ces nouvelles espèces."

> Le (presque) non-dit de la violence

Reste un point difficile : la violence, dont on n'aime pas parler, mais qu'il faut bien aborder. Elle n'est pas présente dans les histoires, mais plusieurs participant·es ont souhaité l'évoquer lors du dernier atelier, comme pour pointer son absence. Déjà, nous disent les participant·es, dans les années 2010-2020, l'on avait vu se dégrader la situation des plus jeunes, livrés à eux-mêmes et sollicités par les trafiquants de tous ordres. Des bandes se sont formées, des haines absurdes entre barres d'immeubles, rues, quartiers, se sont installées au point qu'on en a oublié l'origine. La dégradation écologique et sociale n'a rien aidé. Face à cela, à nouveau, on cherche les réponses à proximité : éduquer les enfants ensemble entre plusieurs familles, restaurer le respect des adultes, mener ensemble des activités solidaires (les courses des aîné·es, le tour de permaculture, l'organisation de l'événement sportif), reconnaître des "grands frères éducateurs", etc. Sans ces actions, tout le reste n'a pas de sens. Elles feront la différence entre un Noisy-Le-Sec "Mad Max" et un Noisy "ensemble, uni, solidaire".

À moins que...

"– Je ne me sens pas tout à fait dans mon assiette aujourd'hui. Il y a quelque chose de bizarre, non ?

– Toute l'électronique est arrêtée, regarde, on voit du soleil entrer, la machine à ombre ne fonctionne plus non plus ?

– Il est très tôt, je pense, mais on a déjà super chaud et c'est pour ça qu'on est réveillés. Regarde chez les voisins. On ne va pas tenir longtemps. Il faut leur dire qu'ils branchent le système d'énergie en réseau. Vite !

– Mais comment les prévenir ? Plus rien ne marche, Thierry.

– Alors on n'a plus le choix, Charlotte, on va utiliser le Système K. C'est notre joker, on ne peut s'en servir qu'une seule fois dans la vie et je crois que c'est aujourd'hui.

– Le Système K, Thierry, tu n'y penses pas ! On se métamorphose en insecte résistant à tout ? On ferait ça aujourd'hui ? Pourquoi ?

– Charlotte, tu débarques ou quoi ? On est le 6 juin 2050 et il fait plus chaud que jamais. On va changer d'espèce, c'est tout. Insecte, c'est bien non ? C'est la vie !"

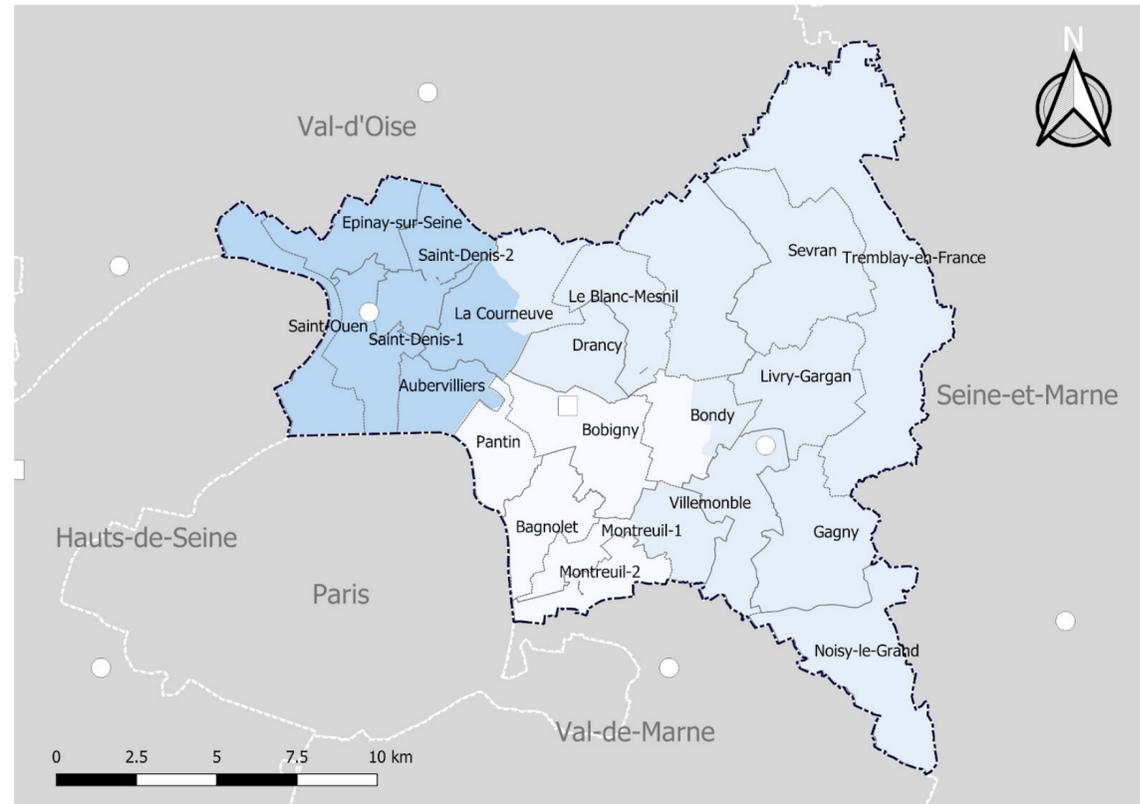


Le premier atelier Noisy/Citoyen·nes, à la Petite Ruche

Le territoire et le groupe

Le département de la Seine-Saint-Denis, situé au Nord-Est de Paris, fait partie du “Grand Paris”. Sa superficie est de 236 km², ce qui en fait l'un des plus petits départements français. C'est un territoire presque entièrement urbain, avec une population de 1,7 millions d'habitants (7100 habitants/km²), en croissance régulière.

Le revenu annuel moyen des ménages est proche de la moyenne nationale, mais cette moyenne masque de très fortes disparités entre les communes, voire au sein d'une même commune. La Seine-Saint-Denis est en effet, aussi, le département métropolitain où la pauvreté est la plus importante. Le taux de chômage y est de 18 % pour les 15-24 ans contre 12 % en moyenne en Île-de-France, mais il dépasse 30% dans certaines communes.



Source: Wikipedia

En synthèse : Seine-Saint-Denis 2050

Environnement	
	Un environnement profondément endommagé, où l'on doit se protéger des rayons du soleil comme des tempêtes, et où le nécessaire n'est jamais assuré.
Modes de vie	
Société	Il n'y a plus “une” société, mais une myriade de micro-sociétés à la fois relativement autonomes et connectées les unes aux autres, notamment pour partager certaines infrastructures communes : production et distribution d'énergie, eau, terrains agricoles... Chaque micro-société, sauf peut-être les plus pauvres, est protégée du climat (mais peut-être aussi des “autres”) par un dôme.
Relations	Fortes et solidaires au sein des communautés, de plus en plus distendues avec les personnes ou communautés éloignées - jusqu'à atteindre, parfois, une forme de xénophobie liée aux difficultés de la survie.
Alimentation	Essentiellement végétale et de saison, principalement locale, ce qui demande à chacun·e un gros effort pour participer à la production agricole.

Habitat	Peu abordé. La construction des dômes a peut-être résolu les problèmes d'isolation.
Mobilité	Lente, à pied, en vélo, en bus à gaz ou le long des cours d'eau. Principalement locale, mais parfois rendue difficile par les frontières de fait que représentent les différents dômes.
Infrastructures	
Technologie	Le numérique reste central, tant pour les individus (pour travailler, échanger... et échapper au réel) que pour les organisations (pour gérer... et surveiller).
Gouvernance	Une interpénétration complexe entre une gouvernance propre à chaque îlot / dôme et des échelles supérieures en charge de l'ordre public, du partage des ressources et de la gestion des infrastructures communes. La source de légitimité de ces dernières instances n'est pas connue.
Territoire	Éclaté en centaines "d'îlots" plus ou moins autonomes, souvent protégés par des dômes qui agissent également comme des frontières de fait. Il subsiste des infrastructures communes, mais on ignore comment et à quelle échelle elles sont gérées. L'existence même d'une entité "département" est incertaine.
Economie	
Modèles économiques et de production	Une économie mondialisée continue d'exister à côté, d'une part, d'une économie de survie et de trafic et d'autre part, d'une économie locale solidaire (production alimentaire, énergie, care...) Les relations peuvent être tendues, notamment lorsqu'il s'agit de partager des ressources rares comme l'eau ou l'énergie.
Travail	La plupart des personnes mentionnées dans les récits partagent leur temps entre un emploi formel dans une association, un commerce local ou une institution, et des activités liées à la communauté : agriculture, cuisine, soin, etc. Les entreprises mondialisées emploient visiblement peu de personnel local.
La tension centrale	La solidarité comme ciment de communautés restreintes et homogènes, ou comme vecteur d'échange et d'inclusion entre et au-delà des communautés ?

Le récit du 93

Le “récit du 93” a été compilé par l’écrivain Alex Nikolavitch, à partir des productions des participant-es des deux ateliers d’écriture qu’il a animés, et qui réunissaient des Agent-es du Conseil Départemental ou d’entités qui en dépendent (crèches, centres d’action sociale...). Nous en résumons ici les traits principaux, illustrés par des extraits.¹⁰

> Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es...

En 2050, la vie sur le territoire anciennement nommé “département de la Seine-Saint-Denis” tourne principalement autour de la nourriture : comment la cultiver ou bien se la procurer, qu’a-t-on le droit de manger ou même de faire pousser, qui cuisine pour qui, qui mange avec qui... ? Il semble aller de soi qu’on ne mange plus d’aliments hyper-transformés, ni de viande (malgré de petits arrangements issus du braconnage d’animaux locaux, en particulier les rats), ni apparemment de sucre raffiné.

On cultive des légumes et d’autres végétaux sur les toîts, dans les caves, dans les parcs et beaucoup de cours d’immeubles. La participation aux tâches agricoles fait partie du temps de travail normal de la plupart des habitant-es. Elle ne sert pas seulement à se nourrir : elle recrée un lien avec la nature, elle relie chaque habitant-e à la communauté. Autour des cultures vivrières urbaines, tout un système de solidarité s’est mis en place : celles et ceux qui ne peuvent pas participer aux cultures pourront néanmoins recevoir des paniers gratuits. Comme disent les plus convaincu-es, “on cultive la terre ainsi que l’espoir”.

“Nous avons de plus en plus de bénévoles pour nous aider à cultiver les jardins sauvages. Nous organisons des ateliers de cuisine auprès des écoles, des crèches et c’est un franc succès ! Les gens redécouvrent les aliments simples et comment les cuisiner, retrouvent des saveurs.

Ce n’est pas toujours gagné, je l’avoue. Car avec ces foutues machines qui te pondent de la merde toute prête, soi-disant “faites pour nous”, les gens sont habitués à ne plus préparer et donc du “tout cuit”. C’est infect leurs machins là mais c’est pas cher. Donc tu penses bien que ça en séduit plus d’un.

Franchement, les mesures du gouvernement qui prévoient des bonus aux personnes qui œuvrent dans une association à portée écologique, cela nous aide beaucoup à avoir des volontaires.”

Malgré cela, on manque de tout et le trafic de légumes a remplacé celui des psychotropes. On est très attentifs à la santé des sols et des cultures et on ne laisse pas planter n’importe quelle graine n’importe où, au risque de sembler quelque peu xénophobes. Mais là encore, le trafic illégal de graines trafiquées vient compliquer les choses. Une police de l’alimentation veille, mais elle ne peut pas être partout.

“ – Nous avons un problème, répond Sophie avec une pointe d’agacement. On est victimes de vols répétés de graines. C’est crucial pour notre association. Elles coûtent cher, vous comprenez ?

– Un gramme de graines coûte 20€, ajoute Aziz, et on en perd chaque semaine. Ça met en péril tout le travail qu’on fait ici. »

Le policier lève finalement les yeux, un sourire moqueur aux lèvres.

– Des graines ? Vous venez nous voir pour des graines ? Vous avez vu l’état de la ville ? On patauge dans des crimes bien plus graves que ça, et vous voulez qu’on perde du temps là-dessus ?

Sophie sent la colère monter en elle. Elle a déjà connu cette réaction lors de leur première plainte, lorsqu’ils étaient venus signaler les colis disparus.

– On vous a dit qu’on avait des preuves. Ce n’est pas qu’une simple histoire de graines, c’est du vol organisé. Ça touche tout un projet de solidarité.

Le policier soupire bruyamment et remet à tapoter son clavier d’ordinateur sans vraiment les écouter.

– Écoutez, vous feriez mieux de vous occuper de vos petits jardins et de nous laisser gérer des affaires sérieuses. Allez, au revoir.

Décus, mais pas découragés, Sophie et Aziz quittent le poste.

– On devrait vraiment laisser tomber, dit Aziz en s’asseyant dans le bus.

– Non, on ne peut pas. Ce n’est pas juste un vol de graines. C’est une atteinte à tout ce qu’on a construit. On continuera à les dénoncer, même si ça prend du temps.”

10. Le texte intégral est disponible ici : <https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050/93>

> Îlots et dômes

Le territoire a explosé en centaines d'îlots autonomes, généralement protégés de la chaleur et de la pollution par un dôme qui fait aussi office de frontière. Il y a des dômes partout. Ceux des îlots sont les plus grands, mais en dessous, des dômes recouvrent aussi des serres, des cours d'eau, des bâtiments collectifs, certaines maisons, etc. Au sein des îlots comme entre eux, on se déplace assez lentement à pied, en vélo, en bus au gaz ou au fil des canaux. Il existe, bien sûr, des îlots pour riches et d'autres pour pauvres, des îlots "business" connectés à ce qu'il subsiste de marchés mondiaux et d'autres beaucoup plus centrés sur les besoins locaux.

“Les cicatrices des bouleversements climatiques et économiques des décennies précédentes sont encore bien visibles à Montreuil, devenue un patchwork de zones de survie où la pauvreté côtoie la richesse des grandes entreprises technologiques. Non loin, les immenses Tours Mercuriales fournissent la nouvelle énergie pour tout l'Est parisien et le nouveau périph' sous dôme.

Le marché aux puces de Montreuil, autrefois lieu de partage et de commerce, est devenu un immense labyrinthe de rebuts et de souvenirs du passé, sous l'ombre de la modernité qui l'étouffe. Les Pucés, comme le reste de la ville, sont un terrain de récupération : objets recyclés, souvenirs d'une époque révolue, fragments d'une société consumée par ses excès. Désormais on s'échange des rats, des graines de légumes et fruits, des mini-batteries de nouvelle génération qui sont volées et revendues à prix d'or.

La vente de cannabis a été légalisée depuis plusieurs années, mais il subsiste des marchands à la sauvette qui hantent le quartier.

L'intelligence artificielle permet désormais avec des caméras ultra-intelligentes d'identifier les personnes sans papiers et les localiser pour les exiler dans des dômes spécialement conçus à cet effet, situés à l'étranger.

Des tours de verre longent tout le périph. Le centre d'affaires ultra-technologique est désormais au plus près des sources d'énergie, des transports et des espaces verts protégés. La pollution a désormais disparu aux portes de Paris. L'air vicié est immédiatement recyclé.

Mais dans les ruelles poussiéreuses du marché, un autre monde existe, fait de gens qui cherchent encore à survivre en dehors de ce système qui ne leur laisse que peu de place. C'est un univers où la résilience humaine se mêle à une forme de nostalgie pour les objets et les idées du passé, un dernier souffle de liberté avant que la ville ne disparaisse complètement sous l'ère technologique de l'énergie nouvelle.”

À l'intérieur de chaque dôme vit une communauté relativement soudée et solidaire. Ça ne va pas toujours de soi. Que fait-on des, et avec les, personnes “non conformes”, non autonomes, incapables de contribuer

aux travaux communs ? Les personnes âgées, les personnes divergentes ou handicapées ? Les plus âgées, en particulier, ont fait l'objet d'une véritable “mise à jour humaine”, comme un changement de version logicielle pour un robot, mais réalisé avec l'aide d'éducateur·ices et de psychologues. Derrière cette solidarité s'expriment de nouvelles normes sociales potentiellement assez rigides.

La solidarité s'étend peu à peu aux être vivants non-humains, dont on a fini par comprendre qu'ils dépendent des humains autant que les humains dépendent d'eux. Le changement le plus symbolique concerne les rats. Même si la méfiance, voire le dégoût, restent présents dans une partie de la population, une autre partie a changé d'attitude, qu'il s'agisse de les chasser pour leur viande... ou d'en faire des animaux de compagnie. Tandis que ce qu'il reste d'institutions expérimente auprès des rats des formes de “diplomatie” afin de partager le territoire en bonne intelligence.

« Tu te fous de ma gueule, José !

— Non Marie, je t'assure.

— Je connaissais ton côté écolo-bobo, mais là...

— Réfléchis. Les rats, ça...

— Non mais attends. Mon pote José est Chef de projet au Service Départemental de Coopération avec les Rongeurs. Ça jette. Ou plutôt, ça fouette !

(...)

— Écoute, tu étais d'accord tout à l'heure pour dire que les rats étaient intelligents.

— Oui, mais...

— Tu sais qu'ils savent se dire plein de choses avec leurs couinements.

— Je suppose, mais...

— Tu sais aussi que ça fait des années qu'on mène des expériences sur eux, pour voir ce qu'ils sont capables d'apprendre, comprendre comment ils communiquent.

— J'ai lu des choses là-dessus, oui.

— Alors regarde.

— Quoi ? Ce truc derrière ton oreille ? J'allais t'en parler, je te trouvais jeune pour porter une aide auditive.

— C'est une puce. On est quelques-uns à la porter à titre expérimental. Et nous avons sélectionné quelques rats particulièrement malins qui la portent aussi. Elle sert en quelque sorte de traducteur automatique.

— Comme mon téléphone quand je vais chez le Chinois qui tient l'épicerie d'en bas ?

— Disons qu'on commence à savoir se dire quelques trucs. Pas encore du niveau « et si vous aviez une politique de l'enfant unique ? », mais pas loin de « et si on partageait ce sous-sol en bonne intelligence ? »

En revanche, les étrangers au dôme ne sont pas toujours les bienvenus. En principe, on peut toujours traverser les dômes, mais pour s’y installer, c’est une autre affaire. Surtout pour les réfugié·es climatiques venant de territoires lointains devenus invivables, comme Annonay en Ardèche. Leur culture est-elle compatible avec celle du dôme, leur régime alimentaire pourra-t-il s’adapter, leurs graines ne risquent-elles pas de supplanter les nôtres ? Toute ressemblance des débats actuels sur l’accueil des étrangers n’aurait rien de fortuit...

“À peine arrivé au pied du dôme 3B, Victor est attrapé par le col par Françoise, qui se trouvait dans un état de panique qu’il ne lui connaissait pas :

« Il faut que tu appelles immédiatement la brigade de l’ordre fédéral pour renvoyer cet inconnu chez lui.

— Qu’est-ce qui te fait penser qu’il est dangereux ?

— Jacques dit qu’il cherche à planter des graines de chez lui ! Sur nos terres !

Tu sais bien que c’est incompatible, et que cela compromet nos récoltes. C’est du sabotage ! Vire-le ! »

Victor, abasourdi et en même temps excité de découvrir, pour la première fois depuis deux bonnes décennies, un nouveau visage, s’exécuta.

« Excusez-moi... qui êtes-vous »

— Vous êtes Victor ?

— Oui. Je vous prie de bien vouloir quitter les lieux, dans le calme. Vous savez bien qu’il vous faut une autorisation. »

Les yeux de l’homme devinrent noirs, puis embués de larmes.

« Vos collègues ne vous ont donc pas expliqué ? j’essaie d’assurer la survie de ma propre communauté. Vous êtes notre dernier espoir.

— Je ne comprends pas. D’où venez-vous ?

— Du secteur 9F du quartier Saint-Joseph d’Annonay.

— Annonay ? en Ardèche ? mais comment êtes-vous arrivé jusqu’ici ?

— Vous ne savez donc rien... Je comprends mieux la réaction de votre communauté. Je marche depuis dix jours. Votre terre est notre dernier espoir depuis que les nôtres ont été inondées. Vous êtes la communauté la plus au nord, à l’abri, qui peut assurer notre survie.

— Je... ce n’est pas possible, vous le savez bien. Vos graines ne sont plus compatibles avec nos sols depuis bien longtemps. Je vous demande d’évacuer, s’il vous plaît.

— Ma communauté est en danger, ruinée, vous ne comprenez donc pas ? Une foule de gens marche vers vous. Vous êtes notre seul espoir, à l’abri. Nos dômes ont tous été déracinés, nos cultures perdues, nos familles démantelées. Je ne peux pas partir, et vous devez nous aider. La Seine-Saint-Denis n’a-t-elle pas toujours été une terre d’accueil ?”

> Des institutions présentes, mais abstraites

Sur ce territoire éclaté, cependant, subsistent manifestement des traces d’institutions communes dont on comprend mal comment elles fonctionnent et d’où elles tirent leur autorité. Elles se préoccupent principalement d’ordre public : surveillance de l’alimentation et des cultures, administration de la prison des Lilas (dans laquelle la frugalité alimentaire est la meilleure clé de sortie pour les détenus), répression des *food dealers*, contrôle des migrations humaines et végétales... Un ministère de l’Alimentation gère aussi l’application et le réseau de distributeurs Nourrimax, qui tentent - semble-t-il assez maladroitement, parce que l’application fonctionne mal - d’organiser une répartition équitable des ressources alimentaires, en contrepartie d’un contrôle tatillon du régime alimentaire de chacun·e. Une autre institution publique délivre des “bonus” aux personnes qui donnent du temps aux associations du territoire.

“Merci de télécharger l’application Manourrimax™ et d’accepter les conditions suivantes :

– S’identifier et rentrer ses données personnelles : genre/âge/taille/poids/lieu de vie/piéton ou véhiculé/composition de la famille/allergie/animal de compagnie/date de la dernière distribution/date du dernier don.

– Pensez à rentrer le code barre du produit dans l’application avant toute consommation et ou utilisation d’une ou plusieurs denrées : les stocks sont réactualisés au fur et à mesure de votre consommation.

Dans un souci de partage et de juste répartition des denrées entre tous·tes, votre application Nourrimax est susceptible de partager et transmettre vos stocks entre les utilisateurs. (...)

Selon les stocks dont vous disposez, vous serez invité (par alerte sur votre smartphone) à donner une ou plusieurs denrées à un autre utilisateur dans le besoin, identifié près de chez vous.

Les points de redistribution des denrées sont identifiés sur votre application selon votre lieu d'habitation.

Tout refus de dons donne lieu à des des pénalités : réduction ou suppression d'une ou plusieurs denrées lors de votre prochaine distribution dans un des Nourrimax™..”

– Marre de cette appli, comme d'hab elle a encore buggé ; je vais devoir me fournir chez un foodealer...

Une institution départementale un peu fantomatique continue aussi d'inventer des noms de services baroques, tels que le Bureau Général de Surveillance des Quartiers Autonomes de Seine-Saint-Denis (BGSQASSD, surnommé « Bégesse »).

Également lointaines, mais toujours présentes, quelques multinationales géantes continuent de considérer les territoires comme des ressources à exploiter. Des initiatives citoyennes s'y opposent, et les institutions oscillent entre les deux.

– Ah, vous n'êtes pas au courant ? Le Traité de Partage de l'Eau de la Seine-Saint-Denis a été légèrement modifié hier. Le groupe international AMZN a fait une proposition unique aux Président.e.s du Département, de la Région et au Préfet, l'installation de trois nouveaux datacenters haute performance sur le territoire. Cette implantation est une belle opportunité, elle garantira à la Seine-Saint-Denis une place majeure dans l'innovation numérique et l'intelligence artificielle. AMZN propose d'ailleurs de créer un nouveau pôle de formation aux métiers de l'IA.

– Oui, effectivement, c'est très bien pour le territoire. Mais je ne comprends pas le rapport avec le Traité de Partage de l'Eau ?

– Oh, des détails seulement. C'est que les infrastructures de tels data centers nécessitent une certaine quantité d'eau pour leur refroidissement... AMZN a estimé ses besoins à plusieurs milliers de mètres cubes en été... Il est impossible de revoir les volumes destinés à l'eau potable et le secteur industriel a déjà fait beaucoup d'efforts, comme tu le sais. Alors... les jardinier.ère.s savent faire preuve d'une telle ingéniosité pour récupérer l'eau de pluie ou de rosée, il ne nous a pas semblé une priorité de...

– Mais c'est affreux ! Il s'agit de nourrir des gens et...

– Voyons, ne t'inquiète pas, nous avons bien négocié tout cela ! AMZN a garanti la fourniture de cent mille tonnes de protéines de synthèse au territoire pendant 10 ans. Elles seront d'ailleurs produites sur place, en recyclant la chaleur des installations pour la cuisson, dans une boucle vertueuse. C'est une nouveauté révolutionnaire, tous les besoins nutritifs sont comblés par un seul produit ! Les gens vont adorer ! Et puis, pas besoin de cuisiner pendant des heures, cela sera un vrai soulagement pour les cantinier.ère.s des collègues.”

Il y a pas mal de choses que l'on ignore sur ce territoire à la fois éclaté, mais qui semble tout de même avoir conservé une personnalité à lui. Le Canal de l'Ourcq forme la colonne vertébrale d'une "toile verte et bleue" qui relie les dômes entre eux et fournit des ressources de culture aquaponique : il fonctionne comme une infrastructure commune, mais qui l'administre-t-il ? Idem pour le réseau de centrales électriques solaires disséminées partout sur le territoire : elles alimentent d'abord leur quartier, mais elles sont aussi connectées entre elles. Enfin, où sont les écoles, les hôpitaux, les lieux de culture - ou bien, en l'absence probable de lieux dédiés, où et comment apprend-on, se soigne-t-on, se cultive-t-on ? Que se passe-t-il aussi entre les dômes, dans les espaces interstitiels qui demeurent à l'air libre ?

“C'est encore une belle journée qui s'annonce, ensoleillée et sèche à en pleurer. Cela fait quatre mois qu'il n'a pas plu une seule goutte, un record pour une fin avril. En descendant la rue Jean Jaurès, Alma contemple les rangées de réservoirs d'eau de pluie sur les toits et n' imagine que trop bien les pauvres réserves qu'il y reste. La semaine dernière, la régie d'eau potable de Plaine Commune a acheminé des citernes d'eau au Clos Saint-Lazare et à la cité des 4000. Les habitant.e.s n'ont plus que leur deux entrées hebdomadaires aux bains publics pour se garantir une hygiène réglementaire.”

> Une technologie sous contrôle (ou de contrôle ?)

Au quotidien, on se sert encore de technologies numériques - à commencer par Nourrimax - mais rien à voir avec l'addiction des années 2000-2030. On aimerait cependant comprendre comment une population entière s'est sevrée des réseaux sociaux.

> Que deviennent les métiers publics d'aujourd'hui ?

Au terme du processus collectif, les participant-es, qui sont des Agent-es publics ou des responsables de structures soutenues par le Département, ont imaginé le devenir de leurs métiers.

Dans le futur imaginé ensemble, les métiers de l'insertion sociale et professionnelle restent essentiels, mais changent profondément de nature. Leur objet est beaucoup moins de dessiner un parcours professionnel correspondant à la vocation de chaque personne, que d'organiser les conditions dans lesquelles une per-

sonne peut être utile, de différentes manières, à sa communauté (en général, “son dôme”). Pour les plus âgé·es, formé·es dans des cultures professionnelles très différentes, cela provoque une totale perte de repères. Plus encore qu’aujourd’hui, les professionnel·les de l’insertion doivent aussi savoir prendre soin de la santé mentale des bénéficiaires de leur action.

Il n’y a pratiquement plus de lieux dédiés nommés “crèches”, mais cela ne signifie pas qu’on n’a pas besoin de professionnel·les de la petite enfance. Bien au contraire, parce que le temps des parents est très occupé entre les tâches professionnelles, vivrières, sociales, etc. Les enfants grandissent beaucoup ensemble. Ils apprennent en faisant, dans la ville et dans la nature. Les anciennes directrices de crèches sont devenues des coordinatrices qui organisent toutes sortes d’activités pour et avec les enfants et les parents, veillent à la sécurité, mesurent les apprentissages et détectent les difficultés. C’est un métier harassant, mais très reconnu et respecté.

Les ancien·nes professionnel·les de la “transition écologique” ont dû se reconvertir depuis longtemps en faisant fond sur l’un de leurs cœurs de compétences : coordonner des communautés, faire le lien entre une multitude d’actions locales, “faire système” à partir de points isolés. Cette compétence est plus précieuse que jamais. Cependant, comme pour tous les métiers qui précèdent, la question jamais vraiment résolue est : qui reste-t-il pour les employer, les rémunérer ?

Les anciens “tiers lieux” ne sont plus “tiers” du tout, mais premiers ou au pire, seconds, juste après les lieux d’habitat (eux-mêmes de plus en plus partagés). Un très grand nombre d’activités se déroulent dans des lieux multi-fonctions vers lesquels convergent les personnes, les informations, les ressources et les besoins. Cependant, les ancien·nes chargé·es de médiation ne sont pas certain·es que leurs compétences demeurent nécessaires : soit parce que des I.A. savent aussi bien créer du lien, soit parce qu’au fond, tout le monde le fait désormais un peu.

PARIS 2050 (CITOYEN·NES) : UN TERRITOIRE INÉGAL ET MORCELÉ

Les jeunes participant·es réuni·es par le Labec ont principalement travaillé par petits groupes, sans s'interdire de passer d'un groupe à l'autre. À partir d'un premier travail de construction de "mondes" (les caractéristiques du Paris de 2050), ils et elles ont improvisé des scènes, qui ont fourni la matière aux trois autrices : Apolline Delagarde, Neva Bonachera et Maëlle Grech. Celles-ci en ont tiré trois courtes pièces, qui ont été "mises en espace" en juillet 2024. L'expérience de la scène a, à son tour, légèrement modifié l'écriture.

Les trois pièces ont plusieurs traits communs. Le territoire dont elles parlent est un Grand Paris divisé en "Zones" qui matérialisent les rapports de force sociaux et politiques. L'époque (2050) fait suite à une catastrophe dont on ne sait pas grand-chose – à moins qu'on n'ait tout simplement choisi de l'oublier. L'environnement est sévèrement dégradé, parfois invivable, sauf pour les habitant·es de la "Zone 1", la "Bulle" de Paris intra-(littéralement)muros – mais à quel prix, même pour ces derniers ? Ces trois histoires dessinent un futur plutôt sombre, dont on ne peut sortir que par la révolte ou, très exceptionnellement, la débrouille individuelle.

En synthèse : (Grand) Paris 2050

Environnement	
	Un environnement très dégradé du fait, à la fois, d'une pollution extrême et des effets du changement climatique (canicules et tempêtes, effondrement de la biodiversité, moustiques...). On vit avec et semble avoir abandonné l'idée d'en combattre les causes.
Modes de vie	
Société	Les inégalités sociales se sont calcifiées. Elles s'expriment dans la répartition géographique de la population (les "Zones", voir plus bas), la surveillance voire l'usage de la force pour contenir les aspirations des plus pauvres, et la difficulté pour beaucoup de satisfaire leurs besoins fondamentaux : eau, éducation, santé...
Relations	La famille, l'amitié, l'amour sont centraux, mais les choix en matière d'engagement politique les mettent parfois sous forte tension.
Alimentation	Il en est peu question, mais on comprend que l'élevage animal n'a pratiquement plus cours ; que l'accès à des produits végétaux sains est un luxe, même si quelques quartiers périphériques organisent des îlots d'agriculture urbaine ; et que l'on mange plutôt des aliments de synthèse.
Habitat	Dans les quartiers pauvres, un habitat vétuste, mal isolé, où plusieurs familles cohabitent souvent. Au cœur de Paris, des tours gigantesques et des espaces verts protégés par une sorte de dôme qui sert également de frontière.
Mobilité	Non abordée dans les textes. Les pauvres se déplacent visiblement à pied, ou à bord de navettes privées qui les amènent à leur travail (quand ils et elles en ont).

Infrastructures	
Technologie	<p>Des technologies modernes (numérique, centrales nucléaires en orbite, insémination artificielle...) cohabitent avec d'autres plus anciennes (radio, cultures vivrières dans les zones extérieures).</p> <p>Le numérique est le support d'une société de consommation (publicité intrusive) et de surveillance des "classes dangereuses".</p> <p>Certaines technologies sont mises au service de formes extrêmes d'exploitation : production d'électricité par l'énergie musculaire de prisonniers, fromage au lait de femme ("femmage"), carrelage en poussière d'os humains.</p>
Gouvernance	Un pouvoir autoritaire émane de la Zone centrale et s'impose aux autres. Il n'est généralement pas nommé, sauf dans une des histoires. Il s'appuie sur la surveillance, le contrôle des frontières entre les zones, celui de l'information (voire des émotions) et, parfois, sur la force.
Territoire	Le Grand Paris est divisé en "zones" (plus ou moins nombreuses selon les histoires) socialement stratifiées : au centre, une "Zone 1" où la vie est paisible et relativement aisée sous la protection d'une bulle ; aux périphéries, des quartiers de plus en plus déshérités où l'on survit et, souvent, s'ennuie.
Economie	
Modèles économiques et de production	Entre capitalisme sauvage et une forme de néo-féodalisme.
Travail	<p>Dans les quartiers périphériques, on vit de boulots précaires, généralement au service des besoins de la Zone 1. D'autres formes de travail non-monnaire émergent, à la lisière de l'entraide, des Communs et du militantisme : radio communautaire, agriculture urbaine, écoles populaires, etc.</p> <p>Il reste en principe possible de s'enrichir en créant des entreprises, mais dans la pratique, cette possibilité est à peu près inaccessible aux habitants des Zones extérieures.</p>
La tension centrale	Vivre du mieux qu'on peut, ou bien se battre ? Accepter le système, ou le déstabiliser même sans savoir ce qui suivra ?

Pièce n°1: Le vrai monde

Maëlle Grech, à partir des improvisations des acteurs et actrices du Labec.¹³

Neva et son frère Mike vivent dans l'une des Zones extérieures du grand Paris. Elle et lui manquent de tout, y compris de perspectives.

NEVA

Je crois que j'aimerais bien être une fleur.

MIKE

Pourquoi ?

NEVA

Je sais pas trop. Quand t'es une fleur, t'as pas besoin de payer pour avoir de l'eau. Ou des rations. On t'arrose, on te nourrit. On t'en donne autant que nécessaire. Je pourrais pousser ailleurs qu'ici, et on m'emmènerait dans la bulle. Tout le monde prendrait soin de moi, personne ne me piétinerait. Les gens feraient attention où ils marchent parce que je serai importante. En tout cas, c'est l'impression que ça donne. Que les fleurs valent plus que moi.

Mike a malgré tout la chance de travailler pour Mehdi, qui cultive des fleurs qu'il livre dans la Zone 1, au cœur du Grand Paris. Un jour, il respire le parfum des fleurs contenues par une caisse qu'il n'était pas censé ouvrir et se trouve pris de violents malaises. À l'hôpital, A., jeune femme médecin, décide de le soigner alors même que les habitants des Zones extérieures ne sont pas considérés comme prioritaires.

13. Le texte intégral est disponible ici : <https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050/paris-labec>



“Alors vous allez oublier qu’il est marqué zone 7 sur notre pass, nous le rendre gentiment, faire en sorte de nous traiter comme s’il y avait marqué Zone 1, placer mon frère au service des urgences absolues, et faire votre putain de boulot!”

A. a cependant un agenda caché : elle veut profiter de l’emploi de Mike pour pénétrer dans la bulle de la Zone 1 et saboter le système de diffusion des odeurs. Les fleurs que Mike a respiré diffusent en effet une substance psychoactive qui maintient les habitant-es dans une forme d’oubli confortable. Malgré les objections de Mike, Neva et A. s’apprêtent à commettre leur attentat contre l’oubli...

NEVA

J’essaie de penser à ce que sera le monde après.

A

Pas pire, pas mieux. Le vrai monde.

NEVA

J’aimerais voir un perroquet. Voir une vraie fleur. Une qui pousserait sans qu’on lui demande de le faire.

MEHDI

Tu veux vraiment te rappeler? Tu veux savoir ce que c’était le monde d’avant? Un air irrespirable, et pas uniquement à cause de la guerre. Avant ça il y a eu un dérèglement climatique dont tout le monde se foutait. La fonte des glaces, les catastrophes naturelles qui augmentent, la chaleur, les cultures, les champs inexploitable.

Le monde d’avant c’est des corps qui jonchent le sol, à cause de la famine.

De la soif parce que l’eau était imbuvable sur près de 60% de la planète. Encore plus de corps avec la crise de 27.

NEVA

L’océan, la mer, les rivières. J’aimerais bien savoir ce que ça fait de nager.

A

Les coraux, les fruits, les hérissons...

MEHDI

Des meurtres, des agressions. Une guerre civile. Encore plus de corps.

A

Les abeilles, les phoques, les platanes, les oiseaux, les poissons, les marguerites.

MEHDI

Toujours plus après l’apparition de quatre nouveaux virus. Plus de trois milliards de personnes sont mortes en 5 ans.

NEVA

Le ciel, le vent, les feuilles, le soleil.

A

Du soleil.

Pièce n°2: Vous avez un problème avec la mort

Néva Bonachera, à partir des improvisations des acteurs et actrices du Labec¹⁴

L'amitié entre Coyo et Youri est mise à rude épreuve depuis que Lamine, leur ami commun et l'ex-amant de Coyo, a disparu. L'une comme l'autre vivent chichement de boulots alimentaires et de la générosité occasionnelle de leurs employeurs plus fortunés.

COYO

Vas-y laisse-moi juste venir une fois pour voir ! Tu nous faisais passer pour tes stagiaires avant on visitait toutes les bêtes de maisons bourgeoises comme ça, pourquoi maintenant que c'est important tu ne peux pas m'emmener ?

YOURI

Parce que c'est pas une maison de bourgeois là, c'est la tour du mec le plus riche de France, c'est archi surveillé. Et j'ai plus le statut de pompier je te dis, je ne peux pas dire que j'ai une stagiaire alors que je transporte du sable. Genre t'apprends quoi ? Faire des châteaux ?

COYO

Si tu peux, je suis... passionnée ! par le sable.

YOURI

Coyo c'est le mec de cette tour qui m'emploie maintenant, je suis plus fonctionnaire, si lui il décide de me virer j'ai plus de boulot.

COYO

Donc en fait tu as perdu ton job.

YOURI

Bin pas complètement justement, donc si tu gardes tes conseils pourris, je garde un boulot de rêve et j'évite la prison !

Coyo garde les enfants de Floyd, un ingénieur de talent qui a notamment mis au point un système de génération d'énergie à partir de l'énergie musculaire. Elle voudrait accompagner Youri dans la tour pour riches où Lamine avait apparemment trouvé du travail avant de disparaître. Youri refuse, de peur de perdre son emploi ou pire, sa liberté.

Floyd réalise un peu tard que Larbi, l'entrepreneur auquel il vend ses inventions et qui lui doit sa fortune, est prêt à tout pour s'enrichir. Et comprend qu'il doit lui-même sa relative aisance à des formes extrêmes d'exploitation des vivants comme des morts. Larbi est aussi le propriétaire de la tour où travaille Youri. Son dialogue avec Floyd permet enfin de comprendre ce qu'est devenu Lamine.

PUBLICITÉ :

« -Bonsoir, Michel, bonsoir, chers auditeurs, Aujourd'hui, produire de l'énergie à la force de vos mollets, c'est possible, il suffit de pédaler !

Depuis plusieurs mois, les salles de sport des prisons sont équipées de Vélos Cyclim, une technologie innovante qui permet de transformer l'énergie musculaire en une énergie verte et solidaire.

Cette activité sportive est proposée aux détenus qui souhaitent réduire leur peine, elle fait aussi partie des sanctions les plus populaires aujourd'hui, chez les jeunes condamnés à un travail d'intérêt général.

Cyclim transforme donc l'effort des prisonniers en électricité.

Il suffit de pédaler pour générer de l'énergie, qui se redistribue dans le réseau des villes à proximité, et sert ensuite à la climatisation de ses lieux publics.

Cette technologie est brevetée depuis bientôt trois ans, mais malheureusement elle ne respecte pas certaines conditions nécessaires à sa commercialisation, par conséquent, l'État se réserve l'exclusivité de son utilisation, les particuliers ne pourront donc pas profiter de ce dispositif chez eux !

-À moins de commettre une infraction !

-Je ne vous le conseille pas Michel, et le mot de la fin, avec Cyclim ne pédalez plus dans le vide ! »

14. Le texte intégral est disponible ici : <https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050/paris-labec>

Pièce n°3: Ibra, de l'autre côté

Apolline Delagarde, à partir des improvisations des acteurs et actrices du Labec¹⁵

Radio Plus, la porte-voix symbolique de la Zone 2, sera bientôt réduite au silence par le pouvoir des Mabrilistes qui contrôlent le Grand Paris. Sisi, son compagnon Hak et les autres tentent avec plus ou moins de conviction d'improviser une soirée en musique pour réunir celles et ceux qui faisaient Radio Plus. Mais Lou, qui rejoignait le groupe avec du matériel musical, est arrêtée et disparaît.

SISI

La zone 2, c'est un symbole pour les autres zones, qui ont perdu la force de se battre.

C'est un torchon blanc en lin qui danse dans le ciel gris, et qui dit avec poésie « on ne sera jamais les chiens des gouvernants ».

C'est un torchon blanc qui s'agite dans le ciel gris, et qui rappelle aux autres que les MABRILISTES nous oppressent, qu'il faut ouvrir les yeux!

J'imagine les libres, de l'autre côté, jamais assouvis de nos richesses. Ils se baignent dans notre nostalgie!

Ils nous ont volé nos écoles, nos magasins de fleurs, nos salles comblées d'applaudissements, et nos jardins de vies.

Et ça continue avec la radio?

Les intoxications ambiantes ne peuvent pas être une raison pour nous piétiner!

Soi-disant leurs technologies sauveront ces désastres urbains?

Hak

Les nuées d'acidité, ça vient de chez eux!

L'Ami

Le dessèchement des arbres, ça vient de chez eux!

Hak

La contamination des terres, c'est eux!

Sisi

Le sol s'écroule et on s'écroule avec lui.

On a perdu la danse, on a perdu les rires, on a perdu les jeux, on va perdre la musique?

Cette radio, qu'ils veulent détruire, ce soir, C'EST UN SYMBOLE.

Les cycles s'enfilent, et finalement, il ne restera plus rien.

Ni le son, ni l'image.

Il ne restera plus que les mots pour sauver cette époque.

Il n'y a que les mots pour rester unis à rassurer son voisin, à le prendre dans les bras et lui chuchoter à l'oreille « n'aies pas peur. »

L'odeur de la peur ne nous dérange pas!

Maintenant, il faut continuer, à vivre, et à rester unis.

Sisi s'engage toujours plus avant dans la résistance et s'absente de plus en plus longtemps. De son côté, Hak se démultiplie auprès de leurs deux enfants Esté et Ibra, né la nuit même de l'arrêt de Radio Plus, ainsi que dans le quartier : creuser un puits pour trouver de l'eau, animer une école improvisée, etc. D'année en année, le couple se distend sans jamais rompre.

Apprenant que Lou est prisonnière dans la Zone 1, sans doute dans l'un des centres pour insémination qui compensent l'infertilité de la population, Sisi choisit de la rejoindre pour porter la subversion au cœur du système.

Esté et Ibra sont témoins de la tension entre leurs parents, et de leur souffrance. Elle et lui les interprètent à leur façon. Ibra choisit le camp de sa mère, Esté de rester avec celles et ceux qu'elle aime. Il n'existe peut-être pas de bon choix.

¹⁵ Le texte intégral est disponible ici : <https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050/paris-labec>

SISI
 Ça fait combien de temps qu'on attend comme des victimes ?
 HAK
 J'ai réussi à libérer des week-ends pour construire plus. Le chantier du primaire avance beaucoup plus vite que prévu, et les jeunes de la Roseraie ont l'air mobilisés !
 SISI
 Dis-moi. Combien de temps. Combien de mois. Combien d'années. La révolution ne viendra pas d'ici. La révolution vient des femmes. Qu'est-ce que tu capiches pas dans « LES FEMMES » ?
 HAK
 Ils disent qu'ils vont nous aider à réinstaller le centre de parole. Et que les garçons pourront reprendre les activités, on va retrouver un centre de radio, si jamais les passeurs ramènent des câbles. Et pour la nourriture ça va revenir, je le sens, on le dit à la frontière, que ça va revenir, je te jure ! On va s'en sortir.
 SISI
 Tu vas très bien t'en sortir. J'ai-
 HAK
 On dit aussi qu'on va récupérer des instruments de musique !
 SISI
 J'ai confiance. Tu vas être le meilleur des Papas.
 HAK
 Des trompettes, peut-être même des guitares !
 SISI
 T'es le meilleur des papas, Hakim.
 HAK
 Des flûtes, des pianos !
 SISI
 (émue)
 SISI
 Ça fait combien de temps qu'on attend comme des victimes ?
 HAK
 J'ai réussi à libérer des week-ends pour construire plus. Le chantier du primaire avance beaucoup plus vite que prévu, et les jeunes de la Roseraie ont l'air mobilisés !
 SISI
 Dis-moi. Combien de temps. Combien de mois. Combien d'années. La révolution ne viendra pas d'ici. La révolution vient des femmes. Qu'est-ce que tu capiches pas dans « LES FEMMES » ?
 HAK
 Ils disent qu'ils vont nous aider à réinstaller le centre de parole. Et que les garçons pourront reprendre les activités, on va retrouver un centre de radio, si jamais les passeurs ramènent des câbles. Et pour la nourriture ça va revenir, je le sens, on le dit à la frontière, que ça va revenir, je te jure ! On va s'en sortir.
 SISI
 Tu vas très bien t'en sortir. J'ai-
 HAK
 On dit aussi qu'on va récupérer des instruments de musique !

SISI
 J'ai confiance. Tu vas être le meilleur des Papas.
 HAK
 Des trompettes, peut-être même des guitares !
 SISI
 T'es le meilleur des papas, Hakim.
 HAK
 Des flûtes, des pianos !
 SISI
 (émue)
 T'es notre super Haki ou t'es plus notre Super Haki ? Tu vas gérer.
 HAK
 Pourquoi tu nous fais ça ?
 Silence.
 HAK
 Pour la révolution, vraiment ? Ou parce que t'en peux plus de tes gosses ?
 Tu fais pas ça pour nous hein, tu fais ça pour toi. Pour toi.
 T'as toujours fait ça pour toi, ça a toujours été toi, toi, TOI, toujours toi !
 Toi, qui prends cette place que personne t'a donnée enfant.
 TOI, SIDONIE, LA REINE DE LA RÉVOLUTION !!
 Tu vas les détruire.



Dernier atelier Paris/Citoyen-nes : dégager les caractéristiques du Paris de 2050 telles qu'elles ressortent des trois pièces de théâtre

PARIS 2050 (AGENT·ES) : UNE ADAPTATION TOUJOURS EN DEVENIR

En synthèse : Paris 2050

Environnement	
	Un climat dérégulé au point où l'on vit des canicules en décembre et des épisodes de gel en été. Des pluies diluviennes font monter la Seine et engendrent fréquemment des inondations.
Modes de vie	
Société	Une société fragile, qui se remet des épreuves des décennies précédentes et invente à petites touches des modes de vie adaptés. Les inégalités subsistent, sans doute moins visibles et moins profondes, mais manifestes entre quartiers de Paris.
Relations	Les relations humaines sont fortes à l'échelle des pâtés de maison ou de petits quartiers, ou encore entre collègues. Le critère principal est la proximité physique. Des relations s'établissent aussi avec les autres espèces animales, entre domestication et diplomatie.
Alimentation	Presque exclusivement végétale, agrémentée de farine d'insectes. Un marché noir permet parfois à celles et ceux qui en ont les moyens de trouver de la viande, du café, du sucre... La production alimentaire est largement relocalisée, même si l'on trouve par exemple du raisin de Bretagne.
Habitat	Peu de changements, si ce n'est que l'habitat devient aussi un lieu de production d'énergie et d'alimentation.
Mobilité	Plus de mobilité motorisée personnelle. Les transports en commun sont multiples, lents et complexes. Aller d'un point à l'autre de Paris requiert du temps et de la patience.
Infrastructures	
Technologie	Énergie renouvelable, principalement produite et consommée à des échelles locales – et donc peu abondante et intermittente. Le numérique sert à administrer les systèmes de transport et la surveillance. Il est rendu peu fiable par la chaleur qui endommage les machines.
Gouvernance	“Participative-autoritaire” : les citoyen·nes participent aux décisions (aux moins locales), mais aussi à leur exécution, tant par leurs comportements (alimentaires, sanitaires, en matière de déchets) qu'en participant à des travaux collectifs (agriculture). Le tout sous surveillance de caméras et de comités locaux.
Territoire	Paris est enfermé derrière le périphérique. Il se divise en quartiers entre lesquels un pass est nécessaire pour circuler.
Economie	
Modèles économiques et de production	Économie circulaire et d'autoproduction. Beaucoup de partage et de troc, de services autant que d'objets.
Travail	La production alimentaire fait partie du temps de travail. Il subsiste des Agent·es publics en charge, par exemple, de l'espace public productif, de l'économie circulaire et de la surveillance des comportements, et de la médiation-négociation avec les animaux du territoire.
La tension centrale	Recréer des espaces de joie et de liberté dans une société contrainte à la fois par la situation climatique et par les règles strictes qu'elle s'est données.

Le récit de Paris

Le “récit de Paris” a été compilé par l’écrivaine Ketty Steward, à partir des productions des participant-es des deux ateliers d’écriture qu’elle a animés, et qui réunissaient des Agent-es de la Ville de Paris. Nous en résumons ici les traits principaux, illustrés par des extraits¹⁶

> Eau et chaleur

Il fait très chaud en décembre, alors qu’on rencontre des épisodes de gel en été : le climat est profondément dégradé.

Paris ne manque pas d’eau. Au contraire, il en a souvent trop. Les inondations sont fréquentes. Le Pont Neuf est presque submergé. Ce qu’il manque parfois, c’est d’eau potable de qualité.

“Déjà, la chaleur se fait sentir, le thermomètre affiche 35 degrés.

J’ai lu hier, à l’infothèque de mon quartier, qu’on atteindrait les 58 degrés en fin de matinée. Il va falloir s’habiller en conséquence et ne pas trop traîner.

J’attrape ma nouvelle combinaison écrue en fibres d’ortie. Elle me couvre de la tête aux pieds, et son pouvoir isolant devrait me protéger du feu solaire.

J’enfile ensuite mon baudrier, mes chaussettes agrippantes, et mets ma hotte sur mon dos.

Je suis prête pour la cueillette !

Au pied de l’arbre, j’aperçois tout là-haut les fruits tant prisés, ces petites pommes amères qui, une fois grillées au soleil et réduites en fine poudre verte, remplacent le café à s’y méprendre.

Les atteindre n’est pas chose facile, il faut se faufiler entre les branches hostiles et monter tout en haut de l’arbre, là où le feu solaire est vite insupportable.

Mais que ne ferait-on pas pour retrouver le goût du café ?”

> Un Paris qui apprend peu à peu à vivre dans le nouveau régime climatique

Paris et les parisiens·nes sortent apparemment de décennies difficiles. On a tenté et raté beaucoup de choses. La société a évité de justesse l’effondrement. À force d’essais-erreurs, un équilibre encore instable commence à s’établir. Pour combien de temps ?

16. Le texte intégral est disponible ici : <https://www.plurality-university.org/fr/projets/citadins-citadines-2050/paris-agents>

On s’habitue aux catastrophes et s’y prépare au travers d’exercices de simulation réguliers – trop fréquents, d’ailleurs, selon certain-es habitant-es.

Le souvenir de ce que l’on a perdu reste vif, en particulier au niveau culinaire : la viande, le café, le chocolat, le sucre... ne se trouvent plus qu’au marché noir, pour celles et ceux qui en ont les moyens. Pour le café, certaines variétés de pommes produisent un ersatz acceptable pour qui ne supporte pas la chicorée. On mange surtout des végétaux frais ou fermentés, des algues d’eau douce, de la farine de sauterelles, parfois – mais on ne s’en vante pas – des œufs de cigogne. L’argousier en fruits frais ou séchés, poudre ou jus, est très utilisé.

On se souvient aussi d’une certaine insouciance, qui n’est plus de mise.

“Ce lundi 5 décembre 2050, ma mère a 100 ans.

On se réunit toute la famille. Nous avons réussi à trouver une date commune grâce à un envol de chauve-souris. Tout le monde a choisi une date, attachée au pied ou à l’aile de celle-ci. Les parents les ont récupérées et nous voilà.

En échange d’une bouteille de café ou chocolat chacun, que nous avons réussi à récupérer (je ne vous dirai pas comment, cela me mettrait dans l’illégalité), quelques guitaristes et joueurs de Djembé sont venus ambiancer.

Sur la table, nous pouvons voir des salades de légumes comme les carottes et la laitue d’algues. Des champignons coupés en fines lamelles. Il y a des crêpes faites avec de la farine de sauterelles. J’adore, car nous retrouvons ce petit goût de noisette qu’il y avait quand j’étais petite.

Il y a aussi, non, je ne rêve pas, du poulet aux olives, où l’ont-ils trouvé ?

Sur la table aussi, du raisin, sûrement de Bretagne.

Je suis venu en barque, heureusement ce n’est pas moi qui ai ramé. Nous avons fait un détour pour arriver à plusieurs. Partage de véhicule oblige.

Comme vêtement, j’ai une magnifique tunique tissée avec le fil des chenilles domestiques de la ville. Je la lave avec de la betterave, cela lui donne cette jolie couleur rouge.

Pour l’événement, je me suis frotté de feuilles d’argousier, ce qui me rappelle quand nous mettions du parfum.”

> Une gouvernance participative... mais assez autoritaire

Les histoires ne précisent pas quelle forme le pouvoir parisien a pris. On évoque souvent la participation, mais celle-ci prend un tour très normatif et moralisateur. Une multitude de règles et de systèmes de contrôle régissent le quotidien. Un “Comité Central de Santé et d’Hygiène” définit des règles de santé préventive que les citoyen·nes doivent suivre. Les autres règles sont plutôt édictées à l’échelle des quartiers, voire des immeubles. Des hiboux circulent équipés de caméras. Des “Conseils de quartiers participatifs” font la maraude et gare à qui attire trop leur attention !

Pour se déplacer, il faut se munir d’un titre d’identité, à la fois carte de transport et sorte de passeport intérieur.

Mais le système de contrôle a suffisamment de ratés pour que subsistent de nombreux interstices. On apprend à éviter les maraudes, on se fournit au marché noir, on mène des recherches interdites sur les champignons hallucinogènes (et l’on regrette un peu le frisson de l’interdit lorsque les vertus curatives desdits champignons sont finalement reconnues).

Tout cela n’a pas fait disparaître les inégalités. Les histoires ne les évoquent pas explicitement, mais elles transparaissent. Certains et certaines disposent encore de moyens de transport ostentatoires (jusqu’à des éléphants !) et d’espaces de vie confortables, et peuvent payer pour une eau et un air de meilleure qualité.

“Les conseils de quartier participatifs qui rôdent sont plus hargneux qu’en période tempérée.”

Jusque-là, mon baratin m’a toujours tiré d’affaires et il le fera encore, mais le pic d’adrénaline qui me noie quand je les croise me laisse toujours essoré.”

> Aménager en trois dimensions

Paris a aménagé ses sous-sol qui demeurent relativement frais. Dans les caves et les catacombes, on se réfugie, on fait la fête et on cultive des champignons. Sur les toîts, on cultive le reste : un réseau de champs urbains, numérotés, contribue à alimenter la population – qui est régulièrement appelée à y travailler. Au sol, les surfaces sont de plus en plus découvertes, piétonnisées, végétalisées et exploitées. Dans le ciel circulent des taxis et des bus volants qui utilisent le périphérique comme point d’envol.

On n’entend plus parler d’automobiles individuelles. Le vélo subsiste, mais quand il faut franchir des étendues d’eau, le “pédavélo” fait mieux l’affaire. Sinon, il faut utiliser des transports en commun toujours denses mais complexes, fragmentés et relativement lents : quelques mètres au centre, quand les tunnels ne sont pas inondés ; des barques partagées ; des train’eaux pour traverser la Seine ; les bus volants... Pour aller d’un point à un autre, il faut accepter d’attendre et de changer souvent de mode de transport. Le temps, cependant, ne s’écoule pas comme avant : on est moins pressé·e, on compte en heures plutôt qu’en minutes, en jours plutôt qu’en heures.

“Je travaille beaucoup, tous les jours, de 4 h à 11 h. Ce sont les nouveaux horaires auxquels nous avons dû nous adapter depuis la troisième semaine de canicule.”

Je n’en peux plus : je n’ai jamais su me reposer, et avec les températures, c’est encore pire. Pour aller au boulot, j’ai 45 minutes de trajet et cinq moyens de transport différents. Aller d’un point à un autre n’est plus aussi simple qu’avant.

D’abord, je prends mon vélo et je passe par la rue de Paris, qui a été piétonnisée et végétalisée en 2035. Ensuite, je traverse le périphérique à Porte de Montreuil. Il n’y a plus de voitures, mais c’est devenu le point de départ des taxis et des bus volants qui fonctionnent à l’énergie solaire.

À Bastille, j’ai le choix, et je décide de prendre l’un des derniers transports souterrains en direction de Notre-Dame de Paris. J’en peux plus, mais il ne reste plus que quelques étapes avant ma destination.

À Notre-Dame, je monte à bord du « train’eau », qui traverse la Seine. Après quelques minutes de marche, j’arrive enfin à mon travail, complètement épuisée.”

> Une ville partagée avec d'autres espèces

On trouve beaucoup d'animaux dans nos histoires : les hiboux surveilleurs ; des lapins sauteurs qui pululent sur les toîts et constituent la seule viande (parfois) autorisée ; des chauves-souris messagères ; des chats pipelettes qui voient, entendent et répètent tout ; des rastors, hybrides de rats et de castors, en compagnie desquels la ville tente, non sans mal, d'organiser une meilleure gestion du bassin hydrique parisien...

*“Ça va comme un lundi, c'est-à-dire bien.
Sauf qu'à peine sorti j'ai les pieds dans l'eau.
Les rastors ont encore construit un barrage !
Il va falloir que je leur parle.
Enfin, parler, on s'entend.
(...)”*

Je comprends. C'est déjà difficile d'être une espèce hybride. Le rat en eux doit apprendre à vivre au grand jour, le castor, à faire dans les égouts ce qu'il faisait habituellement dans les zones humides en surface, les deux, à se nourrir de ce que la ville a désormais à leur donner. Et puis, les castors savent depuis longtemps réguler le cycle de l'eau en milieu naturel, mais une ville, ça ne marche pas pareil ! L'eau trouve toujours moyen de filer là où il ne faut pas, dans les caves, les canalisations, le long des caniveaux ou des rues en pente. On a beau découvrir toutes les surfaces qu'on peut, il reste quand même de l'asphalte et du béton un peu partout.

Alors, comme nous, ils fonctionnent par essai-erreur. Et ils ne se privent pas non plus de faire des blagues. À moi, par exemple, qui suis chargé d'inventer un langage pour communiquer avec eux. Pour négocier : ici, vous pouvez construire, là non. Ça, vous pouvez le manger, mais ça, c'est pour les humains. Là, vous devenez trop nombreux, trouvez un autre endroit...

Ça se fait par petites touches. J'apprends en même temps qu'eux.”

> Des systèmes techniques en recomposition

Il n'y a pas que la gestion de l'eau qui a changé. S'il subsiste apparemment une infrastructure numérique, celle-ci semble réservée à la gestion du territoire : les transports, la surveillance, la production alimentaire... La chaleur rend cependant ces systèmes peu fiables. Les personnes, elles, n'ont plus beaucoup accès au numérique. Pour s'informer, on se rend au kiosque où l'on peut certes acheter un journal, mais le kiosque sert surtout de lieu d'échange et de colportage des nouvelles.

L'énergie se produit autant que possible à l'échelle du quartier ou de l'immeuble. On s'habitue à l'économiser, et parfois à en manquer.

Les déchets, ou ce qu'il en reste après compostage et réutilisation sur place, sont très majoritairement recyclés, mais il est aussi question d'une usine d'incinération située... à Dijon.

“En chemin, je passe au kiosque pour pêcher les nouvelles du jour et échanger quelques mots avec les habitants de mon quartier que je croise là tous les jours. On s'échange des tuyaux sur la préparation de la fête de Noël, chacun donne ses idées, plus insolites les unes que les autres, en ce qui concerne le sapin : pyramide de bois recouverte de branchages, entre autres.

Comme tous les matins, je rejoins le supermarché de troc de mon quartier où tout s'échange et tout se donne.

Dans ce lieu, plusieurs rayons : le rayon des services où chacun met ses compétences au service des autres, c'est mon lieu de prédilection, car j'adore aider mes voisins à la hauteur de mes compétences jusqu'à, parfois, m'en oublier moi-même.”

> Une vie quotidienne difficile, mais une vie quand-même

Pour faire face aux températures extrêmes, on s’habille souvent de combinaisons isolantes intégrales (en fibre d’ortie, soie de chenilles ou lin), teintées à l’aide de substances naturelles et donc vite un peu pâles. Elle n’empêchent pas de transpirer et comme on ne peut pas se doucher très souvent, il faut se réhabituer aux odeurs corporelles, les siennes et celles des autres. À certains endroits, des Agent-es parfumeur-se-s tentent d’embaumer la ville, mais ce n’est pas pour tout le monde.

D’anciens et de nouveaux rituels animent la vie commune. Noël résiste, quoique sans sapins. On le fête souvent en commun, dans les multiples tiers-lieux de Paris, à commencer par le dense réseau de Thèques : ces anciennes bibliothèques, discothèques et autres médiathèques, reconverties en lieu de prêt de presque tout.

On rencontre aussi au moins un supermarché de troc où l’on vient échanger des objets, des machines et même des services.

“Nous nous affairions toutes et tous ce jour-là. Nous étions dignes de fourmis en pleine ébullition. « Ébullition » n’est sans doute pas le mot approprié, car en cette voûte souterraine et calcaire, de la chaleur du dehors, nous étions protégés. Celle-ci charriant son odeur mouillée d’algues et de relents marécageux.

Certes, ce n’était pas fameux non plus dans ces couloirs des catacombes dont l’accès venait directement d’une entrée de la Thèque réservée au personnel. L’odeur de champignons dominait l’ensemble, mais aucune odeur ne pouvait altérer notre joie en cet après-midi du 5 décembre où nous punaisions ce qu’il nous restait de cotillons des années 2020.

Moi je m’étais lancée dans la confection de tambours avec l’ancienne tôle d’une Tesla et avec l’aide des enfants délogés de l’île Saint-Denis.”

> Les métiers publics s’adaptent, eux aussi

Dans ce qu’il subsiste d’administration municipale, les métiers et les périmètres d’activité ont changé.

Les ancien·nes bibliothécaires sont devenu·es thécaires, médiateurs et médiatrices du quotidien : prêt, partage, échange, séances cinéma communes, réparation, ateliers d’apprentissage d’un peu tout, etc.

“Je me souviens de mes débuts lorsque j’étais bibliothécaire et puis un jour les instances ont décidé de fondre en une seule entité ce qu’on appelait bibliothèque, médiathèque, ludothèque, discothèque et tous ces lieux sont simplement devenus des thèques et je suis devenu thécaire.”

Les services en charge de la voirie, des espaces verts et de la propreté ont fusionné autour d’une fonction de gestion de l’espace public – un espace à la fois partagé et de plus en plus chargé de fonctions productives : agriculture, gestion de l’eau, mobilité, secours... Ces fonctions sont gérées à la fois par des professionnel·les et par les habitant·es, humain·es et animal·es.

Les anciens services chargés des déchets et du développement économique ont également été rassemblés pour organiser une économie à la fois aussi circulaire que possible, et où la production cherche à se rapprocher le plus possible de l’utilisation, jusqu’à l’autoproduction. Cela vaut y compris pour des services essentiels tels que le care ou parfois, l’éducation.

Les personnes anciennement chargées de la “transition écologique” jouent désormais un rôle de consultantes transversales : au cœur de leurs compétences, on trouve celle d’organiser la coopération entre des acteurs très différents et de cela, on a besoin partout, tout le temps.

D’autres métiers sont également apparus, au rattachement incertain, tels les “médiateurs et médiatrices de la démocratie participative interespèces”.

“Je me rends à mon travail où je veille à la bonne tenue de mon quartier grâce à des hiboux munis de petites caméras qui survolent les lieux et me permettent de repérer tout ce qui a besoin d’être réparé ou remis en ordre.”

“Ce métier que je pratique depuis quinze ans m’exaspère. Je contrôle toutes les personnes pour vérifier qu’elles suivent bien les règles sur les conditions d’existence, qu’elles se nourrissent bien pour éviter toute maladie que l’on a éradiquée et qu’elles ne sont pas à la charge de la société.

Moi j’aspire à autre chose : donner du Plaisir en faisant découvrir la Richesse du Monde dans ce que l’on vit ; être agile de ses mains sans attendre que l’on vous accompagne.”



Le second atelier Paris/Agent-es, à l'Académie du Climat

4 SYNTHÈSE DES APPRENTISSAGES

4.1. Que nous disent les productions des participant-es ?

Les récits des cinq groupes sur les trois territoires (Marseille/Citoyen·nes et Agent·es ; Paris/Citoyen·nes ; Paris/Agent·es ; Noisy-le-Sec(93)/Citoyen·nes ; Seine-Saint-Denis/Agent·es) ne se ressemblent ni sur la forme, ni parfois sur le fond. Leur lecture transversale permet cependant de dégager plusieurs éléments convergents ainsi que quelques lignes de tension.

> **Le changement climatique redéfinit profondément les conditions de vie**

Dans tous les récits, climat et environnement sont à la fois profondément dégradés et largement imprévisibles. L'augmentation des températures change le cycle des saisons, mais aussi des journées (par exemple, on se lève très tôt). Les épisodes extrêmes se succèdent et parfois se conjuguent (canicules, pluie diluviennes, tempêtes, sécheresses...) L'effondrement de la biodiversité permet à certaines espèces, considérées comme moins désirables par les humains, de prospérer : moustiques, méduses, rats...

Ces conditions s'imposent à (presque) tout le monde et changent leur vie à tous les niveaux. Il faut être prêt·e à réagir à une urgence climatique, à s'adapter au manque temporaire d'eau potable ou d'énergie, à contribuer à produire l'alimentation du voisinage. Il faut apprendre à se déplacer dans des territoires morcelés.

L'alimentation comme symbole

Pour quatre des cinq groupes, les changements de l'alimentation - ce que l'on mange, mais aussi d'où cela provient et quand, comment et avec qui l'on cuisine et mange – résument ou symbolisent beaucoup des transformations vécues par les citadins et citadines de 2050.

Cette alimentation est principalement végétale, par obligation autant que par choix. Elle s'agrément de vers et d'insectes (en farine, le plus souvent) ou de méduses. On cuisine parfois des rongeurs (lapins ou mulots) parce qu'il peut y en avoir trop, mais l'élevage animal ne subsiste qu'au bénéfice des hyper-riches. L'alimentation est aussi locale que possible : tous les espaces disponibles, des parcs aux toits en passant par les cours d'immeubles et les sous-sols, se cultivent. Elle est de saison, si toutefois il subsiste des saisons : les principes de la permaculture évitent l'usage de pesticides chimiques. Il a fallu apprendre à cultiver et cuisiner des plantes qui poussaient auparavant bien plus au Sud, ce pour quoi la population d'origine immigrée a joué un rôle essentiel. Les territoires urbains cherchent à approcher l'autosuffisance, sans toutefois y parvenir parfaitement.

Enfin, l'alimentation est un acte collectif. On cuisine et mange souvent en banquets, ce qui, d'une part, facilite la bonne gestion de ressources alimentaires rares et, d'autre part, entretient le lien entre habitant·es (ou collègues, car on banquette aussi au travail).

Une mobilité réduite et complexe

La mobilité constitue un autre "plan de coupe" permettant de comprendre plusieurs caractéristiques des villes décrites par les participant·es. Son périmètre s'est d'abord fortement réduit. On entend encore, rarement, parler de villes ou de régions éloignées (Dijon, la Bretagne, les pays d'origine de celles et ceux qui sont né·es hors de France), mais rarement dans l'idée d'y voyager. C'est d'abord à l'échelle du quartier que l'on se déplace (à pied ou en vélo), plus rarement à celle de la ville ou de l'agglomération. Et dans ce dernier cas, non sans mal, sauf si l'on fait partie des plus aisé·es qui accèdent aux taxis et bus volants.

À terre, ou bien sur l'eau, plus d'automobilité motorisée, mais plutôt un patchwork de modes de déplacement individuels, partagés (barques, traîneaux) ou collectifs (bus au gaz, bacs, métro dans l'hypercentre). Les combiner pour se rendre d'un point à un autre demande de la compétence et pas mal de patience. D'autant qu'il n'est pas toujours facile de franchir les frontières qui séparent les quartiers, qu'elles soient matérielles – entre les "zones" du Grand Paris (groupe Citoyen·nes) ou les dômes de la Seine-Saint-Denis – ou immatérielles – entre les quartiers parisiens surveillés par des "conseils de quartier participatifs" ou entre le quartier central de Noailles-Belsunce et un Marseille qui préfère regarder ailleurs.

> **Inégaux face au changement climatique**

Tout le monde ne souffre pas également de la dégradation des conditions environnementales et climatiques. Dans la majorité des récits, le territoire est (plus ou moins formellement) divisé entre quartiers, micro-territoires ou anneaux (les "zones") dont les habitant·es vivent des quotidiens très différents : paisible, confortable, plutôt sain, assisté par la technologie pour les plus aisé·es ; pénible, précaire et sous surveillance pour les autres.

La société que décrivent les groupes est au moins aussi inégalitaire que celle d'aujourd'hui. Mais surtout, ces inégalités s'inscrivent profondément dans les territoires, produisant une séparation (voire une ségrégation) spatiale que matérialisent des frontières "en dur" (murs, dômes, points de passage) ou immatérielles (surveillance, contrôle des déplacements).

> **Compter sur un “soi-même” collectif**

Dans ce contexte pour le moins difficile, toutes les créations ou presque (le groupe Paris/Citoyen·nes fait exception, même si le thème apparaît parfois) décrivent l’émergence puissante et presque salvatrice d’une structuration de la vie collective à l’échelle hyperlocale, celle du quartier, voire de l’immeuble. Ensemble, on cultive des aliments ; on s’entraide (on emmène les plus âgé·es faire leurs courses, on éduque les enfants, on garde un œil sur les plus fragiles pendant les catastrophes) ; on organise des moments festifs (banquets, concerts) y compris aux moments les plus durs ; on produit une part de l’énergie dont tout le monde a besoin ; on partage l’eau ou les biens d’équipement ; on troque des objets, des ressources du temps ou des compétences... Ensemble, aussi, on résiste, que ce soit pour échapper au conformisme et à la surveillance du collectif, ou pour faire face au contrôle et à l’oppression (Paris/Citoyen·nes).

La famille, souvent élargie, existe toujours, mais en dehors du groupe Paris-Citoyen·nes, l’unité sociale la plus forte semble être devenue cette entité hyperlocale aux contours flous et sans doute variables.

La vie à cette échelle n’est pas nécessairement douce, mais elle reste vivable grâce aux autres habitants et habitantes. Ce qui, en revanche, laisse deux questions ouvertes, que les récits abordent sans les résoudre. Celle de l’étranger·e, d’abord, qu’il ou elle vienne de loin ou du quartier voisin : ces communautés soudées restent-elles accueillantes ? Celle de l’échelle ensuite : l’effort d’adaptation, plutôt réussi dans la plupart des cas, a-t-il complètement fait oublier la possibilité de changer l’organisation sociale et économique à une échelle plus élevée ? Cependant, quel que soit le groupe, l’attachement à sa communauté ne fait pas disparaître un sentiment d’appartenance à la ville (Noisy, Marseille, Grand Paris), ni un désir de mobilité sociale et par conséquent géographique. Alors, faut-il se contenter de son sort et l’améliorer par petites touches, ou bien chercher à changer le système ? Cette dernière tension est très présente dans les pièces de théâtre du groupe Paris/Citoyen·nes, moins dans les autres.

> **Une économie (au moins) duale**

Dans nos villes de 2050, plusieurs systèmes économiques et sociaux cohabitent d’une manière plus ou moins étanche.

Une économie capitaliste mondialisée subsiste, mais elle n’emploie pas grand-monde sur le territoire. Elle se manifeste plutôt par ses produits (des meubles aux matériaux fort peu éthiques, des univers virtuels pour échapper à la réalité, des systèmes de gestion et de contrôle...), par la publicité (numérique, intrusive y compris dans l’espace public) et parfois, par son activité de lobbying afin de pouvoir consommer une part des ressources rares du territoire.

À l’autre extrémité, se développe une économie hyperlocale, circulaire et sobre, orientée vers la satisfaction des besoins essentiels. Chacun·e, ou presque, y consacre une part de son temps pour produire ce dont sa micro-communauté a besoin : des aliments, de l’énergie, des tissus pour se vêtir, mais aussi des services

(réparation, soin, éducation...) C’est aussi à ce niveau-là que l’on s’organise pour résister aux catastrophes, que l’on se cultive et se divertit. Le troc et le partage d’objets complètent les circuits d’échange. Cette économie tend vers l’autosuffisance, même si elle n’y parvient pas entièrement. C’est plutôt une économie de la rareté que de l’abondance, mais dans la plupart des récits, elle paraît relativement stable et pourvoit tout de même à l’essentiel. Le groupe Paris/Citoyen·nes fait exception : cette économie hyperlocale n’existe – quand elle existe – qu’en résistance, voire dans la clandestinité, et elle ne suffit pas à vivre. Le quotidien de celles et ceux qui vivent dans les “zones” périphériques reste plutôt celui de la galère, de la recherche de petits jobs et d’une aspiration frustrée d’ascension sociale ; ou alors, de la révolte contre le système.

Quel statut pour le travail ?

Dans les économies que décrivent les créations des participant·es, les activités “vivrières” (alimentation, énergie, eau), les solidarités de proximité (soin des plus fragiles), la participation aux décisions (voire au maintien de l’ordre) relèvent bel et bien du travail : elles sont organisées, planifiées, et visiblement obligatoires ou du moins, fortement conseillées. La question de la rémunération, des droits et de la reconnaissance de ce travail n’est en revanche guère abordée.

On rencontre aussi, un peu partout, des formes moins légales de subsistance. Dans ces économies contraintes, le marché noir fleurit. Les marchés d’aliments interdits reprennent les codes de celui de la drogue en 2025. Les graines bien adaptées aux nouvelles conditions climatiques prennent de la valeur et par conséquent, se volent. La violence (non institutionnelle) n’est pas très présente dans les récits, en revanche elle affleure – nourrie par l’expérience du présent – lorsque les participant·es commentent leurs propres productions. En tout état de cause, une société aussi profondément déstabilisée par les conditions climatiques, et toujours inégalitaire, produit probablement aussi frustration et désespoir ainsi, tout simplement, que des comportements de survie individuelle.

> **Les institutions survivent, mais à distance**

Les institutions publiques sont rarement mentionnées de manière spontanée dans les productions des cinq groupes, sauf parfois – et encore – par les groupes d’Agent·es de la Ville de Paris et du département de Seine-Saint-Denis. Elles existent encore, mais paraissent abstraites, distantes. Dans beaucoup de cas, elles n’ont pas de nom : une institution s’occupe bien des infrastructures, ou encore de faire régner l’ordre, mais on ne sait pas toujours laquelle. Quand on les nomme, leur périmètre est souvent recomposé : sur l’actuel territoire de la Seine-Saint-Denis on n’est pas certain que l’entité “département” subsiste ; pour le groupe Paris/Citoyen·nes, le pouvoir émanant de la “Zone 1” impose sa loi à tout le Grand Paris ; dans celui des Agent·es parisiens et des noiséen·nes, la municipalité compose avec des institutions hyperlocales très autonomes.

Quant à l’État, il n’en est presque jamais question. Certes, les participant·es travaillaient au futur de leur territoire, mais cette absence frappe malgré tout.

Les institutions ne sont pas rejetées. On attend encore beaucoup d’elles en matière de santé, de gestion des infrastructures communes, d’organisation de l’espace public (devenu productif), etc. Mais dans nos récits, elles fonctionnent à distance, en subsidiarité, d’une manière pas toujours efficace, et l’expérience quotidienne qu’en ont les habitant-es est plutôt celle du contrôle des comportements, des pass(eports) de mobilité et de la police. On suppose aussi qu’elles manquent chroniquement de moyens.

On ignore comment ces institutions, nouvelles ou anciennes, sont élues ou désignées, et d’où elles tirent leur légitimité. Le niveau hyperlocal fonctionne d’une manière assez participative et démocratique, même si les processus n’en sont pas forcément formalisés. Aux échelles supérieures, le sentiment de distance laisse penser que la démocratie dont les institutions se réclament sans doute encore est devenue assez formelle.

Les groupes “Agent-es” tranchent un peu, tout en semblant partager l’incertitude sur la nature des institutions territoriales de 2050. Elles et ils parviennent cependant à imaginer à quoi pourrait ressembler leurs métiers dans le monde issu de leur création collective : les bibliothécaires deviennent ainsi des “thécaires”, en charge de gérer une forme d’économie du partage ; les professionnel·les de la petite enfance le demeurent, mais hors des murs de crèches qui n’existent plus en tant que telles ; les jardinier-es jouent un rôle central dans le développement d’une agriculture urbaine, etc.

4.2. Qu’avons-nous appris sur la méthode et l’usage de formes fictionnelles pour explorer les futurs du territoire ?

> **“S’adresser à des publics qu’on n’entend pas d’habitude”**

Le parti-pris du projet de s’adresser, d’une part, à des habitant-es en situation de fragilité sociale et d’autre part, à des agent-es publics “de terrain”, semble validé, mais nous avons aussi beaucoup appris sur les conditions dans lesquelles la participation de ces publics est (ou non) possible.

S’adresser à ces publics, qu’on ne rencontre que rarement dans les exercices de prospective ou de démocratie participative, s’est avéré à la fois possible et nécessaire. Possible, parce que les participant-es ont démontré leur intérêt pour la démarche, leur connaissance du sujet et leur capacité à se projeter. Nécessaire, parce que, comme on l’a vu plus haut (voir partie 4.1), leurs créations mettent en avant des aspirations, des inquiétudes et des points d’attention qui doivent être mieux pris en compte dans les politiques publiques. Ni catastrophistes, ni iréniques, elles racontent un quotidien du futur difficile, mais (en général) rendu viable par une combinaison d’ingéniosité, de solidarité et de combativité, soutenue par des infrastructures et des actions publiques. S’agissant en particulier des citoyen·nes, ils et elles s’appuient sur leur expérience d’un présent lui-même difficile, mais qu’ils et elles ont su rendre viable et porteur d’espérance.

Plusieurs conditions ont cependant dû être réunies pour parvenir à ce résultat :

- S’appuyer sur des organisations (le plus souvent des associations) locales, qui ont déjà construit une relation de confiance avec les publics. Les personnes en situation de fragilité sociale, économique, sanitaire, etc., vivent un quotidien complexe, fait d’une multitude de contraintes (familiales, économiques, administratives, etc.) et sont par ailleurs très sollicitées par les administrations, diverses associations... et des projets comme le nôtre. Elles n’avaient aucune raison de nous faire confiance. Travailler avec des organisations qui les connaissent bien, et que les participant-es connaissent aussi, nous a permis de partir d’un a priori de confiance.
- Ces organisations partenaires doivent être incluses comme partenaires, et non comme de simples intermédiaires. Ce sont elles qui connaissent leurs publics, qui savent qui pourrait être intéressé·e, qui peuvent relier le projet à des actions (ateliers, etc.) qu’elles mènent déjà, et qui pourront nous avertir en amont de certaines contraintes à prendre en compte : emplois du temps, langue, etc. Elles doivent évidemment être financées pour leur travail, parce que leur situation économique est généralement fragile.

Du point de vue des participant-es, il est essentiel d’informer clairement sur les objectifs, ce que nous nous proposons de faire ensemble, le calendrier et le résultat final. Les sollicitations étant nombreuses et souvent imprévisibles, il faut leur donner de bonnes raisons de venir et de revenir. Les animateur·ices et les artistes ne doivent pas intervenir comme des “sachants”, mais comme des appuis dont le rôle consiste à aider les participant-es à dire ce qu’ils et elles ont à dire.

L’exercice prospectif et créatif proposé était original et inhabituel, ce qui a plutôt séduit les participant-es. Il s’est en revanche avéré difficile, par la suite, de demander beaucoup d’informations personnelles qui auraient pu s’avérer utiles pour qualifier plus “scientifiquement” certains enseignements : le contrôle est une réalité quotidienne pour les publics vulnérables, en sortir nous est apparu comme une condition de succès.

S’agissant des agent-es des collectivités, le recrutement s’est avéré plus aisé, par l’intermédiaire d’appels aux volontaires. Cependant, il a fallu recueillir l’accord des directions concernées et certains métiers particulièrement contraints en effectifs n’ont de fait pas été représentés.

> **Faire confiance aux connaissances et aux capacités des participant-es**

L’un des enseignements les plus marquants du projet est que la totalité des participant-es avaient une conscience aigüe du changement climatique et une connaissance significative de ses conséquences, y compris dans leur complexité : les canicules, certes, mais aussi d’autres événements climatiques extrêmes, le changement des saisons, la montée des océans, le changement de comportement de certaines espèces animales, le moustique-tigre, l’invasion d’algues ou de méduses, le manque d’eau potable, l’augmentation du prix des denrées alimentaires... Les participant-es avaient moins besoin d’apports de connaissances, que d’une aide (elle-même légère) à connecter ensemble leurs connaissances et leurs expériences.

De même, la proposition de travailler sur le futur n’a pas rencontré de réticences (y compris de la part des plus âgé-es, à quelques exceptions près). Les participants ont rarement rencontré des difficultés à imaginer des situations futures. Le recours à la création a bien sûr aidé en rendant “le futur” moins intimidant, mais il a seulement levé des barrières : la disponibilité et la capacité de parler du futur étaient déjà présentes. Ainsi, l’objection classique – que nous pouvions même nous formuler à nous-mêmes au début du projet – selon laquelle la pression d’un quotidien rude rendrait difficile, pour nos participant-es, de se projeter dans le futur, s’est avérée sans fondement. Certes, les participant-es ne pensent pas tout le temps au futur, ni non plus au changement climatique. Ceci, d’ailleurs, ne les différencie pas beaucoup d’autres publics. Mais, mis-es en situation d’en parler, ils et elles se sont saisies avec enthousiasme de cette possibilité.

Il en ressort que, pour ces participant-es comme pour d’autres, la confiance paie : plutôt que de les abreuver de connaissances et de les enserrer dans une méthodologie détaillée minute par minute, il s’est avéré bien plus productif de fournir un cadre certes organisé, mais léger et adaptable en s’appuyant, à la fois sur les artistes, et sur les connaissances et les capacités des participant-es.

> **Le recours à l’art et la fiction : forces, règles et limites**

Le recours à l’art et la fiction aide puissamment à “s’autoriser” à parler du futur. L’analyse des cinq “récits” ou univers fictionnels produits par les groupes montre toute la richesse des idées qui ont pu émerger de leur travail commun (voir ci-dessus, 4.2).

Pour y parvenir, cependant, plusieurs conditions doivent être remplies :

- La première et la plus importante est de ne pas dicter aux participant-es ce qu’ils et elles doivent dire. En particulier, nous ne leur avons pas demandé d’écrire des récits “positifs”. Cette contrainte, dans notre expérience, s’avère souvent stérilisante, les participant-es gommant soigneusement toutes les aspérités de leurs créations pour coller à une idée abstraite de ce que les commanditaires jugent désirable. Et puis, pourquoi tomberait-on magiquement d’accord, dans le futur, sur ce qui est souhaitable ?

- La seconde condition est de s’appuyer sur des artistes qui ont le goût et l’habitude d’animer des ateliers de création et d’aider les participant-es à créer. Les artistes se sont mis au service d’une création collective, levant les inquiétudes initiales (“je ne sais pas écrire, dessiner, etc.”), accompagnant et stimulant le flot des idées, aidant à les mettre en forme.

- Troisième condition, qui repose également sur l’apport des artistes : déboucher sur une production finale dont les participant-es peuvent tirer de la fierté, qu’ils et elles peuvent partager : des textes mis en cohérence et en page, des performances, des photos des créations plastiques, etc.

De ce point de vue, le choix des médias a des conséquences importantes. L’écriture est un format facile à mobiliser (y compris avec des personnes dont le français n’est pas la langue maternelle), mais son résul-

tat est moins aisé à partager que des productions plastiques, visuelles ou sonores. Les médias plus “techniques” (vidéo, son...) sont plus difficiles à manipuler et peuvent, si l’on n’y prend garde, induire une forme de dépossession au moment de la production finale, l’artiste devant reprendre la main pour produire un résultat de qualité – à moins de disposer de suffisamment de temps pour inclure les participant-es dans cette étape, ce qui n’était pas le cas ici. La création plastique (sculpture, peinture dans notre cas) présente l’avantage de mobiliser la main, mais la verbalisation des idées contenues dans les créations n’est pas toujours facile : il aurait sans doute fallu qu’une personne note ce qu’il se disait pendant les étapes de modelage ou de peinture.

> **Prendre le temps de la réflexivité**

Toutes les séries d’ateliers se sont conclues par un long moment pendant lequel les participant-es revenaient sur leurs propres créations pour en extraire des idées, des messages, des questionnements personnels et collectifs.

Cette étape est essentielle. La création est, pour les participant-es, à la fois une fin en soi et un moyen de faire émerger et d’exprimer des idées, des aspirations, des préoccupations. En revanche, elle ne délivre pas un message clair et sans ambiguïté : quelles sont les idées sous-jacentes au “menu” du banquet marseillais, au récit composite de Noisy-le-Sec ou aux pièces des jeunes acteurs et actrices du Labec ? Il est important de permettre aux personnes elles-mêmes de les identifier et les exprimer, et de ne pas déléguer cette tâche à l’équipe chargée du projet. C’est cette étape qui permet de se relier aux attentes des institutions territoriales et/ou d’autres partenaires, en termes de politiques publiques par exemple. Cependant, il ne faut pas en attendre des “solutions” ou des propositions prêtes à être mises en œuvre : notre démarche sert plutôt à identifier des questions nouvelles, à mettre en lumière des attentes et des inquiétudes, à changer de regard sur les solutions déjà pensées. C’est à la fois sa force et sa limite.

L’étape de “réflexivité” remplit également une seconde fonction : celle de permettre aux participant-es, d’une part, de se projeter personnellement dans les futurs imaginés (par exemple, penser au futur de leurs métiers pour les agent-es) et d’autre part, de faire le bilan de leurs propres apprentissages pendant le projet.

Quelques recommandations

À partir de cette lecture des créations des groupes, quelques recommandations nous semblent pouvoir être formulées :

1. Une participation plus inclusive est possible

Le projet Citadins, Citadines 2050 cherchait à impliquer dans un travail sur le futur et le changement climatique des publics que l'on ne rencontre que très rarement dans de telles initiatives : des personnes en situation sociale précaire ou fragile, et des agent·es de terrain. Le résultat est sans ambiguïté : ces deux publics ont une contribution essentielle à apporter sur ce sujet, ils en sont informés et conscients et il ne faut pas beaucoup de choses pour qu'ils en parlent. En revanche, ils et elles ne se sentent pas toujours concerné·es, ou bien accueilli·es, par les démarches participatives censées être ouvertes à tou·tes. L'inclusivité nécessite un travail, une attention particulière aux publics qui n'ont pas l'habitude qu'on prête intérêt à leur parole.

2. S'appuyer sur la conscience partagée des changements à venir

La totalité des participant·es des 5 groupes ont une conscience aiguë des bouleversements écologiques en cours et une connaissance assez fine de leurs causes et conséquences. Ils et elles ont compris que ces bouleversements entraîneront des changements très profonds de leurs territoires, leurs modes de vie, leurs activités, etc. Il n'apparaît pas nécessaire de les en convaincre, mais plutôt d'engager dès maintenant un dialogue sur les manières d'anticiper ces transformations, de s'y préparer ensemble, de s'y adapter et d'en faire une chance autant qu'une obligation.

3. Lier les questions écologique et sociale

Les récits expriment un sentiment visiblement partagé, que les dégradations écologiques pourraient accentuer, voire radicaliser les inégalités sociales, composant alors un scénario dystopique parfait. Si, en revanche, on aborde les deux questions de front, notamment par le biais des solidarités concrètes, on parvient assez naturellement à esquisser une adaptation positive du territoire.

4. La résilience est une affaire sociale, plus que technique

Il existe certes des mesures techniques à mettre en place pour éviter les pires conséquences du changement climatique mais, nous disent les créations, l'essentiel est ailleurs. Le lien social y est la véritable clé de la résilience : la capacité d'agir ensemble, de s'entraider, de se faire confiance, de vivre des moments forts malgré la dureté des temps – et de pallier à la probable (selon nos participant·es) insuffisance des dispositifs techniques et institutionnels. Toute stratégie de résilience territoriale devrait sans doute faire du renforcement du lien social, à des échelles micro-territoriales, l'une de ses toutes premières priorités.

5. Le besoin d'une économie hyperlocale

Dans la plupart de nos récits, une économie "hyperlocale" prend une place grandissante en cohabitation (ou confrontation) avec l'économie globale. La capacité de produire (des aliments, de l'énergie, des tissus – et des services), réparer, recycler, partager à l'échelle locale apparaît comme une clé de l'adaptation des territoires. Dans la mesure où elle va à l'encontre de l'évolution tendancielle de l'économie, il n'est pas trop tôt pour engager ou développer, là où elles existent, des réflexions et expérimentations en ce sens.

6. Seules, les institutions ne pourront pas grand-chose

Corollaire de ce qui précède, les récits anticipent que la capacité, pour les institutions publiques, de répondre aux situations réelles vécues par les habitant·es sera plus limitée qu'aujourd'hui. Ceci n'exprime pas un rejet des institutions, mais un appel à ce qu'elles interviennent le plus possible en collaboration avec les initiatives (associatives, entrepreneuriales, informelles) du terrain : comme appuis, fédératrices, organisatrices du dialogue ou de la coopération, etc.

7. L'alimentation et la fête au coeur d'un récit attractif de l'adaptation

L'adaptation au changement climatique n'est pas nécessairement triste. C'est ce que nous disent la quasi-totalité des créations de nos participant·es, en s'appuyant sur trois éléments : les solidarités de proximité (voir plus haut), l'alimentation et l'émergence de nouveaux rituels festifs (ou d'anciens revisités). En imaginant des recettes utilisant les ingrédients disponibles dans nos futurs climatiques, mais aussi des manières plus collectives de cuisiner et manger, les participant·es font de l'alimentation un symbole d'adaptation positive, au-delà du regret (existant) des aliments disparus. Il en va de même des fêtes et rituels : banquets, concerts de proximité, etc. Pourquoi ne pas commencer dès maintenant à travailler sur ces deux dimensions ?

ANNEXES

Annexe 1: Deux questionnaires sur la relation au temps

Zimbardo Time Perspective Inventory

Indiquez dans quelle mesure ces affirmations vous correspondent (1 = pas du tout moi à 5= tout à fait moi)

		1	2	3	4	5
1	Les images, les odeurs et les sons familiers de mon enfance me rappellent souvent des souvenirs merveilleux.					
2	Prendre des risques empêche ma vie de devenir ennuyeuse.					
3	Le fait de penser à mon passé me donne du plaisir.					
4	Il m'est difficile d'oublier des images désagréables de ma jeunesse					
5	Mon parcours dans la vie est contrôlé par des forces que je ne peux pas influencer.					
6	Je pense aux mauvaises choses qui me sont arrivées dans le passé					
7	J'aime bien les histoires qui racontent comment les choses étaient au bon vieux temps.					
8	Je fais aboutir mes projets à temps, en progressant étape par étape.					
9	Je pense aux bonnes choses que j'ai ratées dans ma vie					
10	Le passé comporte trop de souvenirs déplaisants auxquels je préfère ne pas penser					
11	Je fais des listes de choses à faire.					
12	Avant de se donner du bon temps le soir, mieux vaut penser à ce qu'il y a à faire pour le lendemain.					
13	Les expériences douloureuses du passé me reviennent en permanence à l'esprit.					
14	Avant de prendre une décision, je pèse le pour et le contre.					
15	Quand je dois réaliser quelque chose, je me fixe des buts et j'envisage les moyens précis pour les atteindre.					
16	Je prends des risques pour mettre de l'excitation dans ma vie.					
17	Le destin détermine beaucoup de choses dans ma vie.					
18	Les souvenirs heureux des bons moments me viennent facilement à l'esprit.					
19	Puisque ce qui doit arriver arrivera, peu importe vraiment ce que je fais.					
20	Tout compte fait, il y a beaucoup plus de bonnes choses à se souvenir dans mon passé que de mauvaises.					
21	C'est important de mettre de l'excitation dans ma vie.					
22	Se préoccuper de l'avenir n'a aucun sens, puisque de toute façon je ne peux rien y faire.					
23	Je crois que la journée d'une personne doit être planifiée à l'avance chaque matin.					
24	J'ai la nostalgie de mon enfance.					
25	J'aime bien les traditions et les coutumes familiales qui sont régulièrement répétées.					

Dark Future Scale

Les énoncés ci-dessous concernent votre attitude envers l'avenir.

Lisez-les attentivement. Si un énoncé décrit correctement votre attitude, indiquez le chiffre « 6 » sur l'échelle ci-jointe. Si l'énoncé n'est pas une description fidèle de votre attitude, indiquez « 0 ».

Chaque énoncé peut refléter votre attitude à un degré différent. Indiquez le nombre qui définit le mieux votre point de vue. Il n'y a pas de « bonne » ou de « mauvaise » réponse.

Toutes les réponses sont précieuses, à condition qu'elles soient sincères.

	0	1	2	3	4	5	6
1. J'ai peur que les problèmes qui me troublent maintenant perdurent longtemps							
2. Je suis terrifié par l'idée que je pourrais parfois faire face aux crises ou aux difficultés de la vie							
3. Je crains qu'à l'avenir ma vie ne change pour le pire							
4. J'ai peur que l'évolution de la situation économique et politique menace mon avenir							
5. Je suis perturbé par l'idée qu'à l'avenir je ne pourrai pas atteindre mes objectifs							

Les livrets de résultat remis aux participant·es

citadins, citadines 2050



Ateliers proposés par le Réseau Université Pluralité au Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, avec l'Ademe et le 93.

Le projet Citadins, Citadines 2050 s'inscrit dans une démarche globale de réflexion avec des habitant·es sur le futur des territoires face au changement climatique. Le Réseau Université de la Pluralité a imaginé des ateliers créatifs de projection vers le futur. Le premier atelier d'une série de quatre visait à créer un espace pour réfléchir à votre propre rapport au futur, en utilisant des méthodes interactives et créatives pour explorer votre histoire personnelle et collective, en lien avec le territoire du Grand Paris.

Au dos de cette fiche, vous trouverez les résultats des tests que vous avez réalisés lors du premier atelier : le Zimbardo Time Perspective Inventory (ZTPI) et celui sur le Dark Future.

Plurality University Network u+ Réseau Université de la Pluralité

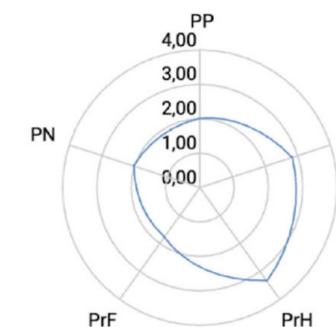
Fiche XXXX
retour sur l'atelier du
02.10.2024

Ce test mesure votre perspective temporelle, c'est-à-dire la manière dont vous êtes en relation avec les trois dimensions du temps : passé, présent, futur. Vous pouvez penser beaucoup au passé d'une manière plus ou moins positive, ou vous concentrer sur le présent d'une manière plutôt résignée ou axée sur la recherche de sensations, ou être axé·e sur la projection vers le futur.



Ces préférences jouent un rôle quand vous prenez des décisions, anticipez, et agissez. Il n'y a pas de bonne ou mauvaise perspective temporelle : elle est personnelle, et elle peut évoluer. Les cinq dimensions représentées sur ce schéma sont : le passé positif (PP), le passé négatif (PN), le présent hédoniste (PrH), le présent fataliste (PrF), et le futur.

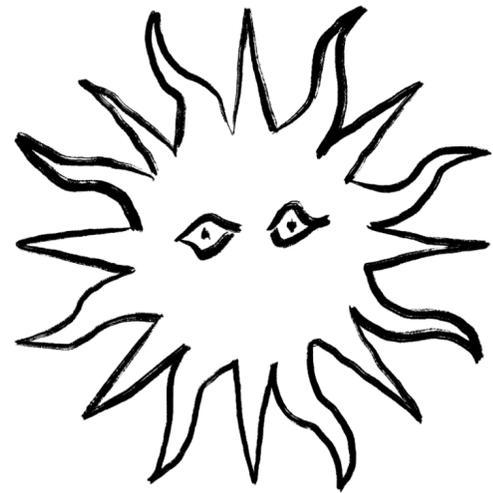
Résultats du test Zimbardo Time Perspective Inventory (ZTPI) :



Résultats du test Dark Future : 10/30

Ce test évalue votre tendance à envisager l'avenir avec anxiété, peur et incertitude. Plus le score est élevé, plus l'anxiété future ressentie est forte.

CANICULES À RÉPÉTITION



CANICULES À RÉPÉTITION

Le réchauffement global entraîne une intensification des canicules d'année en année : plus fréquentes, plus longues, étendues sur plus de territoires.

D'ici 2050, le nombre de jours de canicule devrait doubler en France, et s'étaler de mai à octobre. Les villes, bétonnées et polluées, sont des "îlots de chaleur" : la différence entre le centre-ville et la campagne environnante peut atteindre 10°C.

Les canicules entraînent une surmortalité. En 2022, elles ont causé la mort prématurée de 2816 personnes en France.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

INSÉCURITÉ ALIMENTAIRE



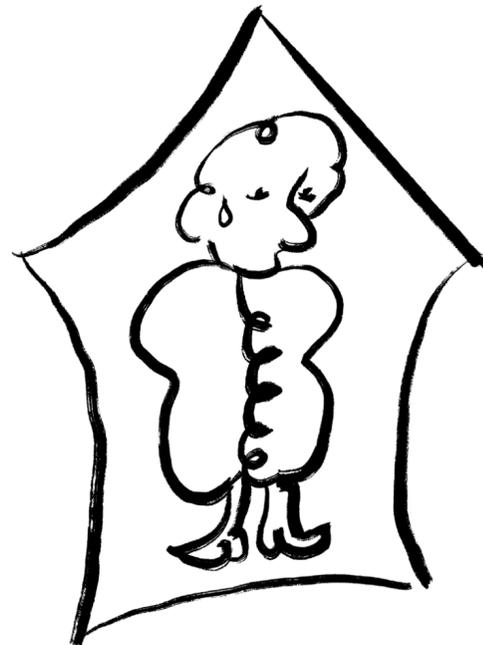
INSÉCURITÉ ALIMENTAIRE

Le réchauffement climatique menace l'accès à l'alimentation, entraîne des pénuries, ainsi qu'une augmentation des prix. Les ressources naturelles vitales diminuent (eau douce, terres agricoles...), mettant en danger la sécurité alimentaire mondiale. Les températures extrêmes, les sécheresses et les inondations endommagent ou détruisent les cultures, tandis que la pollution des terres affecte la qualité nutritive des aliments.

Exemple : en 2024, la sécheresse en Europe nuit aux récoltes d'olives, amenant une pénurie et une hausse des prix à l'automne.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

MAL-LOGEMENT



MAL-LOGEMENT

L'augmentation des températures est plus fortement ressentie en milieu urbain, d'autant plus dans les logements mal isolés et mal ventilés (qui sont aussi les plus coûteux à chauffer en période froide), communément appelés «passoires thermiques».

Près de 45% des résidences principales en Ile-de-France (soit 2,3 millions de logements) sont considérées comme des passoires thermiques et ne seront bientôt plus autorisées à la location. La Seine-Saint-Denis est le septième département français qui en compte le plus, amenant une forte augmentation des loyers.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

RISQUES SANITAIRES DÉMULTIPLIÉS



RISQUES SANITAIRES DÉMULTIPLIÉS

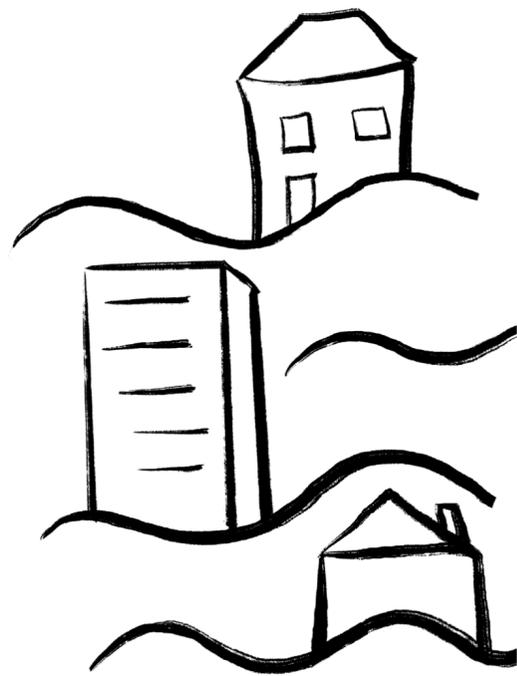
Les phénomènes extrêmes liés au changement climatique (sécheresse, pénuries d'eau, pollution, catastrophes climatiques...) affectent tous les aspects de la santé. Ils augmentent le risque de décès, de maladies et de crises sanitaires à grande échelle (covid-19, tsunamis...).

Les plus à risques sont les personnes déjà vulnérables et défavorisées (âge, niveau socio-économique, genre...), les inégalités étant aggravées en situation de crise.

Selon l'OMS, la mortalité est 15 fois plus élevée lorsqu'une catastrophe survient dans des pays à faible revenu.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

MONTÉE DU NIVEAU DES OCÉANS



MONTÉE DU NIVEAU DES OCÉANS

Avec la fonte des glaciers et des calottes glaciaires aux pôles, la montée du niveau des mers accélère: +20 cm depuis 1900 et 30 cm de plus d'ici 2050. Certaines zones côtières comme Saint-Louis au Sénégal risquent de disparaître, tandis que d'autres pourraient être régulièrement submergées. Cela entraîne le déplacement de millions de personnes, et des conséquences sur l'accès aux ressources.

En France, le problème se pose particulièrement pour les îles d'Outre-Mer, plus exposées que la Métropole.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

ÉPISODES DE FORTES INTEMPÉRIES



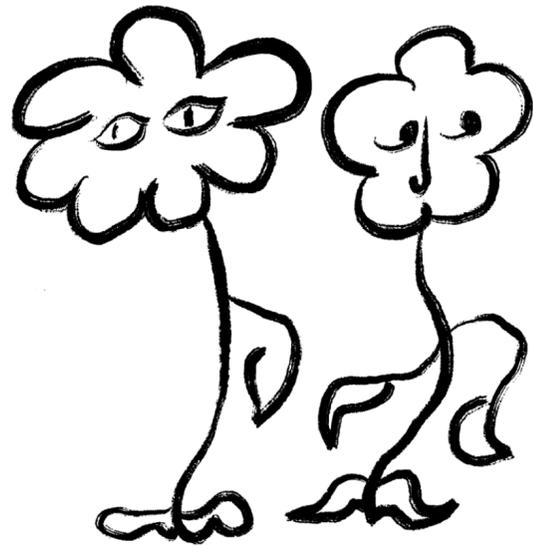
ÉPISODES DE FORTES INTEMPÉRIES

Le changement climatique entraîne une augmentation des événements extrêmes tels que les tempêtes, les cyclones, les pluies diluviennes et les incendies... Bien souvent, ces phénomènes détruisent des habitations et des communautés, entraînant des pertes humaines et économiques considérables.

Ces dernières années, plusieurs incendies majeurs ont ravagé le sud-est de la France métropolitaine. En août 2016, des feux dévastateurs ont détruit des immeubles d'habitation et des équipements publics au nord de Marseille.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

PERTE DE BIODIVERSITÉ



PERTE DE BIODIVERSITÉ

Le changement climatique est une des causes de la perte de la biodiversité (avec la pollution, la surexploitation, la déforestation...).

Les perturbations des cycles naturels – des plantes, des animaux, de l'eau – entraînent la disparition de certaines espèces animales et végétales incapables de survivre aux changements trop rapides de leur environnement. Environ 1 million d'espèces pourraient disparaître au cours des prochaines décennies, nuisant gravement à la diversité du vivant, indispensable à notre survie.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

PÉNURIES D'EAU



PÉNURIES D'EAU

Les sécheresses prolongées entraînent des pénuries d'eau, tandis que les inondations à répétition contaminent les nappes d'eaux potables, compromettant la disponibilité de cette ressource essentielle.

Certaines populations font face à des difficultés croissantes pour obtenir de l'eau potable.

En France, afin de faire face à une insuffisance d'eau en période de sécheresse, les préfets restreignent l'accès à l'eau pour responsabiliser les habitant-es et prioriser les usages dits essentiels.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

EXPANSION D'ESPÈCES NUISIBLES



EXPANSION D'ESPÈCES NUISIBLES

Le changement climatique encourage la migration d'espèces nuisibles, tels que le moustique tigre, véhiculant des maladies comme la malaria ou le chikungunya, jusqu'en France métropolitaine. L'accroissement de la présence d'espèces comme les punaises de lit représentent une contrainte significative pour la santé et le bien-être des populations.

Pas que pour les humains : en France, la chenille processionnaire du pin avance de 4 km/an, ravageant les forêts n'ayant pas le temps de s'en protéger.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

RÉCHAUFFEMENT GLOBAL



RÉCHAUFFEMENT GLOBAL

Le réchauffement climatique, principalement causé par les activités humaines, perturbe l'équilibre naturel de la Terre.

L'effet de serre, qui consiste à retenir une partie de la chaleur du soleil grâce à certains gaz atmosphériques (comme le CO₂), est un processus naturel essentiel à la régulation du climat. Cependant, la forte production et la consommation des énergies fossiles (pétrole, charbon et gaz), combinées à la déforestation et à la pollution des océans, ont intensifié l'effet de serre, provoquant un réchauffement de la Terre rapide et excessif.

Si rien ne change, la température moyenne mondiale pourrait augmenter de +3,2°C ou plus d'ici à 2100, rendant certaines régions invivables.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

PANNES DES MACHINES



PANNES DES MACHINES

Les vagues de chaleur perturbent nos outils numériques et appareils électroniques.

Conçus pour des températures modérées, nos appareils (téléphones, ordinateurs, bases de données...) peuvent dysfonctionner en cas de fortes chaleurs, entraînant des interruptions ou des pannes. Cela peut causer des perturbations dans les services de transport, les services hospitaliers et dans tous les secteurs dépendants des machines.

CONSÉQUENCES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE